

# VERBE SACRÉ

## ABATI LANDEVENNEG

Par Michel Brethenoux

## « Verbe Sacré 2010 »

Ce « *Festival* » spirituel est une première pour la toujours vivante Abbaye St Gwénéolé de LANDÉVENNEC. Cette création d'Antoine JULIENS s'est déroulée du 9 au 12 septembre 2010 sur le site de l'ancienne abbaye : au cœur des vestiges carolingiens et romans, proches de la mer, et sous le ciel étoilé, les versets proférés, mis en espace par une « *liturgie* » spécifique de flambeaux, de musique, de gestuelle sobre, vivaient d'une inépuisable résonance, temporelle et d'éternité à la fois. Les civilisations passent, les cultures évoluent, les thèmes bibliques persistent, d'une « *humanité* » toujours actuelle : y dialoguent violences et espérances, appels à la tendresse, à la Justice, à l'Unité retrouvée, vers une Paix écologique et cosmique...

Le Père Abbé et les divers « partenaires » de cette innovation, dans le cadre magique du Parc Naturel de l'Armorique ont senti un public conquis. Antoine JULIENS prévoit une suite l'an prochain. Nul ne doute que, par son talent, son audace, le thème de la Mer et des marins perdus ou sauvés, qu'il médite déjà sur la base de poètes bretons, deviendra un événement porteur. N'est-il pas typiquement claudélien ?<sup>1</sup>  
Sélection.<sup>2</sup>

*Psaumes ou Chants de David* présentés en deux versions alternées

**GLOIRES** de Henri MESCHONNIC (18-IX-1932-†8-IV-2009) :

**Psaumes 148 - 146 - 38 - 22 - 115 - 18 - 86 - 70 - 105 - 122 - 124 - 104 - 136**

**RÉPONS** de Paul CLAUDEL (6-VIII-1868-†23-II-1955)

**Psaumes 103 bis - 129 bis - 21 - 101 - 13 bis - 32 - 36 - 85 - 66 - 46 - 145 - 135 bis**

Interprétation & mise en scène d'Antoine JULIENS  
Musique, improvisations au piano par Michel BOÉDEC.

\*

**Divergences et dialogues.** Les épigraphes choisies par le metteur en scène donnent le ton. Meschonnic s'affiche linguiste « *engagé* », Juif, non croyant. Claudel, Converti, nouveau David, laisse Anima ouvrir la porte à l'amant divin, transporté, transformé par l'irrépressible voix. « *Verbe Sacré* » ! Mais l'un veille à l'archéologie textuelle, l'autre actualise, en quête de « *Délivrance* » : « *sortir de l'Enfer inférieur !* » (Ps,85). Et « *intérieur* », dirait Gérard Antoine ! Libre au « *spectateur* » de s'engager, au gré de ses expériences, dans cette « *bataille d'âmes* ». « *Il ne faut pas dormir pendant ce temps-là !* ».

### GLOIRES

« *J'écris des poèmes, et cela me fait réfléchir sur le langage. En poète, pas en linguiste (...) on n'écrit ni pour plaire ni pour déplaire, mais pour vivre et transformer la vie.* » Henri Meschonnic

### RÉPONS

« *Mais qu'est-ce qui vient de t'arriver, ô David ? Voici que tout à coup au fond de toi, il t'est arrivé une autre voix ! une autre, pas la tienne. La tienne et pas la tienne.*

*Ah ! Quelle est donc, cette voix nouvelle, cette voix déchirante, insoutenable ? La mienne et pas la mienne !* » Paul Claudel.

<sup>1</sup> -« *Les Eaux dans l'Écriture Sainte* », c'est aussi « *Maria* » ! Au Brésil, peu avant de traduire son premier Psaume, Claudel envisageait sous cet angle une glose systématique de la Bible. (PB I,1799).

<sup>2</sup> -Le livret, *Verbe Sacré*, édition 2010, préfacé par le P. Abbé Jean-Michel & introduit par A.Juliens, Directeur artistique, donne les textes des Psaumes, et quelques perspectives (dont une photo du cadre et un bref poème du Fr.Gilles Baudry). 80 p, 10€. Vente par le **Musée de l'abbaye de Landévennec**, partenaire 29146 ;< [musee.landevennec@wanadoo.fr](mailto:musee.landevennec@wanadoo.fr)>:> **02 98 27 35 90** ; cf.< [teatropera@wanadoo.fr](mailto:teatropera@wanadoo.fr)>.

Pendant quatre soirées, un public nombreux, croyant ou pas, aura fait une démarche qui laisse des traces au cœur, en profondeur. Pour le non-initié, aller à Landévennec, c'est faire l'expérience du désert, se perdre par des « *routes sans nom* », sinueuses, interminables, sous les frondaisons, à travers des abers et des ponts. Comme dans le roman du Graal, en Brocéliande, le voyageur est en proie à un mélange d'errances, d'épreuves, de conquêtes. L'inquiétude affleure aux lèvres et le postulant désespère de trouver le poteau indicateur de l'abbaye, le havre de Paix où les disciples de Saint Benoît savent accueillir en chacun l'image fraternelle du Maître. Ce cheminement contraint le « *civilisé* » des villes à l'humilité, tel Cébès de *Tête d'Or* qui monologue, « *imbécile, ignorant* », jusqu'à rencontrer Simon Agnel. Alors peut s'amorcer un dialogue ; un pacte fraternel est scellé.

L'Ouest ! En fin de terre ingrate et granitique, tandis que plus à l'Ouest encore, Quelqu'un a dû jeter Ouessant et Sein, a voulu déverser, comme dans le Tardenois de Camille et de Paul, sa « *Hottée du Diable* » en deux boules rocheuses. Qui donc se joue de l'Homme, ou lance au sculpteur, au poète, d'invisibles appels ? L'espace, déjà, pose question.

Oui, à Landévennec, le Verbe Créateur redevient présent. L'Espace et l'Histoire ont rendez-vous pour redire à l'humain « *In Principio erat Verbum...* ». Le Verbe, ou la Vibration originelle ! Il faudrait se boucher les yeux et les oreilles pour ne pas ressentir en ces lieux des vibrations sacrées. Dans ces vestiges de l'abbaye fondée par Gwénolé au V<sup>e</sup> siècle, ravagée par les Normands en 913, mille ans avant la séquestration de Camille, puis reconstruite ou incendiée au rythme des vagues de l'Histoire, au creux d'un silence crépusculaire, quatre soirées, sous la voûte du ciel, dans l'élan des colonnes tronquées et des fenêtres romanes ouvertes sur le vide, profèrent **les Psaumes**, par la voix d'Antoine. De ces vibrations, nul ne sortira intact. Le piano, inventif, agile poursuit, prolonge dans les eaux de l'Aulne et de l'aber ces vagues d'images, de pensées, de cris, d'attentes, consacrées par David, Salomon et d'innombrables bénédictins.

Meschonnic travaille au plus près de l'hébreu, transcrit le rythme, cultive le blanc typographique. Claudel, bien avant, a retenu de Mallarmé cette respiration de la page, qu'il aime retrouver chez les artistes japonais, ou dans les haï-kaï ; par le pinceau ou la plume, il vise parfois à débonder une véritable hémorragie du sens, tandis qu'il exalte, chez sa sœur, la spiritualisation de la matière, l'interstice subtil dont elle a le génie, avant de subir une « *incarcération* » de trente ans. Autrement dit, nos deux « *transcripteurs* » partent de supports différents, l'hébreu pour l'un, la Vulgate ou les Septante chez l'autre. L'agnostique entend « *débondieuser* » et « *déchristianiser* »<sup>3</sup> (sic) les traductions piétistes. Le chrétien devenu « *bibliote* » ne cesse de prier, mais nos deux Psalmistes se rejoignent dans leur soumission au rythmique.

Deux méthodes, deux visées divergentes. Meschonnic pratique l'ascèse du professeur-traducteur. Claudel inlassablement prie, répond le latin de **la Vulgate**, et se projette sans pudeur ni restrictions dans sa démarche. L'un entreprend une traduction systématique des 150 Psaumes. Claudel en traduit 102 seulement,

---

<sup>3</sup> -Meschonnic : *Gloires, traduction des psaumes*, Desclée de Brouwer, 2001 (p.20, 50).

de 1918 à 1953, au hasard d'aspirations personnelles, du contexte, d'événements. Voir sa Préface de 1948<sup>4</sup> : « toutes les traductions françaises me font mal au cœur... Je ne suis pas un spécialiste ». Et encore « en fait de langue je ne veux connaître que celle de l'Esprit Saint. » Je ne suis qu'un « écho illico ! » de David... « une paroi à qui l'on assigne la tâche instantanée de réfléchir ! ». Alors « à défaut de sens il y a le rythme, l'impulsion, quelque chose d'enragé... pire que la Marseillaise... un rugissement<sup>5</sup> qui vous sort par le nez et par tous les pores ! Je—Oui—Suis !—Yah mon Dieu ! »

Sur ces questions de méthode, de sens, de rapprochements et de divergences, une rencontre interactive occupa, le samedi après-midi, un groupe passionné, dont plusieurs moines. Les deux intervenants prévus, Eric AUZANNEAU et Michel BRETENOUX prirent plaisir, alliant savoir et humour, à défendre chacun son « champion ». Deux heures passionnantes, trop rapides. Claudel « exorcise » ses fantasmes, ses remords : comme toute son œuvre dramatique, ces variations sortent de ses « boyaux » non sans faire écho au contexte historique, qu'il s'agisse de l'enfer de sa sœur séquestrée, de l'Occupation, ou de la proclamation de l'Etat d'Israël en mai 1948. Des thèses s'imposeraient sur l'auto-portrait de Paul, sur la présence de Camille dans certaines déprécations, ou encore une étude comparée point par point des deux traductions. En effet, plus linguiste que poète, Meschonnic entreprend une restitution du rythme antique chanté par David ou Salomon. On aura du mal à trouver chez lui les images farfelues du poète baroque, de plus en plus désinvolte et « libéré » avec l'âge.

Il admirait Nijinski et, tout « pataud » qu'il est, l'auteur de *Protée* et de la Quatrième Journée du *Soulier de Satin* se verrait bien en poète saltimbanque. Pour lui, comme pour David, « la danse continue ! Car je demande ce que sont les psaumes, sinon une suite d'explosions verbales, une succession de pensées, d'idées et de sentiments dans l'exclamation » (PB,II,485). Le poète compare l'inspiration au « bond » qui « découvre le corps intime... Chaque aspiration de l'Esprit allume une idée qui fait éruption, une espèce de saut de l'âme vers l'appât : 'subsiliens atque saltans' » (2 R,16). Mais il ne s'agit pas d'une succession de cris isolés. Il y a un thème, une provocation à l'éjaculation. » Cette poétique du rythme, semblable celle qu'il a fondée sur le « iambe » et la respiration d'ordre à la fois cardiaque et vital (expir/aspir) l'enthousiasme. La psalmodie s'incarne dans le chant des moines et reprend tout autant le cycle cosmique des saisons que le battement cardiaque, typique de son identité solaire. Ainsi, Claudel retrouve par la profération ou le chant des Psaumes cette unité originelle qu'il mettra toute une vie à harmoniser. Nous ne sommes pas dans le linéaire, mais entraînés par un « chœur » (un) ... « va-et-vient, dialogue entrecroisé, non seulement de pensées, de paroles et de sentiments, mais de mouvements. »

D'où l'indignation de Claudel en 1949, quand ses *Psaumes*, parus à Neuchâtel, sont interdits en France. « Depuis un an mes Psaumes, une œuvre très importante<sup>6</sup> pour le renom de la pensée et de la

<sup>4</sup> - Claudel : *Psaumes*, traductions 1918-1953, Gallimard, 2008. Cette édition, avec la Préface de Guy Goffette, élimine la superbe Postface de L.-S-SENGHOR, de l'édition Téqui, 1986.

<sup>5</sup> - *Rugir !* Thème biblique et claudélien à la fois. Du type Lion, par son signe natal, Claudel ne vit pas spontanément la tolérance ou les demi-mesures diplomatiques !

<sup>6</sup> - En 1944, il les place en tête de toute son œuvre, avec ses commentaires de *l'Apocalypse* et du *Cantique des Cantiques*. (*Une visite à Brangues*, par P.Schaeffer et J.Madaule, éd.Gallimard, 2005, p.17.)

*spiritualité Française (sic), loués par le Pape, sont bannis du territoire national !... C'est simplement honteux... Sur notre territoire même un de mes livres les plus importants est interdit ! »<sup>7</sup>*

Ainsi, quelles que soient nos convictions, un patrimoine culturel est mis à notre portée. Cette Bretagne de granit, à l'image de deux grands témoins de la France, Claudel et de Gaulle, ne délaisse pas de tels trésors. Il y va de l'avenir. S'il y a des ruines à Landévennec, et tout un « cimetière de bateaux », les spirituels, les vivants ne se bornent pas à recueillir « *l'écume des jours* ». *Gloires !* et « *Laus Deo* » !

Bénédictions et Glorifications, certes ! Mais Claudel est trop réaliste, trop rustique pour rester sagement sur son banc. Il y a en lui cet « enragé » (sic) qui veut s'engager. Il retrouve le ton de la prosopopée au « Professeur » (Art Poétique, 1903), la haine du Scientiste ou du Politicien : « *Dieu est honnête homme... Faites les malins, hommes d'Etat !* » (Ps 32). Et ailleurs : « *Je sais tout* », dit-il, « *il n'y a point de Dieu* » (Ps 13 bis). Eh bien non ! Rien de plus étranger à Claudel que cette pseudo-« bondieuserie » qui déplaît à Meschonnic. *Les Psaumes*, de Claudel ou de Meschonnic, témoignent d'une nécessaire « *Résistance* ». « *Pourriture générale !... Ils s'en vont de travers comme des gens soûls* » (ibid.) Quelques Poètes-Prophètes subsistent. Prêtons-leur attention ! Du *Magnificat* à la *Miséricorde* en passant par le *De Profundis*, Claudel, pour sa part, fait vibrer tout le clavier du cœur humain. La virulence de ses textes trahit sans doute des remords : l'abandon de Camille, et la vocation du moine manqué ! Alors, il lui reste le *Verbe Sacré*, qu'il dispense inépuisablement. C'est son Saint Sacrement à lui.<sup>8</sup> Communier en la Création, vivre accordé au Cosmos ! Mortel, prête l'oreille à l'Éternel ! Une Espérance ! Déjà, le « *Verbe Sacré* », le même que le Principe Créateur anime l'Évolution dans l'Amour et la Grâce. Or, « *tout ce qui monte converge* » (Teilhard de Chardin). Voici lancé le Verbe au rythme des Grandes Marées ! Irrésistible ! À nous de jouer, de nous mettre en marche. À l'écoute ! Route !...

Michel Brethenoux, Caen mercredi, 24. Août 2016

<sup>7</sup> -*Lettres à son fils Henri et à sa famille*, éd. L'Âge d'Homme, 1990, p.273.

<sup>8</sup> -Il vient de procéder à la séquestration de sa sœur Camille, et moins d'un mois après, il confie à son confesseur : « *ce serait une grande joie pour moi si l'un de mes deux fils pouvait devenir prêtre. Priez Dieu pour qu'il lui obtienne la vocation.* » ( 4 avril 1913, à l'abbé Daniel Fontaine, Corr.p.121). Pierre est né le 23 juillet 1908, et Henri, né le 24 août 1912 est encore au berceau !

## Verbe Sacré

De Claudel à Meschonnic

Création d'Antoine Juliens et Michel Boédec

à l'Abbaye de Landévennec

vendredi, 8. octobre 2010

Michel Brethenoux : compte-rendu

« *L'âme humaine est une chose capable de prendre feu, elle n'est même faite que pour ça...* »

(Claudel à J-L. Barrault, 2-VII-53 ; XXIX, 540)

« ... *n'être que de l'eau quand l'autre est feu. Sans chercher à éteindre le feu comme l'eau le pourrait. Sans craindre que ce Feu vienne m'évaporer...* »

(Christian de Chergé, prier de Tibhirine, Homélie du 10-XII-1995)<sup>1</sup>

### « Verbe Sacré »

« *Festival* » d'ordre spirituel, une première, pour la toujours vivante Abbaye St Gwénohé de Landévennec, cette création d'Antoine JULIENS s'est déroulée du 9 au 12 septembre 2010 sur le site de l'ancienne abbaye. Au cœur des vestiges carolingiens et romans, cette abbatale témoigne des séquelles de la Révolution, d'une histoire qui la réduisit, un temps, à servir de carrière de pierres. Pas seulement ! Car l'Homme habité par l'Esprit est également ce « *temple à ciel ouvert* » selon les termes de Christian de Chergé, Prieur des cisterciens de Tibhirine, martyrs de leur Foi en 1996. Également habité par les Psaumes transcrits par Claudel et par Meschonnic, Antoine Juliens s'identifie à un lieu, à des textes qui explicitent le sacré, jusqu'aux cicatrices suprêmes. Pas seulement en filigrane, ni pour imiter je ne sais quelle esthétique, un « *art contemporain* » pour faire recette. Le Verbe nous porte en profondeur, violent, murmuré, ou suggéré... Alors, chacun ressent des émotions qui l'augmentent, lui permettent de marcher, pour « *être plus* ». Car c'est dans notre nuit, que le vide peut « *laisser échapper vers le haut ce qui monte du cœur de l'homme* », « *tous ces états d'âme* » (op.cit.) auxquels les Psaumes ne cessent, depuis des siècles, de fournir expression.

Simultanément, la mer inépuisable respire toute proche, et berce « *le cimetière des bateaux* ». Pas de voûtes, pas de murs : toute clôture a sauté. La verticalité de colonnes inaltérées suffit à prolonger jusqu'aux étoiles les versets proférés sur le ton et une respiration adaptés. L'Espace retrouve une « *liturgie* » spécifique : flambeaux qui s'allument, avec délicatesse, en géométrie secrète, sobriété de la gestuelle, musique dont les résonances touchent l'âme mystérieusement. Entre cris, vagues violentes, où le cœur retient son respir - l'on pense à *La Vague* de Camille -- et vaguelettes perlées, impressionnistes, et c'est *La Mer* de Debussy, tantôt on se laisse entraîner, tantôt l'on attend la reprise du texte, la marée.

<sup>1</sup> -Cité dans « *Christian de Chergé, prier des moines de Tibhirine* » par Christian de Salenson, éd. Nouvelle Cité, 2006, coll. « *Prier 15 jours avec* », p.99.

Les thèmes bibliques brûlent toujours d'actualité. On y perçoit la bousculade des civilisations nomades, agraires, les invasions (Saxons, Scots, Huns...), l'éternelle confrontation entre cultures et barbarie. L'émotionnel humain bouillonne à travers ces rythmes, ces mots proférés. Dans l'antique nef, les piliers tronqués, les chapiteaux survivants n'ont rien oublié du passé : toutes ces ondes traversent les fenêtres romanes du chœur, de l'Humanité d'en bas jusqu'au ciel noir d'Adonaï. Ce Peuple, de Moïse, de David, d'épreuves en épreuves comment progresse-t-il ? De l'Alpha à l'Oméga, de la cellule à la complexité conscience, jusqu'à l'intelligence artificielle ? Quelle trajectoire, quel axe ? Ou plutôt, le rythme souverain de la Mer : « *Dieu écrit droit, mais...* ».

À Landévennec, les moines, inlassablement, reprennent le cycle des saisons et des Heures, témoins d'un Mystère vital. De même, les Psaumes ont redit dans la nuit ce dialogue inépuisé entre violences et espérances : « *Miséricorde, Bénédiction, Gloires !...* ». Comment transcrire ces appels à la tendresse, à la Justice, à l'Unité retrouvée, qui jaillissent de ces quatre « *spectacles* » à base de tensions, de désirs, enveloppés dans la vaste Nuit, la grande Paix cosmique ?... Pendant deux heures, nul ne somnole. Les veilleuses résistent aux coups de vent. Le Souffle de l'Esprit soutient la Création, entre les vifs coups d'ailes des chauve-souris.

« *Comme l'Espérance est violente* » dans ce recueillement ! Ce cadre unique, « *terraqué* » et sacré, eût inspiré des artistes bien différents du Roi David : Tristan Corbière, Saint-Paul Roux, Guillevic, Xavier Graal... Et pourquoi pas tel ou tel peintre de l'École de Pont-Aven ? « *Un pur esprit s'accroît sous l'écorce des pierres !* »<sup>2</sup> Oui, des ondes, une magie, déjà signalées par la Quête du Graal, semblent animer ce Parc Naturel de l'Armorique. Soixante ans après l'élan de tout le peuple breton pour ressusciter l'abbaye,<sup>3</sup> l'innovation de 2010 encouragée par le Père Abbé, le Conservateur du Musée et divers « *partenaires* », a conquis le public : une suite est prévue l'an prochain. Antoine Juliens a gagné son pari : le talent, l'audace, la ténacité ont payé. Déjà, il médite le thème de la Mer et des marins perdus ou sauvés, sur la base de poètes bretons, non sans résonances claudéliennes.<sup>4</sup> Voici donc un aperçu de cet événement porteur que les « *Claudéliens* » ne peuvent que favoriser et diffuser largement.

Sélection.<sup>5</sup> Interprétation & mise en scène d'Antoine JULIENS. Musique, improvisations au piano par Michel BOEDEC.

***Psaumes*** ou ***Chants de David*** présentés en deux versions alternées :

## GLOIRES

« *J'écris des poèmes, et cela me fait réfléchir sur le langage. En poète, pas en linguiste (...) on n'écrit ni pour plaire ni pour déplaire, mais pour vivre et transformer la vie.* » Henri Meschonnic.

<sup>2</sup> -Nerval - *Vers dorés*.

<sup>3</sup> -Face à une foule de 20.000 pèlerins venus de toute la Bretagne aux fêtes du Bleun-Brug (« *Fleur de Bruyère* ») de Saint-Pol-de-Léon, le père Abbé de Kerbénéat, Dom Louis-Félix Colliot avait lancé ce défi : relever le vieux Lann de Guénolé. C'était dans la nuit du 5 août 1950. Comme au temps des cathédrales, l'effort de tout un peuple y répondit. Le 7 septembre 1958, le cardinal Roques, de Rennes, inaugurerait le nouveau monastère sur la hauteur, à trois encablures des là.

<sup>4</sup> -« *Les Eaux dans l'Écriture Sainte* », c'est aussi « *Maria* » ! Au Brésil, peu avant de traduire son premier Psaume, Claudel envisageait sous cet angle une glose systématique de la Bible. (PB I,1799).

<sup>5</sup> -Le livret, ***Verbe Sacré***, édition 2010, préfacé par le P. Abbé Jean-Michel Grimaud & introduit par A. Juliens, Directeur artistique, donne les textes des Psaumes choisis, et quelques perspectives ( dont une photo du cadre et un bref poème du Fr. Gilles Baudry. 80 p, 10€ . Vente par le **Musée de l'abbaye de Landévennec**, partenaire ; 29560 ;< [musee.landevennec@wanadoo.fr](mailto:musee.landevennec@wanadoo.fr)> 02 98 27 35 90 ; cf.< [teatropera@wanadoo.fr](mailto:teatropera@wanadoo.fr)>.

## RÉPONS

« *Mais qu'est-ce qui vient de t'arriver, ô David ? Voici que tout à coup au fond de toi, il t'est arrivé une autre voix ! une autre, pas la tienne. La tienne et pas la tienne. Ah ! Quelle est donc, cette voix nouvelle, cette voix déchirante, insoutenable ? La mienne et pas la mienne !* » Paul Claudel.

**Divergences et dialogues.** Après ces liturgies nocturnes, les chercheurs comparatistes peuvent donc s'escrimer. Quel spécialiste s'attaquera à l'édition critique des traductions de Claudel ? Il ne sera pas déçu sur l'auto-portrait du « *bonhomme* », j'allais dire du chrétien, du « *paroissien* » conscient d'être « *un vieux rigolo de 80 ans que la petite Marie Vic mène par le bout de son petit doigt* » (XXVII,13). Si David est à l'avant-scène, on perçoit au sous-sol, sous le pupitre, un certain remue-ménage entre Turelure et Anima. Les épigraphes choisies par le metteur en scène donnent le ton. Meschonnic, Juif, non croyant, privilégie une réflexion sur « *le langage* ». Le Converti Claudel qui, entre 1940 et 1950 surtout, conçoit les Psaumes comme des « *explosions verbales* » (PB,II,485) en série, multiplie ces « *éjaculations* », les personnalise : un David jeune qui rivaliserait avec Nijinski.

Mais la différence est grande entre l'athlète qui joue de son corps pour envahir l'espace scénique, qui grave ses propres empreintes comme la sculptrice avide de se projeter, de s'enfanter dans la glaise, et le comédien qui intériorise le **Verbe Sacré**. Antoine Juliens ne vise à aucun effet. Immobile, il crée en lui le vide nécessaire pour absorber la Parole, s'en nourrir suffisamment pour la restituer : l'aspirer puis l'expirer. Tel l'officiant en liturgie, les gestes sont minimes, à part les bras ouverts, l'offrande et l'attention à la Croix, tel index dirigé, telle page soulevée par le vent de l'Histoire. Rien de gesticulé, nul vedettariat. Si l'antique « *naos* », ou cœur du Temple, est vide c'est précisément pour cette attente du Sacré, la réception d'une présence : être poreux à la divinité. Alors, le verset défini en 1895 par Coeuvre, Poète-Prêtre, jaillit à l'état pur :

« ... *Dilatant ce vide que j'ai en moi, j'ouvre la bouche,*

*Et, ayant aspiré l'air, dans ce legs de lui-même par lequel l'homme à chaque seconde « expire » (sic) l'image de sa mort,*

*Je restitue une parole intelligible. »* (T,I,428).

« **Verbe Sacré !** » Juste titre, car l'acteur restitue l'Esprit. Pendant des années, le vieux Poète, « *les coudes sur la table* » a ruminé la Bible jusqu'à assimiler le sens prophétique du mystérieux Scripteur. Il a fini par épouser Anima, l'Invisible en quête de l'« *amant divin* ». <sup>6</sup> La Porte est grande ouverte à l'irrépressible voix : « **Verbe Sacré** » ! Tout le travail du metteur en scène repose sur cette ouverture, bouche créatrice qui dit « **Oui** ». Antoine Juliens a réussi, à son tour, l'épreuve initiatique. Quand il cite du Ps.99, le verset 4, il en formule cette lumineuse explicitation, à souligner :

<sup>6</sup> -Dominique Millet, qui avec Michel Malicet, a édité toute l'œuvre biblique de Claudel, demeure « *éblouie* » (*Le Poète et la Bible*, II,1784,Gallimard) de cette lecture antique et « *christique* » à la fois qui sait s'engager à fond dans l'actualité, par exemple contre « *la bestialité soviétique* ». À un Dieu « *poète et metteur en scène* », il fallait donc un puissant « *répondeur* ». A. Juliens s'est montré là serviteur accompli du génie de Claudel, accordé à des lieux historiques. Loin des gesticulations et autres provocations faciles d'une « *modernité* » subventionnée, ce comédien créatif cultive le hiératisme, l'humilité, la violence intérieure qu'imposent ces grands textes. Et il les sert. Un travail, un talent magistral donnaient à ce *Verbe* une tonalité « *sacrée* », adaptée et sensible sous la voûte nocturne. Quel participant ne l'aura ressenti ?



« *Le psaume est une porte à nos pieds pour entrer et chaque verset un seuil ! Quelque chose qui dit oui !* »

Comédien professionnel, mais aussi spirituel en travail, d'instinct il retrouve la note juste, cette « *poésie de la répétition* » qu'analysait jadis Gérard Antoine. Car, étrangement, ce *Oui*, ou « *bouche ouverte* » de l'acteur réincarne le « *pouvoir de cette Sulamite* », Femme, Sagesse, Lumière, Etoile... Le Poète n'en finit pas de nommer, jusqu'au « *Sourire* » (sic) « *cette vérité parvenue à l'incandescence, dans l'irradiation bienheureuse et circulaire de ce témoignage* » (XXI,174 ; 1946). Autrement dit, **Anima** apparaît, transforme le Temple, et ne cesse, « *hic et nunc* », de proférer, avec tous ses échos, le « *Fiat* » marial qui déclencha l'Incarnation. La « *bouche* » ? A la fois ce « *zéro* » de l'attente et « *l'œuf* » : « *Origo* ». Cette source, « *en s'ouvrant pour dire OUI, a soustrait au Verbe la respiration.* » (ibid,175).

Différente est l'intention de Meschonnic. Il scrute l'archéologie textuelle, Claudel actualise sa quête de « *Délivrance* » : « *sortir de l'Enfer inférieur !* » (Ps,85). Et « *intérieur* », dirait Gérard Antoine ! Libre au « *spectateur* » de s'engager, au gré de ses expériences, dans cette « *bataille d'âmes* » : « *il ne faut pas dormir pendant ce temps-là !* ».

En effet, le public nombreux, croyant ou pas, ne sortira pas indemne de ces quatre soirées.

Meschonnic travaille au plus près de l'hébreu, transcrit le rythme, cultive le blanc typographique. Claudel a appris chez Mallarmé cette respiration de la page, aimé les artistes japonais, réinventé par le pinceau ou la plume leur jeu des haï-kaï. Il sait débonder une véritable hémorragie du sens, de même qu'il exaltait, chez sa sœur, cette spiritualisation de la matière, l'interstice subtil dont elle eut le génie, avant de subir l'insoutenable, « *l'incarcération* » que l'on sait (1913-1943). Certes, nos « *transcripteurs* » partent de supports différents, l'hébreu pour l'un, la Vulgate ou les Septante chez l'autre. L'agnostique entend « *débondieuser* », « *déchristianiser* »<sup>7</sup> (sic) les traductions piétistes ; le chrétien s'est fait « *bibliote* » sans cesser de prier. Mais les deux Psalmistes se rejoignent, saisis par la rythmique d'un Verbe qui les dépasse.

À l'opposé du professeur-traducteur qui s'enferme dans l'ascèse, Claudel inlassablement prie, répond le latin de la Vulgate, se projette dans une démarche peu universitaire. L'un entreprend la traduction systématique des 150 Psaumes, l'autre en traduit 102, de 1918 à 1953, librement, dans plusieurs versions parfois, au hasard d'aspirations personnelles, du contexte, d'événements. Voir sa Préface de 1948<sup>8</sup> : « *toutes les traductions françaises me font mal au cœur... Je ne suis pas un spécialiste* ». Et encore : « *en fait de langue, je ne veux connaître que celle de l'Esprit Saint.* » Alors « *à défaut de sens il y a le rythme, l'impulsion, quelque chose d'enragé... pire que la Marseillaise... un rugissement*<sup>9</sup>... »

Sur ces questions de méthode, de sens, avec rapprochements et divergences, une rencontre interactive occupa, le samedi après-midi, un groupe passionné, dont plusieurs moines. Les deux intervenants prévus, Eric Auzanneau et Michel Brethenoux prirent plaisir, alliant savoir et humour, à défendre chacun

<sup>7</sup> -Meschonnic : *Gloires, traduction des psaumes*, Desclée de Brouwer, 2001 (p.20, 50).

<sup>8</sup> -Claudel : *Psaumes, traductions 1918-1953*, Gallimard, 2008. Cette édition, avec la Préface de Guy Goffette, élimine la superbe Postface de L.-S-SENGHOR, de l'édition Téqui, 1986.

<sup>9</sup> -*Rugir !* Thème biblique et claudélien à la fois. Lion typique par son signe natal, Claudel joue mal la tolérance, les demi-mesures diplomatiques : « *regardez voir ça dans sa triste souquenille d'académicien...le cœur est celui d'un cœur rugissant.* » (XXVII,13).

son « *champion* ». Deux heures trop rapides ! Meschonnic traduit avec ses « *tripes* » (sic). Claudel prie, non sans « *exorciser* » fantasmes et remords. Comme son œuvre dramatique, ces variations, issues de ses « *boyaux* », font écho au contexte historique, qu'il s'agisse de l'Enfer de sa sœur séquestrée, de l'Occupation, ou de la proclamation de l'Etat d'Israël en mai 1948. Des thèses s'imposeraient sur la présence de Camille dans certaines déprécations, ou encore pour une étude comparative des deux traductions. Et pourquoi délaissier celle de Chouraqui, que le vieux poète embrassera, tout ému, après l'avoir écouté « *chanter en hébreu les psaumes et les prophéties* » ? <sup>10</sup>

L'auteur de *Protée* qui applaudissait aux audaces de Nijinski, s'imaginait assez bien saltimbanque, sous la Lune, Ours « *pataud aux larges pieds* » (Po,268). Car pour lui « *la danse continue ! (...) dans l'exclamation* » (PB,II,485). L'inspiration produit ce « *bond* » jusqu'à découvrir « *le corps intime* », de même que sa Poétique réinvente le rythme du « *iambe* ». C'est dire que les « *Psaumes claudéliens* » retrouvent, au cœur d'un génie essentiellement dramatique, le vitalisme originel, sans doute cette « *éternelle enfance de Dieu* » de Noël 1886. En 1972, Senghor scandait, à Brangues, ce tam-tam cardiaque « *des répétitions qui ne se répètent pas* », écho du Big-Bang, dirait-il. <sup>11</sup> Alors, il ne s'agit pas d'une Cantate au lyrisme fluide ou linéaire. Il faut sentir, ou subir, dans cette houle de fond, l'engagement total du Poète-Prophète du XX<sup>e</sup> siècle. Il ose tutoyer *Yah*, un Dieu Libérateur, sans rien renier de son propre langage.

D'où l'indignation de Claudel en 1949, quand ses *Psaumes*, parus en Suisse, sont interdits en France. « *Depuis un an mes Psaumes, une œuvre très importante<sup>12</sup> pour le renom de la pensée et de la spiritualité Française (sic), loués par le Pape, sont bannis du territoire national !... C'est simplement honteux... Sur notre territoire même un de mes livres les plus importants est interdit !* » <sup>13</sup>

Car, quelles soient nos convictions, un patrimoine culturel unique est mis à notre portée. « *Dieu est honnête homme... Faites les malins, hommes d'Etat !* » (Ps 32). Ces traductions chrétiennes que Meschonnic traite de « *bondieuserie* » (sic) marquent chez Claudel la signature d'une entrée en « *Résistance* ». « *Pourriture générale !... Ils s'en vont de travers comme des gens soûls* » (ibid.) traduit notre Poète-Prophète. Du *Magnificat* à la *Miséricorde* en passant par le *De Profundis*, il fait vibrer tout le clavier du cœur humain. Une virulence qui trahit bien des remords : l'abandon de Camille, l'échec de Ligugé, le prêtre-moine manqué !...

Ainsi donc, il est juste que soit répété le *Verbe Sacré*, substitut claudélien d'une Offrande eucharistique !<sup>14</sup> L'eau bénite et le pain azyme ne suffisent pas à cet être solaire. Il lui faut le Feu d'un quotidien tangible : communier en la Création, vivre accordé au Cosmos, tel un St François, un Teilhard, un Maurice Zundel, un Frère Gilles... Si *la Muse est la Grâce*, à plus forte raison, le poète retrouve-t-il

<sup>10</sup> -En tête à tête, en mai 1951 (J,II,770). Il porte toujours un psautier sur lui, demande à Claudel une préface pour sa traduction, car toutes sont « *abominables, surtout celle de la 'so called Bible de Jérusalem'* »... *Nous nous entendons très bien et je lui donne mon P.Cl. répond les Psaumes.* » (1953 ; J,II,829). Le BSPC N°197 (mars 2010) publie une analyse prometteuse de la question par Marie-Ève Bénoteau, avec des lettres inédites. De ce « *véritable dialogue sur la traduction biblique* », sortira donc une thèse innovante. On l'attend impatiemment.

<sup>11</sup> -Cf. sa conférence : *'la Parole chez P.Claudel & chez les Négro-africains* », BSPC N°49(1973) dont il reprend des éléments dans sa *Postface aux Psaumes*, éd.Téqui,1986,p283. Il définit le « *verset sémitique* » comme une « *longue phrase chantée en mélodée, qui rythmait la marche des nomades* » et que la traduction permet de « *mieux comprendre* » (id.281).

<sup>12</sup> -En 1944, il les place en tête de toute son œuvre, avec ses commentaires de *l'Apocalypse* et du *Cantique des Cantiques*. (*Une visite à Brangues*, par P. Schaeffer et J. Madaule, éd. Gallimard, 2005, p.17.)

<sup>13</sup> -*Lettres à son fils Henri et à sa famille*, éd. L'Âge d'Homme,1990, p.273.

<sup>14</sup> -Il vient de procéder à la séquestration de sa sœur Camille, et moins d'un mois après, il confie à son confesseur : « *ce serait une grande joie pour moi si l'un de mes deux fils pouvait devenir prêtre. Priez Dieu pour qu'il lui obtienne la vocation.* » (4 avril 1913, à l'abbé Daniel Fontaine, Corr. p.121). Pierre est né le 23 juillet 1908, et Henri, né le 24 août 1912 est encore au berceau !

dans les Psaumes une « *hécatombe de paroles* » (Po,274). Alors, il ressent « *la poussée ascendante... le délice élastique... la spirale d'inépuisables inventions cinétiques* », tant de choses tuées, qu'il a pu admirer aussi dans les *Valseurs* de Camille, ou chez Nijinski (XXV,160),<sup>15</sup> ou sur cette Mer « *ruante dans le soleil* », celle qui fit partir un « *tas de cheveux* » !... Toujours les Eaux : « *Maria* » !

Le **Verbe Sacré** ? Une « *respiration* » ! « *Nous adorons un Dieu qui respire* » (XXV,158). Chacun peut alors revivre « *la force ascensionnelle, selon qu'elle est constatée par tout nageur...* ». (XXV,159). Oui, « *tout ce qui monte converge* », <sup>16</sup> les Psaumes, les colonnes des abbayes, un chant grégorien. Oui, il y eut ce silence impressionnant du public dans la nuit. Parmi ces ruines, reflet de la destruction du Temple, les Psaumes s'élèvent puissamment par la voix de l'acteur, entre les bruissements d'ondes musicales. Voici lancé le **Verbe Sacré**, au rythme des Grandes Marées !

Landévennec ? Un rendez-vous entre Espace et Histoire, pour redire cet « *In Principio erat Verbum...* ». Le Verbe renvoie la vibration originelle qu'attendaient, semble-t-il, ces vestiges de l'abbaye fondée par Gwéanolé au V<sup>e</sup> siècle, ravagée par les Normands en 913 -- mille ans avant la séquestration de Camille -- puis reconstruite ou incendiée selon les « *vagues* » de l'Histoire. Quatre soirées, pour une mise en marche vers les « *portes éternelles* », pour fournir ici-bas non pas « *l'explication, mais l'exclamation.* » (XXV,162). Et les vibrations de se prolonger tandis que, sous la voûte céleste, les flots de l'Aulne et de l'aber reflétaient les vaguelettes du piano et ces versets consacrés par David, Salomon, et les fils innombrables de Benoît. Ainsi, entre pierres et mer, chacun pouvait se laisser envahir, par l'Esprit Créateur. Comment échapper à ce « *Feu intérieur à l'eau* », (Po,346), au « *Verbe Sacré* » ? Il enivre, il élève, il emporte... « *fusée de la force nocturne.* » (Po, 264).

Michel Brethenoux, Caen, vendredi, 8. octobre 2010, mbrethenoux@orange.fr

<sup>15</sup> -Références usuelles des Claudéliens : Po=*Œuvres Poétiques*, Pléiade, 1967, suivies du N° de la page. J= Journal. XXV = *P.Cl. interroge l'Apocalypse*, 1941, éd. parue en 1965, dans les *O. Complètes* de la grande éd. Gallimard.

<sup>16</sup> -Devise majeure de Teilhard de Chardin, gravée dans la médaille symbolique créée par lui.

LANDÉVENNEC , 8, 9 & 10 septembre 2011

FESTIVAL « *Verbe Sacré* » dans l'antique abbaye.

### JONAS, SAUVÉ DES EAUX ?

\*

Compte rendu pour médias,01.10.2011

À l'abbaye de Landévennec, la deuxième édition du Festival initié par Antoine JULIENS, comédien professionnel, fut un bon cru.

Les lieux et le temps, d'abord. L'émouvante petite église romane au cœur de son « *cimetière marin* » nous accueille deux soirs : recueillement, intimité ! Face au retable, une vraie « *communion des Saints* » s'établit entre les présences : acteurs, public, statues, et tant d'êtres invisibles, évoqués ou non. Magie du Verbe proféré, et des luminaires ! Antoine Juliens, l'Homme, Isabelle Maudet, la Femme, dialoguent sur la base de quatre textes. Les eaux, les éléments et la terre bretonne, extraits de Saint-Pol-Roux, Xavier Grall, Gilles Baudry, poète de l'abbaye encadrent l'étonnant Jonas de la parabole biblique.

Ce Festival initié par Antoine et l'Abbaye vit et survit par l'effort de quelques institutions, de mécènes, d'un public assez passionné d'énergie spirituelle – pas seulement de folklore – pour se risquer, au fin fond de la presqu'île de Crozon. Écouter l'épopée des Marins et des Flots, la parabole de Jonas, portées par un Oratorio inédit. On vit l'angoisse des Mères et Femmes de marins, le drame de l'existence humaine, fragile, minuscule au sein de l'immensité. Et la Conversion de Jonas prend son sens, sous un vivier d'étoiles qui murmurent : Espoir et présence d'Éternité.

Les lieux sacrés ont survécu aux ravages des siècles. La Foi et la ferveur d'un peuple les a fait renaître. Le Père Abbé Jean-Michel Grimaud, Frère François-Xavier, Yvon Tranvouez, président d'Abati Landevenneg, et tous les participants sortent pensifs, pénétrés de ferveur : traditions bretonnes, dialogue entre les êtres, les éléments, le Créateur. Le « *Verbe sacré* » fait office de révélateur ! Car cette poésie dramatique, cette musique, ces chants bretons ne redisent pas seulement : « *ô flots, que vous savez de lugubres histoires* ». Il faut « *changer la vie* » : Vivre, Espérer, Supplier, Prier !...

« *Ton cœur est pur comme le feu ... scellons l'Alliance ... car nos morts sont des feux* ». Xavier Grall, dans cet auto-portrait préfigure l'Homme-acteur dans sa passion brûlante.

Voilà pourquoi se profile la troisième édition. Il ne s'agit pas d'un rêve. Il faut réitérer ce bonheur : voir que jaillit, entre flots et étoiles, la forte flamme humaine. Puissantes colonnes de granit, immémoriales, à nouveau, vous allez répercuter ces vibrations, ces chants. Tels des cierges dressés, vous rapprochez les cœurs. Les voici qui s'élèvent en procession, entraînés dans la nuit par cette coiffe bigoudène unique, immaculée.

M.B.01.10.2011

**Gilles BAUDRY, O.S.B. poète à Landévennec**  
« *Instants de Préface* », éd. Rougerie, 2009-

D'abord, être attentifs à ces « **INSTANTS** » dont nous sommes l'incalculable somme, et partie. Car nous vibrons ici, près de la Mer, par Elle, communiant à ses flots insondables, j'allais dire éternels. « ...*Deus omnipotens, qui fecit coelum & Terram !* »- La Mer serait donc antérieure à la Création, ces ONDES, identité du Créateur, comme le VERBE-LUMIÈRE ? Source de Vie ? Source d' « **INSTANTS** » immémoriaux et sacrés ? Source, ou reflet à la fois originel, inépuisable, répété, « *la mer, la mer, toujours recommencée* » vue de « ...*ce toit tranquille où marchent des colombes.* » ? (Valéry)- Non pas un paysage figuratif ! En la MER, présence active – d'autres le ressentent aussi dans le DÉSEPT – l'Esprit visite, habite les lieux. Sur ou dans cet espace circonscrit, sans doute, l'homme en voit-il le commencement, la fin, l'horizon, les plages ?

D'emblée, me voici plongé dans ces ondes en mouvement. « *Nous sommes embarqués* », « sur cet océan sans rivages, portés d'un bord vers l'autre... » note Lamartine. Et Claudel : « *L'Esprit et l'Eau* » ! J'adhère donc à ce titre : tout bouge, tout fluctue, je suis une somme d'instant. Non maîtrisables. « **Instants de Préface** » ! A qui ? A quoi ? Vers quel autre lieu, ou quel Dieu ? Mer, MARIA...

Le même Gilles Baudry le notait ailleurs :

« Temps suspendu  
entre l'appel  
et l'inconnu...  
le creux le cri  
de tout humain  
vers l'Eternel »<sup>1</sup>

Ainsi donc, au sein des éléments toujours mouvants, qu'importe qu'ils soient celtiques, romans, modernes ! Me voici immergé dans la « *différence essentielle* ». À Landévennec, automne 2001, ces acteurs ne vont proférer que du « *Verbe* », certes, mais nous entraîneront vers l'inconnu, dans cette Mer « *aux entrailles de raisin* » (Claudel).

Pauvre Jonas, aspiré dans un gouffre, laisse-toi initier ! Accepte l'épreuve du « *passage* » : du ventre de la Mer tu vas renaître « *autre* ». Tu le sais : « *Je est un autre* ». Pour en prendre conscience, tu as besoin d'un « **Verbe Sacré** », d'un support, verbal, musical. Fais le vide en toi : attentif au chant des mots qui vibrent, qui te feront revivre.

\*

En quelques vers, **Gilles Baudry** résume ces mystères, met en route, pose les perspectives .

« *Entends l'appel/ aussi profond que le vert/des feuillages.*

***Reçois tes ailes,/ mon âme/ où que tu ailles/ revêts la chair de l'invisible.*** » (p.10)-

« *Quand nul regret/ne l'ennuage/ le ciel semble avoir renoncé/ à toutes ses distances/ un oiseau vole/ sans froisser l'air.* »(14).

« ***Pour nous l'enfance***

*n'est jamais loin/ il suffit de dénouer/ patiemment l'écheveau des rues/ de faire un nœud/ aux mouchoirs à carreaux des champs/ de s'accouder à l'océan/ à ses attermoissements/ à son insoumission fertile/ pour retrouver l'odeur/ de la réminiscence.* » (31).

---

<sup>1</sup> - poème paru dans 'Le coin de table, revue de la poésie N° 21, janvier 2005, p.11 ( 11 bis rue Ballue 75009 Paris, 01 40 23 45 99)-

**Régate Brest-Douarnenez, 2008**

« Pour l'amour du ciel laissez  
 La mer  
 Se remplir d'ailes

Rémigez des voilures  
 Ouvrez  
 Tout grand  
 La parenthèse de nos rêves » (60).

\*

« Ile d'Arun  
 Point d'orgue/sur l'estuaire/  
 Grain de beauté/ sur l'épiderme de la mer. » (61).

\*

**Mots, pages, vagues de la Mer et mots de Feu (MB)**

(à l'ami calligraphe)

**Mots de braise**

Et de givre  
 ont regagné la marge  
 Le livre a refermé ses ailes  
 Désormais nous pourrons lire  
 A ciel ouvert  
 L'accord fugué  
 Dans l'enfance pérenne

**La voix des pages**  
**Dans la chorégraphie**  
**Des pleins et des déliés**  
**Des vagues**

**L'odeur de l'encre**  
**Dans le papier buvard**  
**D'un nuage pensif »**

(p.85, à Roger Druet, calligraphe).

\*

*A Jean-Yves Guillaume, photographe*

\*

Arpenteurs de l'estran  
 Qui regardez sans fin la mer  
 Qu'attendez-vous  
 De l'horizon ?

Peut-être qu'il nourrisse  
 Votre faim de partances  
 Que mie blanche de mouettes  
 Ne saurait rassasier

Qu'il incante peut-être  
 Votre finistère intérieur  
 D'un legato  
 De vol de goéland

Qu'il amarre ses feux  
 Au secret qui vous garde  
 Cet abrégé  
 De l'infini. (p.62)

« **Des belvédères**  
**De Rosnoën et de Landévenec**  
 Les ciels s'inclinent sans bassesse  
 penchaient l'oreille  
 Pour mieux entendre  
 Ce qui déjà depuis longtemps  
 S'est tu. » (p.71)

\*

*(Jonas laisse toi donc porter*

*Par les mots, par le Verbe, par le Souffle et la marée, par le ventre de la Mer !)(MB)*

Vague après vague  
 Page à page tournée  
 Ponctué par l'anaphore  
 D'une corne de brume  
**Le grand dialogue d'égal à égal**  
**Du ciel et de la mer »** (p.72).

\*

Instants d'inspir ?  
 Ce que la nuit éclaire  
 Ce qui ne passe pas  
 Dans ce qui passe  
 Ce qui se tait  
 Sous les nuances du silence  
 Et qui s'approche  
 A bruit d'abeille  
 Ce qui sépare  
 Sans désunir  
 Et fait trembler le sang  
 Courir en nous  
 L'onde secrète de la joie  
 Au respir du grand large. » (74)

\*

L'absence/a quitté ses racines  
 C'est elle qui frémit/ qui puise/ à pleines mains/ dans nos nappes profondes  
 Qui vertèbre la nuit/et sonde les parois /étanches de nos rêves  
 De très loin/ de tout près/l'absence brille  
 Si translucide qu'elle nous laisse/l'âme sans pli/le cœur/labouré d'un sillon. » (77)-

\*

Le vent/ a dû tourner la page/Marie de Magdala  
 Tes mots/ reviennent sur leurs pas/ mais entre-temps/la mémoire a changé d'adresse.  
 Rue déserte/ta vie / d'amoureuse étreignant/l'Intangible/  
 Et dans ce bord à bord/infranchissable/ soudain/ ce cri  
 « Comme elle me touche/ son absence. »

\*

Ecrire  
 Recours ultime dans l'absence  
 Qui partout  
 Te poursuit  
 Sous le halo d'une veilleuse  
 La lettre  
 Avec ces mots couchés  
 Sur la page saignée  
 A blanc  
 'Vous pouvez bien vous éloigner  
 Ma pensée  
 Elle  
 Ne vous quitte pas des yeux.

*( L'ELOIGNEMENT INTIME, p.79)*

## Mer, Marins, Mères... pour le Festival de Landévennec 8 au 10 IX 2011

01.10.2011 Epigraphes,& notes : MB

**Saint-Pol-Roux, en quête d'une symphonie cosmique religieuse :**

« *Litanies de la Mer, précédées de « Pour une cathédrale du Verbe* » (éd. Rougerie, 2010 :

« *Mer folie...Mer humaine...Mer belle...Mer divine...Mer des âmes et des seins...* »

**Combat dramatique d'un Xavier Grall :**

« ... *Les âmes des marins*

*S'envolent des tombeaux*

*Et Kénavo beaux albatros* » (Xavier Grall, p.128)

« *Tu m'emportes à cheval sur le vent*

*Et tu me dissous dans une tempête.* » (Livre de Job,31, épigraphe de X.Grall, pour « *Solo & autres poèmes* »

**Quête apaisante d'une harmonie quand l'âme bénédictine retrouve l'Unité :**

« Vague après vague

Page à page tournée

Ponctué par l'anaphore

D'une corne de brume

Le grand dialogue d'égal à égal

Du ciel et de la mer ». (Gilles Baudry : *Instants de Préface*, 2009, p.72)

Exaltation d'un Claudel dans *l'Esprit et l'Eau*.

Peu après son « *Voyage de Noces* »<sup>1</sup>, le poète chrétien converti déguste à volonté, ce Vin sacramentel annoncé à Cana, inépuisable infusion baptismale. Ces *Grandes Odes* sont-elles autre chose que des grandes eaux, si l'Esprit de Feu créateur consacre des eaux vives ?

« *Ah ! j'en ai assez de vos eaux buvables,*

*Je ne veux pas de vos eaux arrangées, moissonnées par le soleil, passées au filtre et à l'alambic, distribuées par l'engin des monts,*

*Corruptibles, coulantes.*

*Vos sources ne sont point des sources. L'élément même !*

*La matière première ! C'est la mère, je dis, qu'il me faut !*

*Possédons la mer éternelle et salée, la grande rose grise !*

*Je lève un bras vers le paradis ! Je m'avance vers la mer aux entrailles de raisin ! »* (Ode II, 1906, Po, 236)

**Selon le mythe de l'androgynie, l'Homme fut *uni-séparé* de la Femme.<sup>2</sup> Et, plus ou moins consciemment, l'Homme n'est que soupire vers l'Unité, la réunion de ces deux parts, ou le retour**

<sup>1</sup> -Le 15 mars 1906, à 35 ans, Claudel se marie, pour, dès le 18, s'embarquer à Marseille pour Pékin.

<sup>2</sup> ) «Ensemble & séparés » : tel est d'ailleurs le thème structurel de tout le théâtre & de la poésie dramatique de P.C.



aux origines. Qu'on le veuille ou non, en dépit des apparences, qu'on soit ou non « croyant », l'Homme est « **animal religiosum** ». Il ne peut vivre sans se sentir « *re-lié* ». Le « divertissement », l'incessant tourbillon des activités sont le masque, et la marque, d'une quête de l'Un. Le « moine » (de « **monos** », seul) est celui qui a créé en soi l'Unité. Ainsi donc, Animus soupire vers Anima.

Tel est, semble-t-il, le drame essentiel de toute création, qu'elle soit artistique ou procréation. Alors, Dieu est peut-être à l'image de la Mère qui se retire et laisse son enfant sur l'élément solide qu'on nomme Terre. Dans la Genèse, récit mythique et symbolique d'une Tradition orientale, et plus antique sans doute, les Eaux supérieures président aux Eaux inférieures. Il y a un « **sevrage** » dont l'humain ne se remet pas. Son âme, son être reste « **captif** », jusqu'à la « Délivrance » finale qui est de retrouver le Sein primordial. D'où cette liturgie de la Lumière, qui suppose la Foi et l'Espérance. En effet, à la mort, réalité inéluctable de la « **Condition Humaine** » (Malraux), de façon absurde pour l'incroyant, l'homme, dépouillé du corps terrestre, métamorphosé, va rejoindre la Lumière initiale : milieu divin et paradis. Tel est du moins le commentaire de P.Claudiel en 1941, dans sa conclusion de 'Présence et Prophétie' :

« *'Il a séparé'*, dit la Genèse, *'la Mer de l'Aride'*. Il a créé le monde, comme la Mer a fait des continents, en Se retirant. C'est ainsi que **le sculpteur** (à grossièrement parler) crée sa statue en se retirant et en entraînant avec lui toute la masse extérieure et ineffective, au-dedans de laquelle icelle se tient réalisée en sa particularité individuelle. **Le sculpteur** continue évidemment à être dans son œuvre, et cependant il s'est mis d'une certaine manière et, si je puis dire, conventionnellement, hors d'elle afin de lui faire place, afin de lui laisser le premier titre à l'attention, afin de lui donner son '**standing**'. *'He has oozed out of it'*. Et de même quand un enfant vient au monde, il sort, mais on peut dire aussi que c'est **la mère qui s'est retirée de lui**.<sup>3</sup>

« *Dès que Dieu se retire, il y a un durcissement ; (stereôma', firmamentum) une enveloppe, une fermeture, quelque chose de confirmer par un sceau à la ressemblance de la Face* » (XX,418, n.1)-

Verbe Sacré contribue donc, comme le Soulier de Satin dont une bonne partie, au début et à la fin en particulier, se passe sur la mer (sanglante à la première Journée, jolie, propice à l'humour et à la danse pour Dona Musique ou Dona Sept Epées, à la fin.).

**D'où le Souffle poétique et créateur de la Parole et sa mise en espace par la voix humaine et la musique.**

**Dieu n'est-il pas VERBE et Esprit, Souffle et Feu ?** Dans l'espace sacré de l'antique abbaye de Landévennec, nous touchons à la mer. Mais parmi ces pierres et ces colonnes marquées par tant d'êtres et d'hymnes, nous voici projetés vers l'infini du Ciel, de la Nuit, des astres. Certes, le Créateur dans sa Personne reste intouchable, le Visage est caché, nous sommes condamnés à rester dans la « caverne », dirait Platon. Et pourtant, ces vibrations, ces lumières peuvent conduire nos sens et nos désirs, au seuil de l'inépuisable, de l'Eternel.

Ce thème peut s'explicitier encore par l'idée d'une « **captivité** ». Claudiel ne se prive pas de cette « variation » dans la longue note suivante. Nous sommes en **1933**, dix ans après le Soulier de Satin, mais aussi dix ans avant la mort de sa sœur « *incarcérée* » comme une « *criminelle* » – c'est le mot, j'allais dire le cri de Camille dans ses lettres, qu'il est trop facile de gommer par l'euphémisme administratif du

<sup>3</sup> -Notons d'abord l'analogie entre MER, MARE, MARIA ET MÈRE, MATER. Puis l'opposition, bien soulignée par Péguy à propos de la Grâce : entre « l'humidité » de la Grâce, de la prière, de la féminité, et la dureté de la société. Enfin, cette idée d'un '**sevrage**', développée par une note du poète. La Création répond, comme l'Univers, non pas à l'idée d'Infini, mais à une « fermeture, *quelque chose de confirmé par un sceau à la ressemblance de la Face* »- Le cercle, et à plus forte raison la sphère, disait Platon, n'est-il pas la forme, la figure parfaite ? Ainsi, toute sculpture est reflet du visage de son auteur. Ce 'paraître', fruit du labeur et du génie, pour Camille, renvoie à l'être profond. C'est le principe de la Genèse : l'être humain créé « *à l'image de Dieu* ». (Gen.1,27) Rien d'étonnant alors dans l'analyse de l'œuvre de sa sœur Camille, en 1951 : « *L'œuvre de ma sœur, ce qui lui donne son intérêt unique, c'est que tout entière, elle est l'histoire de sa vie.* » (Pr, 285)- Nous sommes à l'opposé d'un art de provocation & de fabrication mécanique, sérielle. L'Art s'oppose à l'artifice.

« *placement volontaire en maison de santé* ». La « variation » s'appuie sur l'image du Psaume LXVII, 19 : « *ascendit in altum – cepisti captivitatem – acceptisti dona in hominibus* ».

Pour le poète-exégète, Dieu exerce une « *action attractive* », appelée à « *sortir vers la hauteur*. » « Mais en ce qui concerne l'homme, au verbe '*capere*' se substitue le verbe '*accipere*'. Dieu ne prend pas une proie, Il accepte une volonté libre. » (XX,417-418). En ce sens, on peut admettre que l'œuvre artistique, sculpture ou poème, répond à des désirs fondamentaux : LIBERTÉ. Désir d'une DÉLIVRANCE, prière, plus ou moins consciente, c'est-à-dire aspiration vers l'Absolu. C'est la théorie claudélienne du « *push* » et du « *pull* » par laquelle il décrit l'inspiration. « *Délivrance aux âmes captives !* » sera le point final, ou point d'orgue d'une œuvre dramatique, écrite ou sculptée.

Par-delà ces références bibliques, d'innombrables artistes, mystiques, prophètes ou non, ont pressenti ce drame de toute création. Plus ou moins consciemment, l'œuvre d'art traduit une quête de l'unité originelle. Au commencement, il y a plutôt qu'un « chaos », un trou, une béance, un vide mystérieux. Qui veut remonter aux sources, aux racines, y trouvera des contradictions. Que sommes-nous, sinon une addition complexe de '*soustractions*', de manques ou d'épreuves au long d'un « *Voyage* »<sup>4</sup> ou maritime ?

« *Homme libre, toujours tu chériras la Mer ...*

*Et ton esprit n'est pas un gouffre moins amer. » (Fleurs du Mal- L'H. et la Mer)*

#### A-Nature, Éléments, Histoire et Symboles

\*

*'Tout ce qui existe est symbole – tout ce qui arrive est parabole.----La nature n'est pas illusion, mais allusion. » (J,II,412 ; IX 1942)-*

\*

#### B- Variations sur CRÉATIONS & MOUVEMENTS DES MARÉES –

**ANALOGIE entre DIEU & LA MÈRE : Création & Révélation : Le « *zimzoum* » (XX,416-7) (= le retrait de Dieu)- La Mer, comme la Mère, se retire de l'Enfant (de la Création-créature) qu'elle pore. CRÉATION par SOUSTRACTION ou SOUTIRAGE ( thèse des '*hassidim*' commentateurs juifs du 18<sup>e</sup> s. que reprend Claudel).**

«...Dans le monde des esprits encore plus que dans le monde des Corps, la Création a le caractère d'une révélation, Dieu se sert de Ses créatures pour une immense publication significative de Ses mystères. « *Il est porté sur les Eaux* ». Il se sert du mouvement qu'Il a déterminé, du véhicule qu'Il a institué pour Se faire porter plus loin, pour Se propager. »

« Le monde est l'effet en une certaine manière de la rétractation ou de la contraction (bien entendu au sens figuratif ( '*zimzoum*' ) de Dieu. Dieu crée le monde, ou, ce qui revient au même, il se révèle par le moyen du monde, en le quittant (...). La Création ne peut donc être exclusivement envisagée comme une projection par Dieu de quelque chose hors de Lui-même. Il se sert de quelque chose qu'il a fait auparavant, et lui donne figure par un procédé de soustraction et de soutirage, comme Il a tiré Eve d'Adam.

« *Il a séparé, dit la Genèse, la Mer de l'Aride. Il a créé le monde, comme la Mer a fait des continents, en Se retirant. C'est ainsi que le sculpteur (à grossièrement parler) crée la statue en se retirant et en entraînant avec lui toute la masse extérieure et ineffective, au-dedans de laquelle icelle se tient réalisée en sa particularité individuelle. Le sculpteur continue évidemment à être dans son œuvre, et cependant il s'est mis d'une certaine manière et, si je puis dire, conventionnellement, hors d'elle afin de lui faire place, afin de lui laisser le premier titre à l'attention, afin de lui donner son '*standing*'. He has oozed out of it*. Et de même quand un enfant vient au monde, il sort, mais on peut dire aussi que *c'est la mère* qui s'est retirée de lui. »

<sup>4</sup> -Baudelaire traduit parfaitement ces données dans son ultime « *Fleur du Mal* », le *Voyage*, qu'il rédige précisément à Honfleur en février 1859. Claudel ne s'y est pas trompé quant au dernier vers qui voit l'Homme moderne « *plonger dans l'INCONNU* », il préfère se nourrir du « *DÉFINI* », pour lui « *INÉPUISABLE* ».

## LE POÈTE= vers une définition

E.GUILLEVIC : « **Les mots/ c'est pour savoir** ».--

Mais par-delà les mots et la Mémoire, il y a **le Verbe Sacré**, le Souffle Créateur

**POÈTE-CRÉATEUR-PROPHÈTE** Hugo : « **Les Voix Intérieures**, Préf. 1837):

« Il est l'homme des utopies, les pieds ici, les yeux ailleurs »

Ecoutez le rêveur sacré !

Dans votre nuit, sans lui complète,

Lui seul a le front éclairé...

Dieu parle à voix basse à son âme

Comme aux forêts et comme aux flots... »

\***L'Acteur-créateur** ⊗ Claudel décrit ainsi Israël, (10 Nov. 1941 ; XX,430)-

« Il est comme un poète en qui grommelle sourdement le poème. Ses maîtres sont des inspirés et son histoire est une histoire **aspirée**, comme la mer aspire le fleuve en dépit de tous les détours et barrages dont il faut venir à bout bon gré mal gré.

Et tout à coup éclate la Révélation formidable (...) cette sommation à un groupe lentement élaboré de l'Humanité de se préparer à recevoir cette divine semence qu'elle appelle du fond de ce qu'elle a de plus profond et de plus intime... »

(En 1941, Israël est refoulé dans le désert et « séparé de la '**Mer Suprême**', '**Mare novissimum**, à la fois par cet abîme où le Jourdain baptésimal (sic) essaye en vain de persuader l'amertume de la flaque maudite et par cette montagne des Oliviers (...) dont Ezéchiel et Zacharie lui ont promis qu'il le verrait un jour se fendre par le milieu. » (XX, 431).-)

**LA MER COMME MUSIQUE** : « **mesure divine** ». (Claudel,Ode II, Po, 246-7)

« La musique souvent me prend comme une MER... » ! Claudel ressent, en sens inverse, ces forces élémentaires qui soulevaient l'auteur des *Fleurs du Mal*.

« *Maintenant jaillissent*

*Les sources profondes, jaillit mon âme salée, éclate en un grand cri la poche profonde de la pureté séminale !*

*Maintenant je me suis parfaitement clair...*

*Ah, je le sens, l'esprit ne cesse point d'être porté sur les eaux ! »*

## **JONAS, EX-VOTO**, oratorio théâtral,

Création d' **Antoine Juliens** pour le deuxième Festival « Verbe Sacré » à l'Abbaye de Landévennec,

du 8 au 10 septembre 2011

« *Au commencement fut le poisson. A la fin sera l'homme-oiseau...de bas en haut.* »<sup>1</sup>

Cet oratorio dramatique, étrangement voué à Jonas, nous invite à la transcendance. Par delà les déplorations des morts, la plainte des disparitions, la litanie des Pardons ou des troménies, nous voici confrontés au combat des forces essentielles, la Mer, la Terre, le Ciel, c'est-à-dire de la Vie et la Mort. S'il intègre nos interrogations existentielles, il invite aussi à des métamorphoses. Nous y retrouvons à la fois les rites d'initiation, l'archétype du « *passage* » des ténèbres à la lumière, et la dialectique christique de la mort à la résurrection. Si le poisson est le symbole christique, l'oiseau est celui de l'âme, de « *la montée vers le soleil* » (Jung). Telle est, semble-t-il, l'action structurelle, soulignée par la puissance expressive des textes aussi bien que par la dramaturgie.

Le metteur en scène accuse le contraste, d'ailleurs très claudélien,<sup>2</sup> entre les personnages d'en bas, environnés de ténèbres, et la scène finale où la Femme, après une ascension périlleuse tout en haut du pilier – Notre-Dame du Pilier! – brandit en pleine lumière une coiffe bretonne immaculée. On perçoit la procession des Femmes en prières, les chœurs puissants des Pardons. Loin du folklore, le cœur bat, et l'on s'incline dans cette Ostension triomphale vers les étoiles...

« *Stèle et fanal/ Flamme/ Amer du littoral/ Signe vertical/ de la raison/ face aux fatales démenes/ de la mer et des lames* » (p.68).<sup>3</sup>

Le profane peut s'étonner du recours à l'apologue du « *petit prophète* » biblique : la fable didactique, à base d'humour et d'ironie, paraît naïve face aux grands Prophètes. Aux trois poètes bretons choisis pour structurer l'œuvre s'ajoute donc la dimension biblique. Tous expriment le poids d'un vécu, entre la véhémence d'un Xavier Grall, et les méditations de Gilles Baudry. On sent, dans chaque phrase, l'authenticité, la passion, le questionnement sur la souffrance et l'absence. Le comédien incarne le drame de la condition humaine, à partir du thème de la Mer, nourricière et mortelle, avec les Mères, les Marins. L'ancrage dans le terroir breton actualise les périls, l'angoisse, par déprécations et supplications. Retour aux sources, aux prières, aux « Ave », et aux « *Maris Stella* » (p.69), des grands Pardons.

L'auteur élargit ainsi l'espace au mythe archétypal de Jonas « *l'avalé primordial par l'eau* » : agnostique ou croyant, le spectateur ne peut que réagir : une fois immergé, il ressort vierge et pur. Dans le silence, il peut éprouver le Mystère : « *le sentiment déchirant de l'innocence, l'éternelle enfance de Dieu, une révélation ineffable* » (Claudel). La métamorphose

<sup>1</sup> J.P. Clébert, *Bestiaire Fabuleux*, A.Michel 1971,p.306.

<sup>2</sup> -Cf. le texte de 1942, sur l'œuvre de Camille : « *Assise au coin du feu* » (chapitre « *La Séquestrée est sortie* ») dans *Seigneur apprenez-nous à prier*, et « *La Sainte Vierge gravit à reculons les marches du Rosaire* » (1946, O.C.XXI,342-6)

<sup>3</sup> -Réf. du Livret : *Verbe Sacré*, édition 2011.

est proposée, à portée de cœur ! Voici donc le ventre, originel et final : l'Alpha rejoint enfin l'Oméga. Voici bouclé le drame existentiel. L'Esprit, aile ou colombe, qui planait sur les Eaux, regagne le nid originel, nouvelle naissance. Le « *Verbe* », créateur et sacré, a fonctionné à plein régime, porté par la passion des deux acteurs : Antoine Juliens et Isabelle Maudet.

Trois poètes sont choisis pour leur quête spirituelle ; mais tel autre, comme Guillevic (Carnac, 5 août 1907- Paris, 1997) l'auteur de *Terraqué*, de *Carnac*, pourrait créer la surprise. « *Mer au bord du néant/ Qui se mêle au néant,/ Pour mieux savoir le ciel,/ Les plages, les rochers,/ Pour mieux les recevoir.* »

**Saint-Pol-Roux** (1861-1940), dit « *le Magnifique* », dans sa symphonie cosmique religieuse, cherche une expression neuve, qui renouvelle le Symbolisme. On se laisse entraîner par ses « *Litanies de la Mer* »<sup>4</sup> :

« *Mer folie...Mer humaine...Mer belle...Mer divine...Mer des âmes et des seins...* »

**Xavier Grall** (Landivisiau, 22-VI-1930- Quimperlé, 11-XII-1981) anarchiste, croyant, militant, intervient largement.

« *Je te salue cantate de pierre*

*Et de haute marée*

*Je te salue psaume du littoral...* »

Tout semble dit, en trois vers, d'un « *rituel breton* ». En « inspiré », Xavier Grall aurait-il pressenti qu'un Festival, intitulé « *Verbe Sacré* », pouvait métamorphoser le pays des dolmens, et ici, les ruines centenaires de l'abbatiale en « *cantate de pierre* » ? Les Poètes et vrais artistes n'ont pas vocation à répéter le réel, mais à rendre visible l'invisible, à éterniser l'instant, jusqu'à faire vibrer la pierre : « *tout est sensible !* » (Pythagore). Don magique ? Plutôt le désir de vivre le « *cuncta simul* » claudélien : désirer « **relier** » comme d'un « *lien liquide* » le « *plus petit caillou du chemin au plus grand Archange du Ciel* » ! Et en cultiver l'idéal. Ici, comme le formulait Nerval dans ses *Vers Dorés* pythagoriciens : « *Un pur esprit s'accroît sous l'écorce des pierres* ».

**Gilles Baudry**,<sup>5</sup> bénédictin de Landévennec, et poète, a toute sa place dans un spectacle quasi liturgique, où les strophes se répondent en *Instants de Préface*. « *Temps suspendu/ entre l'appel/et l'inconnu...* ». Sur scène, ou plutôt parmi les ruines du chœur, l'Homme, la Femme ne préfèrent rien d'autre que « *le creux le cri/ de tout humain/ vers l'Éternel* ». Le temps d'un Festival, ces lieux imprégnés par des siècles de vie monastique restituent l'énergie spirituelle de la Louange. La poésie de Gilles Baudry – d'écriture minimaliste à la fois moderne et d'humilité – atteste ou plutôt accueille, par ses attentes et ses vides, l'Énergie d'un « *Verbe Sacré* ». Quelques

<sup>4</sup>-« précédées de « *Pour une cathédrale du Verbe* » (éd. Rougerie, 2010).

<sup>5</sup>-Voir entre autres recueils : *Instants de Préface*, éd. Rougerie, 2009.

images, pour percevoir ce juste ton qui soutient et prolonge la parole vibrante lancée par les acteurs.

« Entends l'appel/ aussi profond que le vert/des feuillages.

**Reçois tes ailes,/ mon âme/ où que tu ailles/ revêts la chair de l'invisible. » (p.10)-**

« Quand nul regret/ne l'ennuage/ le ciel semble avoir renoncé/ à toutes ses distances/ **un oiseau vole/ sans froisser l'air.** »(p.14).

Dans la nuit, en pleine nature, à proximité de la Mer, et de chênes druidiques, cette poésie transcende nos limites, la chair, les ans, notre fragile existence. Nous voici reliés au cosmos, à la source de l'Être. « **Pour nous l'enfance/ n'est jamais loin/ il suffit (...) de s'accouder à l'océan/ à ses attermolements/ à son insoumission fertile/ pour retrouver l'odeur/ de la réminiscence.** » (p.31). Attentif, le spectateur ressent une envie de prier cette « Régate Brest-Douarnenez » :

« Pour l'amour du ciel laissez

La mer

**Se remplir d'ailes (p.60).**

Ces mots de tous les jours, par leur mise en espace, le talent des acteurs, le cadre unique, disent les vagues de la Mer, et nous sommes portés ; s'ils évoquent le Feu, quand le poète lance des « *mots de braise* » (p.85), nous partons en spirale. Un vertige intérieur s'éprend d'un « *bateau ivre !...Ô que ma quille éclate ! Ô que j'aïlle à la mer !* » Or la limite est là, tangible : lanternes et projecteurs jouent leur rôle. Je me sens embarqué dans l'espace-temps, de la mer aux étoiles. Est-ce l'immémorial ? Pas seulement. Je revis ce chant grégorien antérieur. Il a franchi des siècles. Qui sait s'il ne vibre pas dans les pierres, « *dans la chorégraphie/Des pleins et des déliés/ Des vagues...* » ? Car tout se tient ; nous voici envoûtés. Le « *Verbe Sacré* » parvient à enchanter ce « *finistère intérieur/ D'un legato/ De vol de goéland* », où le poète de l'abbaye voit se dessiner un « *abrégé / De l'infini.* » (p.62).

Ainsi donc, des ondes dépassent la vitesse de la Lumière, – et les calculs des grands physiciens. Ces éléments, terre, mer, air, feu des étoiles... que notre logique distingue, « *composent* » le Festival d'une « *haute marée* ».

Mystères ! l'acteur, l'actrice les célèbrent dans le chœur à ciel ouvert, face aux piliers tronqués, aux fenêtres romanes éventrées. « *Verbe Sacré* » permet de mettre en valeur le Patrimoine et de transcender notre Histoire, les marées des siècles aux innombrables tempêtes. Sur littoral de fin des terres, les paroles de Jonas et des trois poètes bretons nous ont portés, par flux et reflux, comme pendant les trois jours de la fable biblique. La « *vraie vie* » des marins, de la Mer et des Mères, est devenue la nôtre. Nous repartons à neuf, « *baignés dans le Poème /De la Mer infusé d'astres, et lactescent* », rêvé par le poète « *aux semelles de vent* ».

Parmi la foule, entre l'église du cimetière marin du village, le granit des ruines, la chapelle vivante du monastère, beaucoup garderont en eux quelque étincelle de ces « *instants de préface*, de ces « *illuminations* » par le Verbe. Puis on repart lentement, comme après l'apparition d'un visage estompé, redevenu visible... Grâce de la Paix nocturne !

On revient de loin. Dès le VII<sup>e</sup> siècle, Guérolé et ses onze moines avaient fui la marée humaine, et choisi la presqu'île de Landévennec. Terre de traditions, la Bretagne n'a donc pas cessé la quête des chevaliers vers le mystérieux « Graal ». Le silence, les flots, les pierres

imposent l'épreuve initiatique. Il faut vouloir venir, il faut « *passer le pont* », évacuer les bruyantes cités aux violentes lumières.

Le *Verbe Sacré*, soutenu par quelques lanternes, par des notes discrètes, les chœurs puissants des Pardons, porte ses fruits... L'œil écoute, les étoiles disent « *la musique des sphères* », tandis que sur scène, les voix alternées d'Antoine Juliens, l'Homme, et d'Isabelle Maudet, la Femme, rappellent nos rythmes originaux non loin des flots. Pour la deuxième année, le talent du comédien-créateur Antoine JULIENS, sa volonté impétueuse servie passionnément par sa petite équipe ont réincarné le « *Verbe Sacré* ». Quelle Grâce, sous la bénédiction de la Providence, du Père Abbé et du Frère François-Xavier ! Ils l'ont restauré, cet hymne à la Beauté, ce « **grand dialogue d'égal à égal / Du ciel et de la mer** » ! Ode neuve et grandiose : « *Ah, je le sens, l'esprit ne cesse point d'être porté sur les eaux !* »

Michel Brethenoux, 06/04/2012

## VERBE SACRÉ 2012 : « *De l'Obscur à la Lumière* »

« Délivrance aux âmes captives ! » (Souliez de Satin, fin)

« Lumière, où est la Lumière ? Qu'elle s'anime au Feu rutilant du Désir ! » (R. Tagore, *L'Offrande lyrique*, 1912).

### Drame du Sens et de la « Co-naissance »

« **NESCIVI** » ! Ce premier mot lancé par le P. Abbé de Landévennec en Préface de « **Verbe Sacré** », pourrait nourrir tout un essai sur l'orgueil du SAVOIR, fruit fatal de l'Arbre interdit ! Ce « *je n'ai plus rien su !* » de Jean de la Croix, résume l'extase mystique. Brûlure comme de Paul à Damas ? Après le choc : silence, balbutiements ... une sorte de « k.o ». Il faudra passer « **de l'obscur à la lumière** ». N'est-ce pas le chemin de tout homme ? Du ventre maternel à la mise au monde, un parcours jusqu'à l'étape finale, inéluctable, dont nul ne connaît « *ni le jour ni l'heure*. » De l'obscur de la tombe où se dégrade la matière, que reste-il ? Que faire ? Que dire ? – L'« *à quoi bon ?* » du désespéré ? (Bernanos), le coup de revolver (Montherlant) ? ou plutôt l'ascension spirituelle vers l'Esprit-Lumière, immergés que nous sommes aussi dans le phénomène d'« **amorisation** » ? Ce « **Verbe Sacré** » d'Antoine Juliens recrée une Présence, des raisons d'espérer. Le « **NESCIVI** », efface le prétentieux Credo des Philosophes « *des Lumières* ». Il répond à l'inquiétude, à la souffrance de l'homme « *roseau pensant* », si admirablement formulée par Tagore – artiste et grand spirituel hindou – dans l'élan de son *Offrande Lyrique* : « *Lumière, où est la Lumière ? Qu'elle s'anime au Feu rutilant du Désir !* ». « *In principio erat Verbum (...) in Ipso vita erat, et vita erat Lux hominum...* ». Ce « **Verbe** » du début de tout, « **Vie** » et « **Lumière** », nous fait subir parfois l'épreuve de la Nuit : « **Sacré** », ou « *intouchable* », Présence-distance mais sur un plan d'Éternité !... Platon aurait pressenti ce drame du « **passage** », dans son mythe de notre Caverne-terre, où l'homme ne perçoit que des ombres du Vrai. Voir le Soleil en face, s'exposer à la Lumière, n'est-ce pas se brûler ? Dans l'ordre de l'Esprit, tout Désir, toute Vocation, devraient donc franchir, pour aboutir, l'étape d'un « **Nescivi** »?... Tel apparaît le questionnement d'Antoine Juliens à travers sa troisième édition de **VERBE SACRÉ**.

Paradoxe du comédien, audace du metteur en scène ! Mais aussi preuve qu'à Landévennec, se poursuit, à sa façon, « *l'Ora et Labora* » des Fils de Saint Benoît. « **De l'obscur à la Lumière** », le « *passage* » vécu par Jean de la Croix est toujours d'actualité. Il y a même urgence. Dans sa « *Messe sur le Monde* » de 1923, Teilhard de Chardin nous en propose, sinon une explication, du moins une dimension similaire aussi profondément vécue : « *Au commencement, il n'y avait pas le froid et les ténèbres ; il y avait le Feu. Voilà la Vérité.* » En se lançant dans son *Oratorio*, l'on peut s'interroger. Antoine Juliens a pu commencer – à la manière d'un Pascal – par se mettre à genoux. Il pouvait aussi poursuivre sa longue composition dans l'esprit de Teilhard : « **Esprit brûlant, Feu fondamental et personnel (...)** daignez, cette fois encore, descendre, pour lui donner une âme, sur la frêle pellicule de matière nouvelle dont va s'envelopper **le Monde, aujourd'hui** ». Englobés que nous sommes dans une « *noosphère* » médiatique étourdissante, quel paradoxe, l'initiale brûlure du « **Nescivi** » !

Oui, dans le face à face avec le Principe créateur, impossible de tricher. La métamorphose de l'être transcende tout discours. Telle est l'expérience de la « **Nuit de Feu** », des êtres d'exception. L'extase d'un Pascal : « *Feu !... Joie ! Joie ! Joie ! Pleurs de joie...* ». On peut gloser aussi sur « *l'Illumination* » d'un Claudel aux pieds de Notre-Dame, qui le marquera à vie. Expérience paradoxale dans le Positivisme triomphant, et si intime que, vingt-sept ans après, il hésitera à livrer son témoignage – composé, il est vrai, juste après la séquestration de sa sœur Camille au printemps 1913. A Noël 1886, les mots faisaient défaut. « *Les larmes et les sanglots étaient venus...* » dans l'émotion des cantiques, des chœurs d'enfants, du « *Magnificat* ». Par-delà tout savoir, « *co-naître* » c'est bien renaître dans « *l'éternelle enfance de Dieu* » : « *in-fans* » ne pouvoir que balbutier : « **Nescivi** » : émotion, mais aussi certitude absolue d'un choc ! Comment communiquer l'indicible et brûlant phénomène ? Les « *Illuminations* » de Rimbaud, « *ce grand évasif* » (sic), ce **Passant** « *aux semelles de vent* », avaient provoqué chez son fils spirituel un blocage identique : « *il est presque profane (sic) d'en parler... Je lui dois tout* » (avril 1912). Il faut donc trouver un langage adapté. Or, affirmer comme Hugo, par exemple, que « *le mot, c'est le verbe, et le verbe, c'est Dieu !* », c'est revendiquer l'existence et les pouvoirs d'un « **Verbe Sacré** ». Ainsi, une *Passion* de Bach, ou cet *Oratorio* d'Antoine Juliens peuvent transcrire des expériences intérieures, exceptionnelles, peu perceptibles par le profane. Pour



décrypter ces traces, en faire ressortir leur invisible Feu, il faut un metteur en scène soucieux de servir le spirituel, au plus près du Vrai. Et nous l'avons en la personne d'Antoine Juliens.

Ils sont rares, ces artistes, à ne pas chercher d'abord à se placer « *dans le vent* » publicitaire, à vouloir faire revivre les signes du spirituel, et leurs mystères<sup>1</sup> : extases, épreuves, transcendance ... Antoine choisit trois supports pour rédiger son Oratorio : Le *Cantique des Cantiques*, le *Cantique spirituel* de Jean de la Croix (1578), des textes d'un Rilke (1875-1926), « *l'un des derniers poètes « magiques »* » (sic) (Philippe Jaccottet : *Rilke par lui-même*, 1970). C'est cultiver l'audace. C'est prendre des risques, héroïquement, contre vents et marées, quasi seul contre tous et sans moyens autres que le mécénat des proches. Cet Oratorio inédit, d'ordre spirituel n'a rien d'un théâtre « de digestion », ni de militantisme social. « *Le combat spirituel est plus dur que la bataille d'hommes* » (*Une Saison en Enfer*). Qu'importe ! « *Duc in altum !* » : Prends le large ! Tu mets en scène « *l'Innommable* »<sup>2</sup>. Tu défies le matérialisme ambiant, tu n'es pas seul ! Miracle ! À Landévennec, ça va marcher ! Le public existe, qui dépasse les facilités touristiques, le « *divertissement* » : il n'a pas hésité à venir, parfois de loin. Le voici, attentif dans la nuit. Antoine bénéficie, et chacun le ressent, d'un cadre inspiré, d'une équipe petite, mais volontaire et soudée. Animée des mêmes forces et des mêmes talents, qu'il s'agisse de profération, de gestuelle, ou de la nécessaire virtuosité technique pour musiques et lumières qui font partie du « *jeu* », la petite troupe va gagner la partie. C'est à ce prix, que l'on triomphe de « *l'obscur* » – et d'un persistant obscurantisme :

« *Ami du silence, au-delà de la nuit, bientôt se hissera le jour !* »

*Ressens combien ton souffle agrandit l'espace. »*

### Situation : contextes et actualité

« *Nescivi* » ! Trois syllabes, tels ces « *Instants de Préface* » de Gilles Baudry (o.s.b.), ouvrent le jeu, comme en « *pro-vocation* » ! Que transcrit donc cet Oratorio ? Embarqués, nous souffrons d'une Absence. Oui, « *il y a toujours quelque chose d'absent qui me tourmente* », écrit un génie qui ne passe pas pour mystique, Camille Claudel. Un Amant, le « *Fugit Amor* » ? Pas seulement ! Mais ce Dieu « *sensible* », inséparable d'une soif d'Absolu, qu'on soit artiste, moine, ou de telle Obédience philosophique !... Jean de la Croix, et quelques mystiques (Hildegarde de Bingen, François d'Assise, Thérèse d'Avila, Ch. de Foucauld, Massignon, Padre Pio...) que de « frères humains » auront vécu ce « *cœur à cœur* » lié au divin !... Docteurs, dogmatistes, philosophes du « *Cogito* », du « *Dubito* », que de Manifestes et Credos, de discours et méthodes ! Mais ces « *modernistes* » d'un temps, nous donnent-ils les clefs pour rencontrer le Vrai ? « *Je suis celui qui est* », dit Dieu, mais tel le Bien-Aimé du *Cantique*, il fuit, insaisissable. Ce Dieu Aimant ne se capte pas par formules. Il envahit plutôt, comme la Mer, ou brûle, comme un coup de soleil. Dans ce coup de force de l'Esprit contre les « *positivistes* », tous ceux qui « *savent* » et réussissent, Antoine Juliens eût été applaudi par Claudel. Les « *habiles* », les « *logiciens* », les puissants de notre Civilisation, furent souvent suspects, parfois dictateurs de la pensée. D'où la solitude d'un Ionesco, (*Rhinocéros*), d'un Saint-Exupéry : « *la logique démontre tout... les divisions, une fois admises, entraînent tout un Coran de vérités inébranlables et le fanatisme qui en découle... La vérité, ce n'est point ce qui se démontre, c'est ce qui simplifie. A quoi bon discuter les idéologies ?* » (*Terre des Hommes*, VIII). « *Si j'avais la foi, il est bien certain que... je ne supporterai plus que Solesmes* » (Lettre au Gl X, 31-VII-1943). Dans son pseudo-Progrès, notre « *Modernité* » a perverti le Logos primordial. Que penser du cancer galopant des « *logos* » : « *twitter, iPad, YouTube, Google, Wikipédia, SMS...* » ? À l'inverse, l'Oratorio s'appuie sur le souffle du Verbe Sacré pour montrer la voie « *de l'obscur à la lumière* ». Aux cerveaux formatés, il glisse : « *je n'ai plus rien su* » ! Folie, comme le coup de foudre de Damas ! Or, un public existe, par delà une déconstruction du Verbe, un foisonnement de phonèmes barbares, de slogans « *bien-pensants* ». Beaucoup restent en quête non de « *l'avoir* » mais de « *l'être* ». Le

<sup>1</sup> - « *Le mystère de la Conversion de Claudel* », par exemple, créé par Antoine Juliens à N.D. de Paris le 1<sup>er</sup> mars 2005, pour le cinquantième anniversaire de la mort du poète.

<sup>2</sup> - Titre du roman de Beckett (1953). Nihiliste, il va plus loin, c'est-à-dire plus bas que dans « *Malone meurt* » (1952). En 1953, le texte se réduit à des mots, saccadés, à la répétition du non-sens. C'est un rythme qui bat comme un cœur ironique : mots-pantins, clowns qui n'en finissent pas : « *ce sont des mots, il n'y a que ça, il faut continuer.* » On dirait qu'entre « *MOT* » et « *MORT* », il n'y a que l'écart de la lettre « *R* », signe, pour Claudel, de « la jambe tendue en avant », de ce qui roule, roue, rouet... Dans *Malone meurt*, subsistait encore ce pseudo-personnage à la fois « *mal et seul* ». Il est encore dans l'humain, puisqu'il « *MEURT* », conformément au Destin !

« *nouveau roman* », le théâtre de l'Absurde ont vieilli. La scénographie exhibitionniste d'Eros et Thanatos, des gymnastes agités, des subventionnés de l'impudeur, finira par lasser.

Un public de plus en plus nombreux vient chercher l'exigence : faire silence, se laisser pénétrer par le « **Verbe Sacré** ». Voici près de cinq siècles, Jean de la Croix (1542†14-XII-1591), faisait l'expérience du Divin. Il en est habité, il veut restituer dans l'Ordre carmélitain, la pureté christique des origines, concrétiser cet idéal dans le sillage de Thérèse, rencontrée en 1567. Les épreuves se multiplient. Le voici proche du « *Nada* ». Il accepte d'être le disciple du Crucifié au « *Rien* » de la Croix. Contre toute logique, il accepte tout. N'est-il pas dans la main de Dieu ? De cette Nuit mystique, jaillit son *Cantique Spirituel*. Paradoxe ! Pour qui vit dans l'Amour, la parole se meurt. « *Je vis sans vivre en moi, / et de telle façon aspire, / Que je meurs de ce que je ne meurs.* » Réformiste brûlant, il persiste à fustiger les compromis, les tiédeurs monastiques. Il affronte sa hiérarchie, non en « *Résistant* », mais en lutteur. De sa prison de Tolède en 1577, il s'évade au bout de 9 mois. De cette « *Nuit mystique* » jaillit son *Cantique Spirituel*. Toute son œuvre est vécue. Rien de doctoral ! Bientôt, les humiliations, les épreuves en tous genres auront raison de sa santé. Qu'importe ! « *La vraie vie est absente !* » Dans les souffrances, il rejoint son Dieu d'Amour. L'Amante du *Cantique* – l'âme aimante – épouse ainsi son Bien-Aimé : « *en moi moribond j'étais, et en toi seul respirais* ». Monter vers l'Union mystique, c'est traverser la Nuit. « *Vive flamme d'Amour* », le titre est éloquent !

**Structure** : quatre temps.

**I-L'Exil** : deux personnages, un climat de désespoir, d'absurdité comme dans Beckett. **Le Prisonnier** se débat dans les ténèbres où toutes les lumières qu'il tente d'allumer « *s'éteignent aussitôt* ». Un **Étranger**,<sup>3</sup> **le Passant Incertain**, « *cœur d'amour très malade* », se traîne avec son bagage, et une échelle comme pour fuir ou mendier on ne sait quoi. Il écoute les plaintes du Prisonnier, et semble y trouver une fraternité, une identité : « *ce que tu dis m'ouvre à ce que je suis.* »

**II-L'Enseignement** : L'Ange apporte un message de Salut. Aux deux êtres désemparés, les paroles pénétrantes du *Cantique des Cantiques* redonnent espoir, « *comme si tout annonçait la venue d'une amante* ».

**III-La Pauvreté** est exaltée par l'Ange. Dans les villes maudites, « *les pauvres sont aussi muets que choses ! ... dans la nuit rôdent telles des âmes en peine* », gémit **le Passant**. Il faut donc s'évader par le haut, comme le montre le jeu symbolique des échelles. Le **Prisonnier**, aidé du **Passant**, « *dresse l'échelle, « l'enracinant » (sic) dans le sol* » si bien que « *le haut semble se fondre dans le ciel de nuit* ».

**IV- Fragrance**. Le terme suggère l'immatériel, moins un lieu qu'un milieu vaporeux<sup>4</sup>, ou plutôt un état de transcendance, de vibrations, d'ondes paradisiaques. L'Ange revient au dialogue du *Cantique* biblique, les trois voix s'entrecroisent d'appels amoureux : climat d'érotisme oriental suggéré par Salomon et la magie du Liban. On vit dans la « *montée du 'désir désirant' (sic)* », jusqu'à une sorte d'extase mystique. Le **Prisonnier** et le **Passant** s'effacent, comme délivrés de notre « *condition humaine* », des limites de l'espace-temps. Puis l'Ange est seul. Finis, l'Exil, les déchirements, les épreuves du monde et de « *l'obscur* ».

« *Elle est retrouvée ! – Quoi ? – L'Éternité !* » (Rimbaud). L'Oratorio a fonctionné comme cette « **Invitation au Voyage** » dont rêvait, sans jamais pouvoir l'atteindre, le poète : « *les plus rares fleurs/ Mêlant leurs odeurs/ Aux vagues senteurs de l'ambre.../ La splendeur orientale,/ Tout y parlerait/ À l'âme en secret/ Sa douce langue natale... – Là, tout n'est qu'ordre et beauté,/ Luxe, calme et volupté.* » « **LUX** » ! Un univers de FRAGRANCE qui met fin à l'EXIL !

Dès la première scène (*l'Exil*), le mystique apparaît dans sa geôle de Tolède. Il dit son « *pitoyable vivre* », et répète un étrange refrain : « *je meurs de ce que je ne meurs...* ». Il appelle l'Aimé : « *Oh, Amour ! ... Aimé jusqu'à la mort d'amour !* ». Peu de mots ; son va-et-vient évoque l'exil insupportable comme d'une bête en cage. Il s'écroule : « **Rien ! Rien ! Rien ! ... jusqu'à laisser ma peau et le reste pour lui !** » Oui, c'est

<sup>3</sup> -Baudelaire, dans le premier poème (en prose) de *Spleen de Paris*, donne de « **l'Étranger** » un portrait saisissant, non négligeable pour approfondir un contexte existentiel. Il ne fut pas sans influencer Camus, passionné de vivre et d'aimer, un temps prisonnier dans un pneumothorax. Il commence alors « *La Mort Heureuse* », récit qui sera publié posthume. On sait qu'il oscille entre le « *tout est Grâce* » et le « *rien n'est juste* », et qu'il transposa à la scène « *La Dévotion à la Croix* », de Caldéron (1633).

<sup>4</sup> -Thème original ! Il serait curieux de confronter ce choix des éléments à cette Méditerranée vinaigre, au goût délicieux de malvoisie, dont Claudel fait le milieu paradisiaque final du *Soulier de Satin*.

bien « *l'obscur* », le douloureux vécu du drame existentiel. L'homme, « *Homo Viator* », subit douloureusement sa destinée : « *la Mort et l'Amour s'en allaient vers Madrid* » (Montherlant). Mais ici, l'Amour l'emportera.

Ce « *mal-être* » de l'homme absurde se retrouve dans le premier drame du jeune Claudel : même déploration d'un vide, d'un « à quoi bon vivre ? » chez le « **Passant** ». Dans *Tête d'Or*, drame tout de désirs et de violences, interviendra aussi une sorte d'Ange. Une Princesse souffrante tentera d'apaiser le solitaire, puis le Roi mourant. Sur un mode tragique, elle incarne la « *Grâce aux mains transpercées/ Douce comme le dernier soleil !* ». Le présent Oratorio peu à peu s'ouvre au spirituel. On peut en apprécier l'évolution. Au départ, la condition des Exilés n'est pas sans faire écho au cri initial du personnage claudélien :

« *Me voici,*

*Imbécile, ignorant,*

*Homme nouveau devant les choses inconnues (...)*

*Qu'est-ce que je suis ?*

*Qu'est-ce que je fais ? qu'est-ce que j'attends ?...*

- *Et je réponds : je ne sais pas ! et je désire en moi-même*

*Pleurer ou crier,*

*Ou rire, ou bondir et agiter les bras ! » (Cébès, Tête d'Or, acte I)*

Le drame est tracé : un personnage figé, prisonnier de soi-même, privé du « *vouloir vivre* », chrysalide en attente de métamorphose. Conquérir ou mourir ! Au départ de l'Oratorio mystique transparaît un schéma similaire. Vivre, c'est « *faire des choses avec l'angoisse* » (Rilke à son amie Lou, 1903). Même conception chez le grand metteur en scène Jean-Louis Barrault : « *le bonheur est la suppression de l'angoisse* » (*Souvenirs pour Demain*). À sa façon, le **Passant** témoigne de cette absurdité de vivre : « *Je ne comprends rien ! Ma bouche, comme une blessure, ne demande qu'à se clore. Mes mains, collées à mes côtés, sont comme des chiens...* ». Il reformule l'éternelle question du sens : « *de quels instruments sommes-nous tendus ?* ». Peut-on vivre hors de l'Amour, divin ou humain ? Les raisons de vivre viendront d'en-haut, de l'Ange et des dialogues du *Cantique des Cantiques*. Aux « *engloutis* » que nous sommes parfois, l'**Ange** promet : « *au-delà de la nuit, bientôt se hissera le jour ! (...)* Tous les dragons de notre vie sont peut-être **des princesses en attente** de nous voir resplendissants et courageux./ Toutes choses qui effrayent ne sont peut-être que choses **en attente de délivrance** ».

Ainsi, puisqu'intervient l'échelle pour que le jour « *se hisse* », l'Oratorio offre paroles, images, chants comme **marches à gravir** : le poète ne peut s'élever sans mots, le sculpteur sans l'argile ou le marbre, et le mystique sans la prière, souvent dans *l'obscur* du silence, la Nuit. Toute œuvre, toute vie, sera-t-elle jamais achevée, dans notre quête, consciente ou pas, d'éternité ? L'artiste, même miséreux ou « *maudit* », n'est-il pas alors le frère du « *mystique* » ? Que d'exemples ! Sans se borner aux « *romantiques* », ou à Camille Claudel, il y a des Van Gogh, des Artaud, Verlaine et ce jeune Rimbaud en qui se croisent *Une Saison en Enfer* et *Illuminations*. Sur ce chemin « *de l'obscur à la lumière* », *Prisonnier* ou *Passant*, tu as besoin d'un chant de marche. Est-ce un hasard, vraiment, si Antoine Juliens choisit Landévennec, ces sentiers obscurs, ces voies perdues au fond de la Bretagne ? Son Oratorio poétique, vaste clameur vers l'infini, appelle, épouse des Présences. D'abord la Mer, proche, silencieuse, insondable, inépuisable, lance un signal. « *Souffle de mer du gouffre originel !/ Vent de mer qui de nuit vient, pour qui viens-tu ?* » questionne le **Passant**. Cruelle ou maternelle, la Mer joue son rôle, aujourd'hui comme dans l'« *Ex-Voto à Jonas* » de 2011. Cette Poésie, « *médium entre le chant religieux et le cri* », reprend comme la houle, en profondeur, le grand souffle vital. L'auteur déroule le drame existentiel permanent : l'option entre terre et ciel. Élever l'âme « *vers le ciel... ouvrir la bouche du désir !* » Passion à suivre !

### **Dramaturgie du « passage »**

L'homme, cet incarcéré sur Terre, peut et doit espérer. « *De l'obscur à la Lumière* ! L'intitulé suggère élévation, métamorphose : passage ou Pâque. « *Délivrance aux âmes captives !* » Là aussi, nous

sommes dans une dramaturgie de libération. L'œuvre intense et exigeante d'Antoine Juliens a trouvé en l'abbaye de Landévennec un cadre exceptionnel, et porteur. D'emblée, la scénographie met en évidence la structure d'une « *montée* ».

Dans l'attente, et le noir, silence impressionnant. Le lieu est imprégné d'un passé millénaire : prières, chants, cris figés à jamais dans la pierre, ou enfuis par des fenêtres sans vitraux... On songe aux aléas de l'Histoire plus proche : abbayes devenues prisons, églises brûlées, avec femmes et enfants, génocides (Vendée, Oradour.... Flux et reflux des Civilisations !... Brûlante actualité ! Et la Mer, témoin des eaux primordiales, dans sa « *fonction sublime de berceuse* », joue mystérieusement son rôle. On se sent enveloppé de présences. L'invisible, devenu sensible, tout est prêt : l'Oratorio peut projeter ce pont vers « *la Lumière* ».

Le spectateur, j'allais dire le pèlerin, dans ce Patrimoine lié à des valeurs historiques et spirituelles, ne peut que se mettre à l'unisson du thème d'Antoine Juliens. Souvent venu de loin, jusqu'à ce presque « *bout du monde* », il baigne dans la mouvance de la soirée crépusculaire. On vit en communion dans le vaisseau porteur que redevient l'abbatiale. Tout autour, la Mer se fond dans les ténèbres d'un ciel d'encre. La nef se recueille, berceau du « **Verbe Sacré** », pour la troisième année. On se laisse alors pénétrer par le langage originel, le drame et le miracle de la Vie : appels désespérés vers un amour, et chants de tendresses partagées. À la recherche d'une unité, dans une « *Paix Profonde* »... Le cadre, la clémence du ciel, le talent des acteurs, le thème... tout va nous initier à « **la Lumière** ».

Deux personnages portent une échelle, qu'ils planteront. L'Arbre-poteau de la Croix poussera ses racines « *de l'obscur à la lumière* ». Le Désir se veut ascensionnel et immortel. Nous ne sommes pas des engloutis vivants qui rampent comme des rats, ou ensevelis dans des « *poubelles* », des « *jarres* » ( *Oh ! les beaux Jours* » (1963) ou le « *tunnel* » à trappe ou cheminée. Ces personnages-épaves de Beckett cherchent à « *tuer le temps* », ou profèrent des bribes de mots espérant une rapide et indolore « *Fin de Partie* » (1957). Antoine Juliens donne les clefs de la « vraie vie » : l'**Ange** descend de sa colonne pour écouter le « **Passant** », partager sa misère. Ange féminin, source de Vie, j'allais dire « *Souffle* » et chant, image d'Anima, la Sagesse, de Marie médiatrice de l'Amour créateur.

**Isabelle Maudet** incarne à merveille l'Ange : beauté, tout en finesse, aérienne et subtile, sans les gesticulations modernes de pantins désarticulés : « *mes bras ?... mes seins ?...* », délire Winnie, après avoir ironisé : « **Salut, sainte lumière** » (*Oh les beaux jours !*).... À l'inverse des êtres « repoussoirs », elle fascine. Elle est au cœur des moments forts. Par exemple quand elle dispose des îlots de lumière dans le cœur, balises contre « *l'obscur* », cantique d'Espérance L'Ange-Amante-Aimante, âme-sœur en quête du Bien-Aimé, semble avoir mission d'apaiser la souffrance de l'Absence. L'Oratorio, s'appuie largement sur le duo d'amour du *Cantique* sublime qui inspira Jean de la Croix. Il n'a pas pris une ride depuis 2500 ans : Isabelle en profère de longs passages. Croyant ou athée, moine fervent, gyrovague ou clochard, l'homme se laisse envahir par ces énergies créatrices, ou bien sombre.

Au départ, le **Passant incertain**, l'Étranger semble aller au hasard. **Jan DEBSKI** qui l'incarne va se débattre au sol, désemparé. Mais il ne tue pas le temps, « **en attendant Godot** » (Beckett, 1952) qui ne viendra jamais. Pas d'humour noir ! La souffrance est réelle puisqu'il est en « *Exil* ». Or, ce **Passant** est en quête de l'autre, envoyé par quelqu'un vers le **Prisonnier**. Il répète la parabole de l'Arbre isolé qui a besoin d'un Maître pour produire et cueillir ses fruits. Il l'écoute, il va s'accomplir, car peu à peu un dialogue s'engage.

Ainsi, l'auteur récuse le plongeon dans la boue, l'engloutissement morbide dans les sables. Il n'y aura pas l'appel ironique, lancinant, et sans réponse de Godot. De même, rien du lyrisme ironique de « *Oh les beaux jours !* » **Le Prisonnier** souffre, mis à l'épreuve dans sa geôle, mais ne court pas au néant, pas plus que le **Passant**. Dans la « *Nuit obscure* » le mystique épouse volontairement l'Amour crucifié. Il se « *relie* » à l'autre. Dépouillement scénique, certes, et il n'y a au départ que deux personnages. Mais l'Oratorio se situe aux antipodes de cette tonalité sinistre de Winnie et Willy, d'une morbidité cultivée par un théâtre de déstructuration. On ne tourne pas en rond dans un existentiel infernal. Loin de là !

La Lumière va percer : un **Ange** se rapproche du miséreux, va partager son quignon de pain, et, près de son banc, le dévorer. L'Espoir peut renaître. Entre l'espace-temps de notre « *condition humaine* » et

notre « *soif d'éternité* », certes, il y a déchirure. Mais subsiste l'Amour, et un Désir d'Amour ! N'est-ce pas le message ultime de l'Ange-Aimant ? « *Fuis mon amour, et fais-toi pareil au cerf (...) au-dessus des montagnes de parfums.* » Ce « *fuge dilecte mi* » biblique revit dans la *Cantate à trois Voix* de Claudel (1911): « *il y aura toujours matière à ce **désir dévorant**, insatiable, qui est au fond de notre nature, et si nous devons le perdre (...) ah, nous l'envierions à l'Enfer !* » (Lettre, 1922).

### Trois structures majeures

**Le vécu d'un drame spirituel**, à la fois historique et intemporel; **la musique** ou le chant, acteurs complémentaires de la gestuelle; enfin, **la tension verbale**, une poétique qui donne tout son sens à l'appellation « **Verbe Sacré** ». Cet « **événement** » révèle magistralement un drame intérieur, différent d'un « **Festival** » pour touristes en mal de divertissements. Ainsi, l'abbatiale revit, dans son sens initial. Vandalisée par les Vikings en 913, elle dresse vers le ciel les granits rougis de piliers fondateurs; les colonnes de l'abside s'élancent toujours vers le ciel noir. Une échelle, immense, étrange dans ce lieu, symbolise l'aspiration de l'Amour pour triompher du Mal.

De l'historique, du personnel, mais tout cela rejoint l'universel. L'auteur convoque Rilke. Poète-voyageur, quasi apatride – un temps secrétaire et conseiller de Rodin (en mars 1901 il épouse Clara, une de ses élèves) – il parcourt l'Europe et l'Espagne, toujours en quête d'Absolu. Il a pu inspirer le personnage du « **Passant incertain** ». Des séquences de ses poèmes s'entrecroisent avec les deux supports majeurs de l'Oratorio : le *Cantique des Cantiques* attribué à Salomon (-970-931) et le *Cantique Spirituel* de Jean de la Croix (1542-1591). Le Prisonnier souffrant, principal protagoniste, est bien le Carme emprisonné dans la geôle de Tolède en 1577 – dix ans après sa rencontre avec Thérèse d'Avila – torturé, humilié jusqu'à la mort par ses Frères qu'il voulait réformer.

D'emblée, la scénographie d'A. Juliens focalise sur la structure dramatique de la « *montée* » et du « *passage* ». On l'a dit, les spectateurs, plongés dans le noir de la nef, sont d'abord fascinés par cette échelle insolite. Superbe trouvaille scénique que cet instrument insolite ! On ne lui compte pas 36 degrés, mais 30 ou 31. Inachevée peut-être, mais elle se perd vers les étoiles. Pas de toit, mais le ciel ! Elle renvoie au songe de Jacob : des Anges, entre ciel et terre, vont et viennent sans cesse, avant cette « **lutte avec l'Ange** », toute la nuit. De fait, le troisième personnage, est **l'Ange** mystérieux, d'autant qu'il porte un chapeau noir. De notre monde obscur, peut-être ? Des fûts de colonnes de pierre, encore dressés vers le ciel appellent à l'élévation : triompher par l'Amour des geôles et des persécutions. Brûlante actualité ! « **De l'obscur à la Lumière** », le titre, à lui seul, crie la nécessité d'un passage, d'une métamorphose, d'une Rédemption, d'une ascension salvatrice. La dramaturgie se fonde sur cet invariant de notre « *condition humaine* » captive de ses contradictions, ses dualités : présence-absence, visible-invisible, temporel-intemporel... Le salut viendra du Messager céleste : une Grâce !

Que de **paradoxes**, en effet ! Quelques exemples.

D'une part le mystère de l'union mystique avec le Crucifié. Si Jean ne reçut pas les stigmates, comme François d'Assise ou Padre Pio, il cultive, ici, un idéal « *doloriste* », qui peut étonner de nos jours. C'est le paradoxe du chrétien « *fou d'Amour* » : « *Aimé jusqu'à mort d'amour !* ». Jusqu'à s'identifier à un Dieu crucifié. « *J'ai versé telle goutte de sang pour toi* » (Jésus à Pascal). – Ici, refrain du **Prisonnier** : « *si plus je vis, plus je meurs* » ; ou en plus clair : « *je vis, oui, de ce que je ne meurs* ». Si donc Dieu « *d'épreuves nous arrose* », c'est pour hâter la Rencontre, fusion brûlante avec l'Aimé ? Mourir au monde !

D'autre part, des **accents** prophétiques très actuels (Temps III). Le **Passant**, comme **l'Ange**, dénoncent la civilisation matérialiste qui exalte les riches et méprise les pauvres. Diatribes bibliques, de Prophètes et Réformistes : « *Entends-moi, les grandes villes sont maudites ! (...) Les grandes villes n'ont rien de vrai. (...) Les riches ne sont pas les riches... Le temps des riches a passé* ». Sodome, Babylone... et que de villes aujourd'hui ! Que « *les pauvres restent pauvres* », même s'ils « *échouent à la dérive* », « *épaves* », « *pestiférés* » ! « *Car la pauvreté est comme un grand soleil au fond du cœur.* » Paradoxe de la « *folie de la Croix* », d'un Saint Paul, renversement des valeurs chanté dans le *Magnificat* ! « *Nous cavalons après ce qui brille* » !

Paradoxe, enfin, du Salut : c'est à travers la Nuit, au plus dur de la geôle que se révèle la Lumière. L'Acte I se passe dans l'épreuve et la Nuit, mais au dénouement s'épanouit la **Délivrance**. Voici l'univers de « **FRAGRANCE** » qui transcende les formes : les Amants, figure anticipée des « *corps spirituels* », ne cessent de chanter, de vibrer. Baisers, tendresses, appels amoureux s'échangent... Le poète fait appel aux images d'Eros pour évoquer des extases mystiques. Après la Nuit, les Ressuscités envahissent de chants la Jérusalem céleste. Éternel printemps de l'Amour : « *la source qui jaillit malgré la nuit !* ».

### Instants d'émotion.

Les flux sonores, ne sont pas des « *illustrations* », souligne Antoine Juliens (p.21), des accompagnements, mais des « *acteurs* » en soi. Ils marquent l'évolution du drame, l'épreuve d'une « *montée* », la progressive « *transformation intérieure* ». D'où cette échelle de... Jacob pour suggérer le double mouvement des Anges, puis la Lutte. La scénographie fera fonctionner trois échelles. On mesure l'écart entre les deux personnages : le **Passant incertain**, voyageur chargé d'un sac et d'une échelle, qui se débattait à même le sol, et le **Prisonnier** qui grimpera très haut pour délivrer, livre en mains, un « **Verbe Sacré** », parfois en latin, curieux moine-prêcher, tandis que l'**Ange**, posée entre terre et ciel, assure son message.

On aura vécu, autant que la parole, le langage du musical et du lumineux : de l'allumage plus ou moins vacillant des feux jusqu'aux projections vives des rayons. La flamme, tantôt veilleuse, tantôt fulguration n'illumine pas seulement les trois acteurs ou les visages, mais les colonnes, les fenêtres, dans une symbolique d'ouverture et d'ascension ... Elle peut aussi incarner l'âme en travail, menacée du « *vent mauvais qui l'emporte, de çà, de là...* ». On ne peut échapper à la structure dramatique : Nuit/ Lumière. Pour franchir les épreuves « *l'obscur* », il faut « *la forte flamme fulminante* », le Feu de l'Esprit, et l'effort incessant vers la Verticalité. Le drame est sous-tendu, constamment, par une scénographie du spirituel, dont l'**Ange** est « **Porte-Lumière** », certes de noir vêtu, mais anti-« **Lucifer** ». Il suffit d'observer son visage éclatant.

L'identité de l'Ange féminin ? On peut s'interroger. Le personnage n'est pas un figurant, ni une allégorie. J'y verrais ANIMA, celle qui chante, discrète derrière la porte, le Cantique au Bien-Aimé, ou du Bien-Aimé. Discrète, mais centrale, elle est aussi Sagesse et Force, Mère du **Verbe Sacré**<sup>5</sup>. Certes, « *Le Verbe est Lumière !... Il était « au commencement... »*. Mais la Sagesse aussi est Principe : « *dès l'éternité... établie* » (Pr.VIII,23). D'où l'éloge de Salomon qui l'élit comme épouse : « *reflet de la lumière éternelle... plus belle que le soleil... surpasse toutes constellations... Elle l'emporte sur la lumière* » (Sag.VII,29)... Ces images, sommet des chants bibliques<sup>6</sup>, convergent vers l'**Ange**, préfigurent la Grâce, et Marie « *belle entre toutes...* ». L'**Ange** joue donc la fonction centrale, préside aux moments forts, jusqu'à nous fasciner par le bouquet final d'un « jeu » inattendu. Alors, est sublimé tout « *l'obscur* » inhérent à l'humain.

À la fin, retour dans le noir, long silence : avant d'applaudir, chacun, lourd d'images, comme envoûté, retient son souffle. La dernière scène, libérée de paroles, d'une gestuelle saisissante, tient du liturgique. Descendus de leur échelle, **Passant** et **Prisonnier** s'effacent. L'**Ange**, seule visible au milieu des flambeaux, va chercher dans « *l'obscur* » un **mystérieux coffret** de bois sombre, précieux à coup sûr ; elle l'élève, le transporte religieusement, à pas comptés. On s'interroge. Reliquaire, Arche d'alliance en maquette, cercueil miniature, urne sacrée, boîte à parfums ?... Quel trésor, ou quel vide l'emplit ? Avec lenteur, elle en fait l'ostension solennelle, puis le repose à ses pieds, au centre. Elle l'ouvre, y plonge les deux mains qu'elle élève doucement jusqu'au visage. Sur chaque joue, s'imprime alors une vaste auréole d'un blanc lumineux, plus éclatant même que son visage. Dans le silence s'élève une voix pure, angélique. Elle s'amplifie longuement, à la limite du déchirant. Quelle émotion ! Plus de geôle, d'échelle, ni de matière, mais dans l'obscur, deux cercles de lumière sur un visage ! Une transfiguration, d'où émane comme un baume céleste. On pressent une mystérieuse Présence : nous voici transportés au seuil d'un monde neuf.

<sup>5</sup> -Hypothèse confortée par la thèse de Dominique Millet-Gérard : « *Anima et la Sagesse, pour une poétique comparée de l'exégèse claudélienne* », Lethielleux, 1990, 1190 p.

<sup>6</sup> -Bible de Jérusalem, (éd. Cerf, 1998) *Sagesse*, chap.VII & VIII, p.1231 ; *Apocalypse*, Épilogue, XXII,17 : L'Esprit et l'Épouse disent : « *Viens !* » (p.2380)

« *La poésie part du silence et retourne au silence !* » (Rilke). Sans doute, mais quel long cheminement ! Au tout début, le public plongé dans le noir, brutalement se trouve agressé par des bruits fracassants : musique moderne insupportable, un tonnerre de tous les diables ! Une escadrille de la base toute proche passerait-elle en vrombissant sur nos têtes ? Menace ? Où sommes-nous ? Que faire ? Sommes-nous sur ou sous terre ? À la fin de la pièce, un ange passe : Lumière, voix céleste, une Paix « *sensible au cœur* ». **PAX ! LUX !...**

### Acteurs et perspectives

Alors, applaudissons le jeu des trois acteurs. Prouesse du par cœur, maîtrise de ces chants difficiles dans leur lexique, leur syntaxe, leurs rythmes variés, de l'exclamation aux longues strophes. **Isabelle Maudet** est-elle lauréate de la Comédie Française ? Je l'ignore, mais quel talent ! Ses déplacements, sa gestuelle, une voix pure et fluide, ces talents ont parfaitement servi ce bel et difficile Oratorio. Il n'est pas évident de transcrire les chants du Cantique et de Jean de la Croix. Comment maîtriser et faire recevoir ces trésors stylistiques dans leur variété ? L'anaphore, le répétitif d'images exotiques (l'Orient, de la profusion royale au bucolique), le passage du descriptif à l'invocatif, et ces dialogues, à la fin surtout, qu'il a fallu cadrer : silences et relances entre les partenaires, **Antoine Juliens** et **Jan Debski** ! Tout ce Verbe harmonisé par les meneurs invisibles du jeu des sons et des lumières, de la régie : **Loïc Bertho**, **Jérôme Bompain**, sans compter la mise en mémoire par **Pascal Faure**. Il fallait ces compétences infaillibles pour servir une dramaturgie magistrale, réussie, une fois de plus par Antoine. Dans cette nouvelle aventure, il s'est jeté à corps perdu : un risque pris, trois soirs, trois ans de suite sur le Destin. On pense à ces aventuriers qui vont jusqu'au bout de leur course en mer, ou de leur ascension à mains nues. On suit l'étoile, on affronte les éléments, un milieu hostile, sans être sûr du retour. Quelle épopée !

Mais à chaque soirée, les apartés du public, puis La « *table ronde* » qui suivit, fournirent réponse. Sans emphase, parfois bouleversés, plusieurs manifestèrent leur émotion. Verbe Sacré mérite son nom – Institution désormais bien ancrée dans le rayonnement culturel et spirituel de l'Abbaye–, et s'harmonise avec la vie monastique. Le Père Abbé, **Jean-Michel Grimaud** a souligné dans sa Préface, non seulement l'actualité du *Cantique du Cantique*, mais l'avenir du « *geste littéraire et théâtral* » qui le portait.

La table ronde confirmait la valeur de l'événement. Autour du médiateur-animateur, **Jean-Michel Ballif**, **Gilles Baudry**, soulignait, en expert du verbe, la profondeur du « *voyage* ». **Marie-Josette Le Han**, de l'Université de Brest, évoquait la richesse littéraire des textes, **Christian Roblin** en admirait l'unité, la réussite et l'actualité de ce « *tissage* ». **Michel Brethenoux**, spécialisé dans le verbe « *claudélien* », la symbolique, et le génie de Camille Claudel, trouvait l'occasion de comparer Rilke et Claudel, et se félicitait de l'importance, ici, du Cantique biblique qui inspira au poète chrétien 500 pages de commentaires très personnels. Il félicitait aussi le scénographe pour le choix de l'échelle, signe biblique et universel, tout en se demandant pourquoi l'échelle centrale ne comptait pas les 36 échelons traditionnels, nombre céleste et cosmique, triade reliant Ciel-Terre-Homme, et se bornait à une petite trentaine ... Plus concrètement, **Sœur Édith**, du Carmel de Morlaix, très émue, revivait en ce spectacle et en ses textes, son « *mariage avec le Christ* ».

Bref, le vide, le manque, la distance peuvent être des épreuves, des souffrances. Mais « **LE MAL SERT !** » Il faut ces tremplins pour atteindre une plénitude. L'Oratorio d'Antoine Juliens est un engagement total. Il montre combien sont dépassés l'Art nihiliste, le théâtre de l'Absurde, la culture envahissante de « *la Nausée* ». Et le matérialisme qui exclut toujours les pauvres. Au mal de la désintégration Antoine Juliens réplique justement par ce passage « **De l'Obscur à la Lumière** ». « *Fuis, mon amour !...* » Sans épreuves, pas de Pâque ! *Verbe Sacré* confirme le principe du **dynamisme de la quête pour capter l'Aimé**. Même dialectique dans *l'Art Poétique* de Claudel (1903). On n'atteint l'Amour, « *l'harmonie efficace* » que sur la base, biologique et mystique, de « **la différence-mère et génératrice**. »

## À LANDEVENNEC 'VERBE SACRÉ' 2013 « INCENDIE 913-2013 »,

Compte-rendu de l'Oratorio de septembre 2013 d'Antoine Juliens, par Michel Brethenoux, 08.04.2014

\*

« **VERBE SACRÉ** », créé depuis 2009 par Antoine JULIENS à l'abbaye de Landévennec, plus « événement » que « festival », suscite une émotion toujours nouvelle. Cet « ORATORIO » sur bases historiques est de dimension spirituelle : il nous met « en marche » dans l'espace-temps, et au-delà. Il est toujours actuel. Surprises et instants de ferveur ! Si la première rencontre, le premier tact ou contact ne s'oublie jamais, ils finissent souvent par s'estomper, par s'affadir au fil du temps, brouillés, bousculés par les marées, les turbulences de la vie.

Mais le « miracle », l'étonnant que la logique humaine n'arrive pas à maîtriser, c'est d'abord l'attraction d'un public exigeant qui, en fin de saison touristique, alors que la vie scolaire a repris son cours, prend la peine – sinon le risque– de participer à une aventure. D'abord celle de l'engagement de l'auteur et de son équipe, soutenus par le premier cercle des Bénédictins, dynamisés, entre autres, par l'incomparable Fr.François-Xavier, par le poète Gilles Baudry, sous la houlette du P.Abbé Jean-Michel Grimaud. Le public, « pèlerins » fidèles, fervents, souvent venus de loin, ont maîtrisé l'épreuve de la route. Il a fallu « franchir le pont », se fondre dans les sinuosités de ce « Finistère » perdu au creux des vallons, des anses, des criques. Nous entrons dans l'étrange presqu'île de Crozon : la petite ville du Faou, quel nom ! Puis le pont de Térénez, dont les haubans étincellent vers la lumière... Après un bref coup d'œil plongeant sur le cimetière des bateaux, l'on descend vers le village et l'abbaye défendue par ses chênes centenaires...Ce cheminement quasi initiatique prépare, semble-t-il, à l'effort d'attention qui sera nécessaire. « *Verbe sacré* »–faut-il le dire ?– est aux antipodes de tel festival célèbre abondamment médiatisé, et subventionné...

A. JULIENS, acteur et metteur en scène accompli présente, avec trois acteurs de talent, un spectacle d'exception : une montée de cette terre de granit jusqu'au ciel étoilé. Cette année, de l'Incendie, des souffrances de l'Histoire, il tire l'Espérance, et ce cadre, ce plein air vont s'enrichir d'une plénitude de paroles : « *Verbe Sacré* », un an d'écriture et de travail intense pour son équipe bien soudée. Voici que va vibrer un souffle original, originel, comparé aux multiples festivals d'été, où il s'agit souvent de plaire, voire de provoquer. Ici, l'assemblée se recueille : tout est silence dans un cadre antique adapté à l'Oratorio proche d'une liturgie !... Sans « effets spéciaux », mais par la sacralité et la passion du Verbe, la création d'A.JULIENS redonne vie à la presqu'île de Crozon, à ce pays d'Armor animé l'été, mais tenté de somnoler en fin de saison. En cette abbaye, l'incendiée ou la neuve, sorte de centrale énergétique, impossible de tomber en hibernation. « *Un pur esprit s'accroît sous l'écorce des pierres !* »(Nerval). La poésie se cache toujours quelque part ! Se produit alors le « miracle » d'une « *co-naissance* », ou d'une renaissance chez ces pèlerins assez volontaires pour se mettre en marche. **L'Incendie de 913** ! Historien ou pas, le « touriste » qui parvient à ces lieux marqués de Feu et de Paix, se sent pris par le dialogue : « *PAX et IGNIS* ». Loin d'avoir « fait la fête » dans la foule bruyante, il repartira consumé d'un Feu intérieur, enflammé du jeu des acteurs, de leur puissante profération du « *Verbe* ». Il rentrera lourd de silence, de désirs, en Espérance.



Trois soirs de suite, « *Verbe Sacré* », en attente du « moment crépusculaire », a réveillé sous les étoiles les ruines endormies. **2013-913** ! Résonance évidente, recherche d'un « temps perdu », et mise en perspective des hordes Vikings assaillant l'abbaye Saint Gwénolé, quasi rasée après l'Incendie ! Le granit breton est coriace. Tout est ouvert à tous vents : dans ce qui fut le chœur, trois fenêtres s'offrent à la nuit, aux tempêtes ou à l'Esprit ; quelques colonnes et plusieurs bases de piliers ont résisté. Dans le sol, sous les vestiges, le sépulcre du roi GRADLON (330-405) aurait échappé aux pillards. Providentiellement, l'abside reproduit l'hémicycle classique pour scènes gréco-romaines. Tout se prête à la mise en espace du drame, y compris ces piliers tronqués, tandis que le public remplit la nef. Désormais respectés, ces lieux d'histoire, témoins d'une Civilisation ardente, vivent une renaissance. Certes, il a fallu des siècles pour qu'à nouveau des Bénédictins puissent lancer vers le ciel les chants grégoriens, entre la « *lectio divina* », le silence et la prière. Longtemps après, ils ont recréé l'abbaye, un peu plus haut. « *Ora et labora* » ! N'est-ce pas la devise qui a suscité, aussi, le miracle de « *Verbe Sacré* » ?

« **Du tragique au prophétique !** » **A. JULIENS** ne souligne pas « ex nihilo » son Oratorio. Une étonnante érudition sous-tend son texte lyrique et passionné. Aussi a-t-il dépouillé la « *Vita Sancti Winwalo-ei* », d'un certain Gurdisten ou Wridsten, du IX<sup>e</sup> siècle. Il tient à l'exotisme du gallois : **Win-Walloë** ! Ces quatre syllabes, qui désignent aussi le frère de Gwénolé, feront plusieurs fois l'objet d'appels, de cris. Pas d'incendie sans tragédie, où s'affrontent Mort et Vie ! Pour illustrer cette dramaturgie, l'auteur s'appuie également sur l'obscur poète breton Yann Ber Calloc'h, (1888-1917). Il lui emprunte six tercets du poème intitulé « *La Patelle* ». C'est le prologue que **KEBEN**, l'actrice Isabelle Maudet, va proférer dans une déambulation originale sur le site qui jouxte la mer. La Femme, âme errante dans un circuit mystérieux, est aussi l'Anima, l'être essentiel. Dans la pénombre, entre des restes de remparts et l'abside, elle transmet une Présence : les forces de cette mer « toujours recommencée », tantôt puissante, tantôt discrète, que doit affronter l'humanité – le dos à l'océan : « *ceux qui vivent ce sont ceux qui luttent* ». Le poète, « *cet homme de l'océan, toujours en mouvement, mêlé d'iode et de vent* », incarne à la fois les hommes antiques et ceux d'aujourd'hui. Il faut des « *Résistants* » qui se battent, qui s'accrochent « *pleins de foi, d'amour et d'espérance.* » – « *La Patelle* », mort insolite ? Qui l'emportera, de ce petit coquillage, dit la bernique, qui s'accroche au rocher, ou des violences de la mer ?

«...Un rocher solide sur sa base, / Et tout autour, de la mer en fureur...»

Les vagues immenses déferlaient, / Mais la patelle tenait bon ».

L'image est belle et la lutte explicite. En un mot, tout serait dit : « **les PHARES !** » Ce symbole choisi par le poète des *Fleurs du Mal* pour exalter les héros de « **notre dignité** », artistes, héros ou saints, piliers de nos civilisations, sonne aussi juste que la « patelle » celtique ! Qu'il s'agisse de l'âme bénédictine, de la femme, ou du créateur de l'Oratorio, « **rien de plus vrai : comme la patelle à la roche/ mon cœur vous est attaché !** » En dépit de tout, sur la barbarie, les persécutions, l'exil, l'homme poursuit sa soif d'éternité, en quête du « *divin* ». En ce sens voulu par l'auteur, l'Incendie de Landévennec symbolise les affrontements de l'Histoire : déportations, exils, génocides... Après la **Déportation de Jérusalem** de 598 (A.C.), le peuple Juif espère le retour à la « *Terre Promise* ». Qu'en sera-t-il de Landévennec ? Si « *la Nature est symbole, l'Histoire est parabole* » (Claudel) – et ne cesse de répéter la tragédie de la « *condition humaine* ».

Cette permanence du « *Feu et des Larmes* », l'auteur l'actualise en filigrane, pendant tout l'Oratorio. L'Incendie de 913 est typique des grandes invasions, et des « modernes » à feu et à sang ! Porté par ses drakkars, l'envahisseur Viking atteint l'abbaye. Les moines se sauvent de justesse, emportant leur trésor, les reliques de Guénolé vers Montreuil/Mer. L'église est détruite : **Jérémie** (627-587 (A.C.)) l'avait prophétisé du Temple de Jérusalem. Pour souligner ce schéma, **A.JULIENS** s'appuie aussi sur **Eschyle** (525-456 (A.C.)), premier tragique grec. Le contexte gallois, conforme aux archives, et à des noms étranges, est donc inséré dans une permanence : l'Histoire prolonge et épouse le Mythe.

Nul besoin de fiction ! Quatre personnages vont expliciter cette structure. **Wethenoc**, lié à son roc, désigne un moine en exil, tout en incarnant **Prométhée**. **Keben**, nom lié à la légende de Saint Ronan, rappelle la Sybille ou la Vestale de l'antiquité, mais ses oblations, ses supplications traduisent l'actualité des conflits de toujours, des souffrances à l'Espérance. **Benoît** n'est pas seulement le Bénédictin qui doit son salut à la fuite. Il fait retentir à la fois le cri de l'humanité et les avertissements du prophète. Enfin, à travers **Odalrik**, le conquérant impitoyable prêt à tous les massacres, on peut voir le « barbare », ou même tel dictateur de l'Histoire proche, sans foi ni loi, qui ne craint aucun dieu.

Le style personnel d'**A.JULIENS**, fluide, librement versifié, maintient une violence de type émotionnel, d'une intensité dramatique saisissante. Dans certaines envolées lyriques ou pathétiques, des noms, des termes, des séries anaphoriques nous échappent. Exultatif, exaltatif, il entraîne, fût-ce par quelques bribes de latin ! Dès le début, **Wethenoc** interpelle **Gurdisten**, **Win-Walloë**, **Wrdisten**, **Gradlon**, par interjections : « *Eh ! Oh ! Eh ! Eh, toi !...* ». On ne saurait compter les « *Aïh ! Oï ! Oï ! Aaï ! Aaï !* » Je crois entendre encore Alain Cuny rugir en finale de *Tête d'Or*, tout saignant du soleil qu'il tient entre les bras ! Enchaîné à son rocher, **Wethenoc** hurle comme un fou, se tait, reprend ce « **Verbe** » brutal, jaillissant en « *lave de cratère* » (sic). Qu'importe ! Le « **Verbe** » transcende toute lecture par ces proférations violentes.

**Keben**, par des supplications sur la base des Psaumes rappelle à **Wethenoc**, « *cloué à la cime du roc* », que Dieu « *même dans la ténèbre... brûle* ». Prêtresse, elle accomplit des libations rituelles. Elle prophétise la ruine totale des prétentions de **Wethenoc**. À son tour, **Benoît**, réfugié dans sa citerne, tente de convertir à la vie intérieure un **Wethenoc** tout fier d'avoir apporté aux mortels le Progrès par les Sciences. Interpellations et imprécations se mêlent, parfois stichomythiques, sans parvenir au dialogue. Les hordes infernales sont de plus en plus proches. **Odalrik** apparaît, émule d'Attila, veut faire de « **Landowinoch** » un « *sépulcre* » jusqu'à faire couler « *le sang des pierres* » (sic). Pour tous, l'Exode va être inexorable. Benoît appelle à l'exil, « reliques en tête ».

Plusieurs épisodes scéniques scandent alors le drame de l'Incendie, où se croisent trois éléments : l'eau, la terre, le feu.

D'abord, le Livre biblique prophétise la chute de Babylone. **Benoît** le transmet à **Wethenoc**. Quand disparaît **Keben** pourchassée en vain par **Odalrik**, ce dernier veut s'emparer du Livre. **Wethenoc** le jette dans l'Euphrate avant de réussir à se délier de son roc. Puis on passe de la terre au feu. Furieux de son échec, **Odalrik** se démène en diable, s'acharne à déterrer « *les crânes-pierres* ». Effrayé des pouvoirs magiques détenus en ces restes, il les lance dans le bûcher. Il s'ensuit un effrayant tremblement de terre : **Odalrik** fuit cet enfer qu'il a créé.

Le voici en errance avec **Wethenoc**. Ils reprennent un « *dialogue énigmatique* ». Dans leur déploration brève et brutale, ils s'étonnent sur ce **dieu-feu**. « *Tu as tué par le feu !* »– « *Tu as péri par le feu !* »- Chacun se sent dominé par un « *dieu frère* » (sic). Alors **Odalrik** prend la fuite sur « *la nef aux voiles noires* ». **Keben**, de retour, lance un chant d'apaisement tandis que **Wethenoc**, éploré, accablé parmi les ruines profère ses lamentations. Enfin, le III<sup>e</sup> acte marque le retour d'exil, près d'une « *mer oraculaire* ». **Keben** bénit le « *jour de Justice* » : « *à présent, ma brûlure fait place à la joie* ». **Benoît** revient, porteur d'un message de salut, tend un autre Livre à **Wethenoc** – le Livre de Baruch – qui conte le retour de la « *déportation* », les promesses de fruits : « *les vignes sont en fleurs !* » *C'est le Cantique qui le dit !* » **Keben** est revenue, miracle de Vie : « *l'été pénètre au milieu de l'hiver* ».

Au dénouement, **Benoît** partage un « *chant d'attente et d'espérance* ». Sa « *litanie de la Demeure* » évoque les âmes, une « *communion des saints* ». Le Feu est passé, les corps ne sont plus là. Que de présences, pourtant ! En une longue psalmodie, **Benoît** énumère la liste des prieurs et abbés de **Landowinoch**, depuis l'ermitage de 461 sur « *l'îlot de Tibidy* » jusqu'à la renaissance du cloître de 1950, qui grave –désjà ?– le nom de « *Jean-Michel Grimaud* » dans l'invisible Assemblée de « *Cercles célestiels* ».

Certes, en **2013** encore, « *le monde est en feu* »(60), mais « *seul le feu changera le monde* » (62) : de l'Esprit créateur renaît le Feu de l'Espérance. En écho à cet Oratorio tragique, j'entends *La Messe sur le Monde*. À l'Orient, j'y vois cette **Transfiguration** vécue par Teilhard de Chardin (6 août 1923) : « *Au commencement, il y avait le Verbe souverainement capable de s'assujettir et de pétrir toute Matière qui naîtrait. Au commencement, il n'y avait pas le froid et les ténèbres ; il y avait le Feu. Voilà la Vérité !* »

**Verbe Sacré 2014 à Landévennec : « Requiem pour Samuel - le rendez-vous de la dixième heure ! »**  
**Compte-rendu de l'Oratorio d'Antoine Juliens joué à Landévennec, les 11,12,13 septembre 2014**



05.12.2014

**Le thème et son contexte** « *Le visage est ce qui échappe à la prise...Il appelle. Il résiste... manifeste à sa manière la transcendance de l'homme* ». <sup>1</sup>

«... Il existe un roi borgne et voyant...L'œil apparaît ici comme une équivalence symbolique de la conscience souveraine. » <sup>2</sup>  
 « Des tourbillons de ténèbres alternent constamment avec des tourbillons de lumière » (L. Bloy) <sup>3</sup>

Comment résumer, objectivement, ce nouvel **Oratorio**<sup>4</sup> d'Antoine JULIENS, si riche et violent de pénétrants contrastes ? Intuitif, l'artiste nous en apprend plus que le philosophe ou que le scientifique qui s'en remettraient au principe positiviste de causalité. Il situe l'homme dans la Nature et le Cosmos qu'interrogent, depuis l'antiquité, les esprits les plus subtils. Mais ce nouveau spectacle lance d'emblée une provocation. Le public vient pour un **Requiem**, thème a priori porteur de connotations religieuses. Il ne s'attend certes pas à un « *allegro* », à une esthétique de la joie, de l'admiration, pas plus qu'au stoïcisme du poète du « *Spleen* » qui faisait dire à la Beauté : « *et jamais je ne pleure et jamais je ne ris* ». « **Requiem !** » Evocateur du « *Repos* » des mortels, ce titre nous rappelle à notre « *condition humaine*, mais dans le contexte d'une liturgie chrétienne.

Or, en paix sous la voûte du ciel vaguement étoilé, la première image fait choc : un visage horrifié, d'un noir et blanc brutal, annonce l'épouvante, le fantastique. Certes, l'esthétique de « *la surprise* » cultivée depuis le dix-neuvième siècle prend son essor systématique au vingtième dans la plupart des arts (poésie, peinture, sculpture, cinéma...) mais Antoine Juliens, dans le cadre de « **Verbe Sacré** », nous a toujours ouverts au spirituel, fût-ce dans le spectacle sur « **913, l'Incendie**

<sup>1</sup>-Jean-Michel Maldamé : « *Le Christ et le cosmos* »,éd.Vrin, 2001,p.99.

<sup>2</sup> - Dans ce visage, première image du film que projette Antoine Juliens en prologue, l'œil est primordial : le droit, exorbité, le gauche, détruit ou masqué. Pour un décryptage, me semble utile cette référence extraite du classique *Dictionnaire des symboles*, de Chevalier et Gheerbrant, éd.R.Laffont,1969, p.551. Beckett a pu exploiter les légendes nordiques du « Roi borgne ». Plus communément, la tradition maçonnique valorise cette lecture : l'œil est « *le Soleil visible d'où émanent la Vie et la Lumière...le Verbe, le Logos...* » (ibid.)- Ainsi, selon A.Juliens, Beckett soulignerait la dualité et le potentiel royal ou divin de l'Homme, ce qu'avait résumé Lamartine : « *l'Homme est un dieu tombé qui se souvient des cieux* ».

<sup>3</sup> -Cité par J.Petit : *Claudiel et l'Usurpateur*, Desclée de Brouwer, 1971, p.170.

<sup>4</sup> -Le terme d'**Oratorio**, au sens classique : « *drame lyrique sur sujet religieux* » - est-il approprié ? Il y a drame, rencontre d'épreuves où se croisent vie et mort, clochardise et résurrection. Le « *religieux* » constitue bien le fil, le filigrane, mais le jeu du scénique met en évidence surtout un existentiel à la fois basique et universel. Quant aux paroles, elles nous situent dans le prosaïque. Les dialogues cassent la phrase et tout lyrisme, même si la tonalité exclamative se conjugue avec du narratif. Nous sommes presque constamment dans la parataxe et le répétitif. Les points de suspension sont innombrables, et des monologues interminables donnent dans l'anti-lyrisme. Un malaise se crée, que compense l'accompagnement musical. Exemple : la séquence, trop brève, et sublime de J.S.Bach, dans la Passion selon St Jean, où les vociférations d'une foule hystérique s'acharne sur le Christ. Quel contraste avec les balbutiements de personnages « cassés » !

**de l'abbaye** » ravagée par les hordes Vikings. Comme si les ruines de Landévennec incitaient à la « re-création ». « **Verbe Sacré** » implique que l'Incarnation de Dieu relie l'humain à la transcendance. Sur l'échelle de Jacob, entre ciel et terre, les Anges montent et descendent par degrés. Dans l'Histoire, biblique ou moderne, visions et apparitions ne sont pas que des fictions. Mais c'est dans le Feu et la Lumière que surgissent les théophanies ; le Sacré-Cœur, la Vierge, l'Immaculée Conception, ne furent jamais des manifestations d'épouvante ; des voyants privilégiés furent fascinés ou vécurent l'extase. Or, quand « *le Diable tient les fils qui nous remuent...chaque jour vers l'Enfer nous descendons d'un pas... à travers des ténèbres qui puent.* »<sup>5</sup>

Antoine Juliens « *ne fait pas de cinéma* » ! S'il nous inflige d'abord ce « flash » horrible, c'est, à mon sens, comme un appel d'air, un S.O.S. Son **Requiem** commence par un « *De Profundis...* » vers ce Dieu « *Verbe, Lumière et Vie* » que proclame saint Jean « *au commencement* ». Pour le commun des mortels, il faut un choc, positif ou négatif. Aussi les voyants ont-ils presque toujours souffert du pouvoir hiérarchique et des structures conventionnelles. Et cependant la Lumière était bien là, fût-ce dans le cœur souffrant ou les pleurs de Marie. En négatif, cette référence à Beckett reprend notre inlassable interrogation sur « *la condition humaine* ». En quelques mots, Malraux en résumait le drame : « *nous sommes tous ravagés d'éternel, de vieillesse et de mort. Mais depuis des siècles, un étrange pouvoir de l'homme a empêché les hommes de retourner à la bête et aux monstres qui l'habitent.* »<sup>6</sup>

Dans la nuit de Landévennec, l'image oppressante d'un visage ravagé, sa quête plus ou moins consciente, mais constante d'un « **Salut** », nous poursuivra encore en quittant lentement les ruines de l'abbaye. « **Verbe Sacré** » 2014, porté par toute l'énergie de son créateur et d'une équipe soudée, témoigne de cette même question existentielle. Toujours actuelle, elle nous touche tous. L'auteur-metteur en scène rappelle que si la Rédemption a eu lieu, elle se répète au quotidien. Antoine, nettement plus explicite et religieux que Beckett, va réactiver la crucifixion du Christ. Scéniquement, il incarnera le supplicié, tel Prométhée fixé par Zeus sur son rocher du Caucase. Ces images fortes, essayons d'en souligner la portée, sans prétendre à une synthèse exhaustive. A chaque spectateur ou lecteur de compléter. Si « **Requiem pour Samuel Beckett** » évoque l'Histoire humaine dans sa réalité existentielle, l'œuvre implique, et suscite aussi, une méditation, voire une prière secrète, personnelle. A partir de Beckett, Antoine lance à son tour un appel, une mise en alerte de notre « *condition humaine* ». Cet **Oratorio**, de par la puissance de son texte et de sa scénographie, transcende les « **clochards** » de l'Absurde.

### Tonalité.

A priori, le spectateur n'est guère exalté par l'action, ni par des dialogues bien étranges pour notre civilisation médiatique et fort peu mystique.

D'entrée de jeu, Antoine, en professionnel talentueux provoque nos questionnements. Il choisit un visage, « *ce qui échappe à la prise... (mais) manifeste à sa manière la transcendance de l'homme* » (note 1). L'homme image de Dieu ? - Plutôt du Diable ! Extraite du film de Beckett, l'image évoque un damné. S'il s'agit d'un « *roi borgne* » (note 2), quelle déchéance ! L'œil, regard de l'âme, symbole de « *la conscience souveraine* » ! Mais que voit-il donc ? L'horreur, le gouffre, l'Enfer ? Nous avons face à nous un visage sans âme, un visage de monstre, qui donne envie de fuir. Antoine aurait-il abandonné le « **Sacré** » pour cette mode perverse dite « gothique » ? Veut-il cultiver ou dénoncer la Peur ? A rebours du « **Requiem** » de nos traditions chrétiennes, nous voici plongés dans « *une saison en Enfer* » ? L'homme est-il l'un de ces « *Assis* » de Rimbaud ? Ils cachent quelque part « *une main invisible qui tue* » ; « *leur regard filtre ce vin noir....Et vous suez pris dans un atroce*

<sup>5</sup> -Les Fleurs du Mal,1855.

<sup>6</sup> -Dans « *La Condition Humaine* » (1933), Malraux semble exclure le surnaturel : « *l'homme seul peut donner sa vie* », « *Appendice* » inédit, in Œuvres complètes, Pléiade 1989, t.I,p.770 ; (sous direction de Pierre Brunel).

*entonnoir.* »<sup>7</sup> Antoine a déclenché le film d'un imaginaire incontrôlable. Figés face à l'insupportable, nous voici bien piégés !...

Comment l'homme sera-t-il sauvé de la dérélition ? Retrouvera-t-il une âme, un sens à sa vie ? Car ce premier regard vers le public nous situe dans « l'infra-humain ». Au commencement, nous sommes face au Vide. L'Absent, l'Invisible est peut-être l'Acteur principal. Nous sommes impatients d'en sortir.

La scénographie minimaliste nous laisse plongés dans la pénombre, et nous peinons à distinguer sur la scène deux sacs. « *Tout est silencieux depuis un long temps déjà* », et après « *un coup de bombe (...)* soudain *les deux sacs remuent aussitôt* », puis « *reviennent dans l'immobilité* ». C'est la rechute. « *Soudain... aussitôt* » ! Moins l'humain que le réflexe, l'instinct, le mécanique. On a l'impression du chaos avant la Genèse, d'un espace « *informe et vide* » ! Au second coup de bombe, « *aucun sac ne bouge* ». Inaction ou évolution ?... Au plan cosmique, certes, depuis l'énergétique du « *bing-bang* », la matière mit un temps incalculable avant d'évoluer en conscience, de se « *complexifier* ». Nous sommes bien dans des ruines, comme dans un désert, et comment s'empêcher de redire : « *où sont les hommes ?* »<sup>8</sup>

Plus informes que les « *assis* » rimbaldiens, deux espèces de clochards vont surgir en titubant. Le premier semble un automate : il joue à consulter une « *grande montre* » qu'il sort et rentre six ou sept fois, sans cause ni raison, puis sort une carotte, la grignote un instant. C'est un décalque des personnages absurdes de Beckett. Qui sait où va mener ce jeu étrange de primitifs ? Où est la conscience ? Quelle pensée viendra ? Quel sera le langage ? Le premier personnage, **Mahood**, s'immobilise. C'est un humain ; son premier mot est « *Rien, au loin ! Rien ne vient !* ». Du second sac s'extrait, également « *à quatre pattes* » un certain **Ormiach** : il s'immobilise aussi, mais « *joint les mains, prie* ». L'auteur met donc en contraste les deux ordres : le matériel où l'on s'agit vainement, l'autre, celui de l'âme et du cœur. Mais toujours la nuit, le silence, la solitude, cette attente absurde. Il s'agit de « *passer le temps* » dit Mahood. Rien n'a de sens : reste à « *tuer le temps* ». Mais le Temps, n'est-t-il pas la Vie, plus que l'Espace ? L'action ? Un inconnu du nom de « *Il* », et qui serait aveugle, est attendu. Bribes de phrases, pseudo-dialogue, plus dur à suivre que le *Pain Dur* dont l'épigraphe pourrait définir ces deux premiers acteurs : « *insensés, désaxés, en désamour, marginaux, insensibles* ». <sup>9</sup>



PICASSO-25-X-1881 † 1973

<sup>7</sup> -Rimbaud, *O. Complètes*, Pléiade, 1972, p.37. Cent ans plus tard (1970) Beckett, dans « *le Dépeupleur* », montre l'homme « fait comme un rat », qui cherche issue soit dans son tunnel, soit à travers la trappe du plafond, mais « *le centre du plafond est hors d'atteinte* ». Que faire de « *sa petite lumière inutile* » ?...

<sup>8</sup> -« *...demanda poliment le Petit Prince* » Saint-Exupéry, chap. XVIII, 1942.

<sup>9</sup> -Drame rédigé en 1914-1915. « *Inspientes, incompósitos, sine affectione, absque foedere, sine misericordia* ». St Paul, *Lettre aux Romains*, I,31.

### Une remise en question.

L'auteur vise d'abord à provoquer des réactions, mais sans discours à thèse. Comme en physique quantique, le cadre de l'espace-temps est dépassé : des invariants, des particules échappent à nos mesures... La littérature de l'Absurde est contemporaine des expériences sur l'incalculable. Le temps des dogmes figés est dépassé. *Requiem sur Samuel* ! Il est défunt, le temps de l'Absurde. Reste la prière, faite de supplications : « *Qu'il repose en Paix !* » Ou encore : « *Lux aeterna luceat...* » En l'absence de Foi, d'idéal et de sens, les hommes ont besoin d'un Sauveur, aujourd'hui plus que jamais. Le mythe antique proposait un héros : Prométhée, fils de Titan, le voleur du Feu sacré qui permet de caractériser l'Evolution, de différencier l'homme de l'animal. Mais avec Samuel Beckett tout s'arrête. Au cœur d'un siècle où ce qu'on nomme « Progrès » donne le vertige à tout être pensant, on n'en finit pas de rester immobile. « **Requiem** » ! Antoine veut-il enterrer Samuel Beckett ? Pourquoi ne pas « christianiser » l'écrivain de l'Absurde ? Son personnage Vladimir a lu les quatre évangiles, évoque le larron, et souhaite le « *Sauveur* » qui l'arrache à cet « *enfer* »<sup>10</sup> ? (p.15). Estragon son compagnon de misère nomme Jésus (p.73). Vladimir semble donner la clef de l'intrigue, de cette Attente indéfinie : « *nous ne sommes pas des saints, mais nous sommes au rendez-vous.* » (p.112). Le texte d'Antoine poursuit la tonalité morbide tout en gommant les excès de la caricature. Et surtout, il s'appuie sur l'évangile de Jean, rend sensible la transcendance. L'Absurde doit s'estomper dans la Rédemption christique.

Le site de Landévennec est idéal pour cette métamorphose : les ruines où nous sommes conviennent aux êtres éclopés de Beckett, mais l'abbaye vivante est assez forte, pour servir de réceptacle aux misères humaines. Car pour Beckett, « *les fidèles à ces vieilles croyances* » peuvent être purifiés par le Christ Sauveur. Ne suffit-il pas d'être là, présents, et d'attendre, comme si devait venir une Grâce ?

« **Verbe Sacré** », témoigne de « l'incarnation » divine, et manifestera l'énergie de l'Amour créateur attendu. Chez Beckett, Dieu, nommé par ironie « Godot » n'est pas loin, mais ne sera pas au « *rendez-vous* ». Sans prétendre restaurer l'Eden sur terre, l'Oratorio d'Antoine Juliens met en évidence une « **anti-malédiction** ». Il fait revivre nos pesanteurs humaines. Comment éveiller à « *la vraie vie* », à l'amour vrai, ces natures en attente, ces « *âmes mortes* » qui se traînent... Enveloppés sous la chape de plomb du silence, « *on attend* », dans l'impatience, l'acteur majeur, le grand Absent, Celui qu'on ne voit pas. « **Requiem** » ! Antoine Juliens met en avant un rituel ecclésial ; la tradition biblique ne se borne pas au funèbre. À l'humanité en attente, le christianisme propose depuis longtemps l'Espérance. « *Expecto Resurrectionem mortuorum* ». L'attente vue comme absurde chez Beckett, deviendra Lumière et Résurrection. Finalement, même si ce « *Requiem* » ne le montre pas, fidèles et amis peuvent escorter le défunt par le chant « *In Paradisum* » : prier les Anges d'accueillir les désespérés.

### Du « Très Bas » au « Très Haut ».

Par son jeu scénique, et son texte de « *Verbe Sacré* » Antoine éclaire un vécu essentiel, physique et métaphysique, mais sans prétentions philosophiques. Qui sommes-nous ? Où en sommes-nous ? Où, - vers qui ? vers quoi ? allons-nous ? Sommes-nous hommes ou bêtes ? Tout homme rêve de plénitude, et des millions d'hommes ont expérimenté ce « désir d'éternité » : l'Absolu qui efface l'Absurde. Avant et après la « *Grande Guerre* », que de persécutions, que de fléaux ! Dans son « livret-Prologue » Antoine affirme cette actualisation. Son œuvre, « *métaphore du quotidien* », (p.11) invite à approfondir notre questionnement. « **Verbe Sacré** » nous situe dans l'universel, nous fait prendre conscience de la mystérieuse dimension qui nous englobe : « *l'éternité* ». L'attente de Beckett ne suffit pas : il faut aller au-delà de l'intemporel, comme de l'Innommé, qualifié par certains d'« *Innommé* ». Le spectateur, croyant ou agnostique, immergé dans une « *tragi-comédie du sensible* » (p.12), s'interroge, mais doit faire « le saut », le « pari » pascalien. Tout concourt vers cette option vitale.

<sup>10</sup> -Selon le contexte, la pagination renvoie à Beckett « *En attendant Godot* », 1948, éd. de Minuit, 1952. Pour Antoine Juliens, son livret « *Requiem pour Samuel / Le rendez-vous de la dixième heure* », édition 2014 de *Verbe Sacré*, Abati Landevennec.

Pour ces questions de fond, peu abordées dans les « divertissements » de la vie quotidienne qui font courir ou souffrir - Antoine a estimé nécessaire un « *Prologue* » : le visage épouvanté extrait du film, puis ces deux sacs, linceuls ou chrysalides... Claudel commençait son *Soulier de Satin* par le spectacle d'un Jésuite crucifié au grand mât d'un bateau-épave, après une attaque sanglante. Mais à Landévennec, que sommes-nous, dans la Nuit, sinon un point perdu dans l'immensité ? À moins de sombrer, il faut s'orienter. Le premier personnage de Claudel, « *l'Annoncier* » désigne le ciel et le « **bon ordre** » des constellations, tandis que dans ce « *Requiem* » de « *Verbe Sacré* », le profane qui n'a lu ni Beckett et ne le livret d'Antoine, reste effrayé par le visage du monstre qu'on lui projette : quel cri que cette bouche ouverte dans le silence ! Et sous le feutre noir, l'œil fixe et hagard évoque, plutôt qu'un humain, le cyclope semble écrasé !... Alors, cette séquence du film en noir et blanc de Beckett, de 1965, semble interminable. L'angoisse s'accroît à voir ce personnage inquiet, ou sa silhouette, se démener comme un fauve en cage, courir, monter, descendre, ouvrir une porte, la fermer, chercher on ne sait quoi dans un immeuble immense. Images de l'Absurde. Dans ce cercle des Enfers l'homme paraît incarcéré, sans lumière, et nul besoin de ces flammes dévorantes sculptées sur le tympan des cathédrales pour que jaillisse du cœur du spectateur : « *délivrance aux âmes captives !* » Cri ou prière ? Comment l'Oratorio va-t-il s'en sortir, nous en sortir ?

### Beckett ou « *l'Attente* » comme action.

**Samuel...** ne résout rien « *En attendant Godot* ». <sup>11</sup> La phrase n'aboutit pas plus que l'action. C'est le soir. On se concentre sur la chaussure du clochard ; l'éclaté n'ira pas la confier, comme Prouhèze son « soulier », aux mains de la Vierge. Trop tard ! « *C'est son pied le coupable !* » explique Vladimir (p.12). « *Une route et un arbre* » ! Après la nuit « dans un fossé » (p.10), silence et la vacuité. Pour s'en sortir s'offrent deux axes : l'un pour progresser, l'autre, vertical pour grimper, s'abriter ou... se pendre. L'action sera minimale. Si le nommé **Godot** n'arrive pas, il faut une corde. Or, lorsqu'elle vient, elle ne tient pas. Estragon, « **assis** » sur sa pierre, l'avait dit d'un premier mot : « **Rien à faire** ». Quand survient Vladimir, son compagnon : il cherche à reprendre un « **combat** » inexplicable, lequel, de bout en bout, ne mènera à rien.

Pièce à thèse, sans doute ! La lutte entre « *l'Être et le Néant* » <sup>12</sup>, décrite sur le mode du dérisoire. Mais ce triomphe (si l'on peut dire) de l'Absurde ne serait-il pas, le négatif d'un « **Appel** » ? Le vide appelle le plein, et les ténèbres, le soleil. Pourquoi ne serait-ce pas une transposition concrète du « **yin-yang** » chinois ? Et si ce drame n'était qu'un cycle ? En effet, cet Absent perpétuel pèse de plus en plus. Deux solutions : ne pas désarmer, ou se suicider. Antoine Juliens a su reprendre, en plus subtil, une situation qui touche au drame universel de la « **Présence-Absence** » <sup>13</sup>.

Oui, il faut un « *Requiem sur Samuel* » : un repos, pas un effondrement. Or, première bataille, mais dérisoire : le personnage s'acharne à arracher sa chaussure. L'échec permet malgré tout de progresser. De fait, « *Monsieur Godot* » enverra son valet : « *il ne viendra pas ce soir mais sûrement demain.* » (p.71). Estragon laisse donc là ses chaussures pour... un autre. Un bref dialogue ouvre des perspectives. – « *Mais tu ne peux pas aller pieds nus. – Jésus l'a fait* », réplique Estragon. Vladimir : « *Mais là-bas, il faisait chaud...* » « *Oui. Et on crucifiait vite.* » dit l'autre. Reste l'arbre, pourquoi ? « *...Dommage qu'on n'ait pas un bout de corde !* ». Il faut bien attendre demain. « *Alors, on y va ?* » – « *Allons-y.* » Mais « *ils ne bougent pas. RIDEAU* ». Fin de l'acte I (p.75).

Nouvelle contradiction, ineptie ! L'auteur répètera ce « **non-sens** » <sup>14</sup> pour conclure sa pièce (acte II). Donc, ce Garçon, messenger de l'insaisissable « **Godot** », fait une intervention idiote. Il tient le rôle d'un valet imbécile, d'un clown qui ne sait que répondre « Oui » ou « Non ». Pas de dialogue :

<sup>11</sup> -Texte de 1948, Editions de Minuit, 1952.

<sup>12</sup> -Sartre, 1943.

<sup>13</sup> -« *Distants encore que ne cessant de peser/l'un sur l'autre...* »-Au plan de l'amour humain, cette dialectique de la « présence/absence » est la structure fondamentale du drame claudélien, même en dehors de son aventure passionnelle. Cf. Jean Rousset : *Forme et signification*, Corti, 1992, p.179.

<sup>14</sup> -« Nonsense ! » L'anglais a fait du terme un substantif.



rien à dire, sauf ce bref message. Rien ne se passe Il reste l'arbre. Estragon et son comparse Vladimir s'y retrouvent... Ont-ils fait du sur-place ou le tour de la vie ? Ou rien ? Là encore, on retrouve le manque, le vide : faute de corde, pas de suicide. L'étrange, l'irréel ! Théâtre de provocation, car tout public attend une action. Si l'on avance, c'est vers le point nul. Il faut se contenter des choses : le vêtement, le corps, là, comme des épaves. L'action se centre sur un pantalon, celui d'Estragon, tenu par une corde ! On vérifie, elle se casse. Plus rien ne tient ! La pièce piétine. L'auteur se moque : spectateur s'est déplacé pour voir un « ratage » : le spectacle du vide !

Antoine Juliens a parfaitement résumé la question dans l'un de ses derniers croquis (p.95). « *Dire adieu et rester !* » Cette action paraît de l'inaction.

Absurdité, ironie ! Que va-t-il en sortir ? - Un malaise. Antoine Juliens saura l'exploiter. Il résume parfaitement la question dans l'un de ses derniers croquis (p.95). « *Dire adieu et rester !* » Inaction apparente. Au fond, cette étrangeté impose une tension : un malaise qui sera fécond, puisque « *le Mal sert* »<sup>15</sup>. Antoine le montre, dans une tonalité différente.

### Que comprendre ?

Plusieurs lectures possibles. Ce peut-être le « **REQUIEM sur un Vide** » : une description du monde actuel. Que Godot vienne et « **nous serons sauvés** » ! Sinon, la vie serait un « *Bide* » - traduction en « style Beckett » du « *Vanitas* » biblique. Parfois, le spectateur peut se sentir floué, en même temps que l'acteur. Ce grand Absent qui remet toujours sa visite au lendemain, « il nous a eus » ! Seconde interrogation. Sommes-nous incorporés au « **Requiem** » théâtre, ou sommes-nous simples spectateurs ? Avec Beckett, tout est possible : la « tragi-comédie » peut se nourrir d'ironie. C'est là, au III<sup>e</sup> acte qu'Antoine Juliens nous fait peur, par le truchement d'un acteur. Devrait-on « *tout recommencer* » ? Le public a compris amplement ces scènes lancinantes sur l'attente, amplement patienté dans le noir, profondément vécu, lui aussi, ces attentes. Et ces échecs, nous l'avons vu, sont autant de tensions. Or, après la Passion, Yotam qui l'incarnait a disparu. À nouveau, c'est le vide et le « **rien** ». Ormiach se désespère. - « *Il n'a rien dit ?* » demande Mahood. - « **Rien** », répond Ormiach... Alors « **il y a tout à reprendre depuis le début !** » conclut Mahood. Si le public fait corps avec les personnages ; ces attentes répétées vivent en nous. Certes, la liturgie est répétition du christique, et le **Requiem** un appel suppliant « *des profondeurs* » vers « *la Lumière* ». Nous sommes tellement pris par le jeu qu'on s'interroge : Antoine Juliens va-t-il reprendre cet Oratorio ?

D'autre part, dans le jeu scénique, les paroles, la gestuelle, l'action... nous marquent des points forts. L'originalité, vu ces attentes, cette alternance de vide et de répétitions, c'est de nous mettre en marche, vers le sens ? Qui est vraiment ce « *Il* » que l'on attend ? Quand viendra-t-il ? Quand vivrons-nous « en vérité » ? Ainsi persiste le mystère sur le Fils de Dieu. Là encore on s'inquiète. Au deuxième acte, le « *Requiem sur Samuel* » fait revivre, avec force détails, la Passion du Christ : la trahison, les cris, la crucifixion, jusqu'au « *consummatum est* » (p.75). Puis « *Il* » disparaît et, une fois de plus, on constate que « *La vraie Vie est absente* » ! Rimbaud disait juste.<sup>16</sup>

Enfin, il faut dépasser Beckett : son jeu théâtral, ses personnages au langage parfois douteux nous situent entre Futurisme et Surréalisme ! Vladimir : « *RE-lève ton pantalon. - Partir ? Attendre ? Allons-y.* » Mais « *ils ne bougent pas. RIDEAU* ». Cette technique de la répétition traduit l'absurdité générale. Le poète a pu dire : « *toute parole est une répétition* » !<sup>17</sup> Encore faut-il dépasser l'étape de l'absurde, laisser intervenir en nous un « **Verbe Sacré** », créateur !

Antoine Juliens reprend largement cette structure de l'Absurde qui semble se détruire elle-même. L'auteur focalise sur des éléments physiques dérisoires (la carotte, la montre, la corde...). Ces vues minimalistes provoquent un questionnement. Au fond, Antoine revisite Beckett, et s'appuie sur l'évangéliste Jean pour nous guider vers l'essentiel. Il n'évacue pas les accessoires, nous restons

<sup>15</sup> -« *Etiam peccata* » ! Encore une épigraphe, empruntée à Claudel pour son *Soulier de Satin*. Ce mot de St Augustin donne plus de lisibilité à notre drame aussi.

<sup>16</sup> -Délires I- *Une Saison en enfer*, Pléiade, p.103.

<sup>17</sup> -Claudel, dans *Les Muses*, repris en épigraphe par Gérald Antoine : *Les Cinq grandes Odes de Claudel, ou la poésie de la répétition*, éd. Minard, Lettres Modernes, 1957, p.5.

largement prisonniers de la « caverne » de Platon. Mais l'on attend et l'on pressent la Lumière, un je ne sais quoi de surnaturel, que Samuel laisse « en coulisses ». « Ils ne bougent pas ! RIDEAU » (fin de l'acte I (p.75) et de l'acte II (p.134).

Malgré tout, l'on perçoit que nous sommes « *reliés-à l'Autre* », même s'il reste « *l'Absent, le silencieux* ». Par-delà les caricatures de Beckett, la question du Salut est au cœur de *l'Oratorio*. L'un se juge « *damné* », mais que vienne Godot et « *nous sommes sauvés* » (p.104). En ce sens, ceux qui jouent aux bouffons, à mêler certains noms (*Lucky, Abel, Caïn*) témoignent de « *toute l'humanité* ». Mais désintégré, elle va, elle vient, crie : « *au secours !* » (p.117-118). Chez Beckett rien ne vient. Restent les mots, dans leur platitude, et quelques gestes.

Beckett fait de l'humour noir, par jeux de mots, ou par lieux communs faciles. Par exemple, les personnages, cernés sur une hauteur, au bord du précipice se disent « *servis sur un plateau* » (p.104). Ailleurs, on tombe dans le jeu phonique, du divin au vulgaire : « *Pozzo, Bozzo* » (30) ; Vladimir donne du « *Monsieur* » à Pozzo qu'il a pris pour Godot. On joue à « *Godot/Gogo* »(81,114), « *Godin... Godet... Godot* » (p.39,49). L'auteur ne va pas jusqu'à « rigolo », mais le spectateur aura vite compris qu'à travers ce loufoque verbal, ces bafouillages, est posée l'interrogation existentielle. D'ailleurs Pozzo chausse « ses lunettes » pour proclamer « *l'origine divine* » de ces « *êtres humains...de la même espèce que Pozzo* »(30), mais tombés si bas qu'il vaut mieux en rire que pleurer. Antoine, quant à lui, use du registre familier, mais évite la vulgarité, la violence et celui des insultes, par exemple entre **Lucky** et **Pozzo**.

### **Antoine Juliens réplique à Beckett.**

Dans *l'Oratorio* ces « pitreries » sont peu de mise. Imprégné de l'Evangile de Jean, il en émane une tonalité spirituelle. Beckett s'en tient à la force naturaliste ; des clowns tristes, désespérés savent à peine retrouver leur nom. Le tragi-comique tombe parfois dans l'ubuesque.

Dans l'attente d'un « *Godot* », Beckett marque l'échec de la rencontre entre l'homme et Dieu. Crûment, violemment, d'une écriture anticonformiste : « *sur cette putain de terre* »(52) « *nous naissons tous fous* »(113). Faute d'amour et de sens, reste la violence – une forme de désespérance – par l'action ou à travers les mots. « *J'ai tiré ma roulure de vie au milieu des sables !... Regarde-moi cette saloperie !* » crie Estragon (p.86). Il faudrait pouvoir penser, ou voyager. Même le déplacement est un leurre : entre l'Ariège et le Vaucluse, dit « *Merdecluse* », où Estragon a coulé toute sa « *chaude-pisse d'existence* » (sic, p.86), toujours la même nausée. Beckett désacralise l'homme, qu'il a dit « d'origine divine », et montre, sur le mode burlesque, l'échec du Christ priant son Père : « *mais le ciel reste noir et Dieu ne répond pas* » (Vigny).

Antoine Juliens évoque, dès le début, l'humanité à l'abandon, qui va à vau-l'eau, et condamnée au drame de l'Attente. Son **Requiem** veut rendre hommage au « *poète et prophète de l'aujourd'hui* » (p.12). Cette « *métaphore du quotidien* », comme il le dit justement dans son prologue (p.11) met en scène les aveugles, les désespérés, les pantins de l'époque de Beckett, qui est aussi la nôtre, et celle de toujours. Mais il rappellera, en s'appuyant sur l'Evangéliste, que si « *la lumière luit dans les ténèbres* », Jésus, Verbe et Dieu « *était la lumière véritable* ». Puisqu'il s'est « fait homme », la lumière existe. Reste à sortir du tunnel.

Notons qu'avec ce titre bref : « **Requiem sur Samuel** » nous venait à l'esprit le Samuel biblique, dans ce cadre spirituel de l'abbaye, plutôt qu'un témoin de l'Absurde. Serait-ce aussi un « **Requiem** » pour enterrer l'Absurde ? Or « *l'hommage à Beckett* » dévoile ce qui se cachait en coulisses. Avec Antoine, ces personnages typiques de l'Absurde seront expressément intégrés à la Passion et à la Crucifixion d'un Dieu incarné pour annoncer l'Amour. Telle est la « *Bonne Nouvelle* » des récits de Jean. Dans l'actualité d'un monde sans Dieu, ce « *Requiem* » a valeur d'un appel. D'en bas, des ténèbres et du désert spirituel montent, comme autant de cris, l'expression des humains pitoyables de Beckett. Dans ces bas-fonds, l'Humanité aspire à autre chose. **Samuel** a fait prendre conscience de la nécessité d'un « *Très-haut* ». Ainsi, ses personnages parvenus sur un plateau, se sentent cernés, ont peur du précipice. Comme l'écrit le poète Christian Bobin, Dieu s'est fait justement « **Le Très bas** » pour nous presser de monter.

Pour ce faire, Antoine Juliens crée de l'inédit. Son spectacle établit une conjonction pour conjuguer l'apport relaté par Jean et le réalisme noir traité par Beckett. Jésus, incarné par « **YOTAM, dit le fou** » fait revivre la Passion et la Crucifixion. N'est-ce pas traduire « *la folie de l'Amour divin* » ? Nous sommes dans un autre « *ordre* » ! Antoine nous le fait revivre avec originalité. D'ailleurs, quelle émotion, dans cette séquence, beaucoup trop brève à mon sens, de la PASSION de J.S.Bach qui fait jaillir de la foule les cris de haine qui assaillent un Dieu porteur d'Amour : des cris pour supplicier.

Antoine évoque la Cène, nous fait descendre aux jardins des oliviers, monter jusqu'au lieu Calvaire. « *Requiem pour Samuel* » prend valeur d'un office - j'allais dire monastique ou bénédictin - d'un cycle. De la « *sixième heure* » (acte I) on passe à « *la neuvième heure* » (acte II), jusqu'à « *la dixième heure* » de l'acte III. Aura-t-on progressé pour autant ? Trouvera-t-on un dénouement, ou la catastrophe d'un drame, d'une tragédie classique ? A la fin, Mahood, suivant ce principe de la répétition, repose la question de l'amour, et par trois fois : « m'aimes-tu plus que ceux-ci ?... » Aussitôt l'amour se transmet à l'humain : « Et toi, Miach, m'aimes-tu ? » (p.93). C'est le soir, il fait nuit, ou peu importe l'heure, nuit ou matin. L'essentiel est d'aimer... Et « il faut continuer ». Du christique à l'humain, et réciproquement, l'amour ne se résume pas en mots. Il est inépuisable. C'est lui, le Créateur de tout. Oui, l'Être ou le Néant. Antoine nous initie à cet Essentiel : l'énergie du Verbe Sacré s'incarne dans un « Sacré-Cœur ». On éteint : l'amour est un feu intérieur. L'humain doit retrouver ce qui ne passe pas. Ce « supplément d'âme », l'alpha et l'oméga du vital.

Scénographie subtile et images de tendresse !

La chlamyde écarlate. Le voile qui devient suaire. Ce souffrant qui échappe à l'humain, à la mort et nous entraîne, ressuscité.

Mais sa présence, son exemple portent la résonance de l'Espérance. Nous ne restons plus englués dans la littérature, assez glauque de l'Absurde, celle qui donnait « *la Nausée* », inspirait « *l'Homme Révolté* ». Un « Existentialisme » du malheur a marqué toute une génération. Dans sa connotation religieuse, « *Requiem* » implique un rituel qui fait sens. D'ailleurs, l'auteur, pédagogue du profane, cadre son spectacle par des heures : de la « *... la sixième heure* » où l'on préparait la Pâque au « rendez-vous » des quatre personnages qu'il fixe à « la dixième heure ». C'est le temps qu'il marque pour son spectacle. **Le mal-être.**

Le mal-être de la séquence filmique initiale se poursuivra. Le spectateur peut percevoir le fil conducteur d'un mal-aise. Pour focaliser l'attention du spectateur, il y a ces deux sacs du début, quand « tout est silencieux depuis un long temps déjà ». Mais une action se dessine : un sac bouge d'où « *s'extrait à quatre pattes Mahood* » (p.27)<sup>18</sup>, dit « *le colérique* ». Bientôt, d'un second sac s'extrait de même **Ormiach**, dit « *le môsieur* », qui « *joint les mains et prie* ». Mais « *rien, au loin ! Rien ne vient* ». Viendra un autre, qui crie « *au secours... Pitié... Ne me quitte pas !...* » : c'est **Abbie**, dit « *le fils aveugle* ». Tous semblent désabusés, échoués sur « *l'écume des jours* » et de la vie, dans l'Absurde. En revanche, le quatrième, **Yotam**, tranchera sur les autres : paradoxal par ses propos sur le salut (p.74), l'amour (p.75) il semble témoigner des restes d'une Sagesse. Or, ce prétendu Sage est surnommé « *le fou* ». Il implore un Père invisible (p.77) qui viendrait d'ailleurs. De grands silences mettent en valeur ces propos. Mais à part d'interminables monologues, tous parleront par bribes...Et à la fin, nos deux premiers acteurs, Mahood et Ormiach rejoindront leurs sacs qui n'ont pas bougé. Au final, mystère, absurdité, l'action fut « **l'Attente** ». Le texte même jette au spectateur : « *Hi hi !... C'est tout. Comprenne qui pourra. J'éteins.* » (p.93). On subit l'ironie et la provocation. Mais de la part de « *clowns mystiques* », au-delà des jeux faciles de Jarry, des prétentions de Marinetti dans son « *Manifeste du Futurisme* », des bouffonneries de Dada, que le Pape du Surréalisme, A.Breton, saura canaliser. Qu'on pense au « Futurisme », où le metteur en scène positionne un rideau pour ne montrer que des pieds, ou aux incohérences voulues par

<sup>18</sup> La pagination, sans autre précision, renvoie au Livret d'Antoine Juliens : *Verbe Sacré, Abati Landevenneg, « Requiem pour Samuel »,* édition 2014, édition illustrée, avec dessins de l'auteur.

certaines aventuriers de l'Art.<sup>19</sup> Ici, dans une salle - qui n'existe pas - rien n'est fermé, tout est possible sur les côtés, entre ciel et terre. L'auteur nous ouvre sur une quête très éloignée de la révolte en vogue dans certains cercles d'entre les deux guerres. L'on reçoit un choc profond, certes, et l'on repart en devisant dans la pénombre, sur cette métaphysique de l'Attente. S'il y eut patience, elle est concrètement prise en compte, par le vin chaud du frère François-Xavier. On a tout partagé ; il avait tout compris.

Images scéniques marquantes

05/12/2014

---

<sup>19</sup> -« *Etonne-moi !* » disaient certains autour de Tristan Tzara ou de Cocteau.

\*

« *La Mort et l'Amour s'en allaient - d'un même pas - vers Madrid* ». Cette dialectique suggérée par Montherlant [*Don Juan* 1958] nous revient en écho dans *Santa*, quand Teresa s'interroge : « *comment aimer ? Qui aimer...mourir à la vie...* ». La carmélite vit son aventure en « *marinier de l'amour [mais] brûlé à suivre [la] lumière* ». Elle clame son impatience à rencontrer l'Époux : « *mal ! mal ! Quand on peut dire Amour ! Amour !* ».

Antoine Juliens, en cet Oratorio « *Verbe Sacré* » 2015, montre que d'une Civilisation moribonde, des épreuves ou de la folie des hommes, on ne se sauve que vers le haut : « *tout ce qui monte converge* » (Teilhard). Sa mise en scène d'un drame qui conjugue le mortel et la soif d'Éternité, l'idéal et les absurdités est aussi audacieuse que son texte où s'expriment des personnages pour le moins contrastés. Teresa monte, coûte que coûte vers le château mystique, jusqu'à cette « *septième demeure* » où l'Amante et l'Aimé seront en repos cœur à cœur. En route, dans sa « *folie* » vers l'Amour absolu, inlassablement elle lutte pour implanter ses ermitages. Voici qu'elle croise un hidalgo, « *chevalier à triste figure* » : Alonso Quijote, affublé d'un écuyer balourd, hébété. Leur périple diverge.

La scénographie nous tient en haleine, entre cris et silences, agitation et attentes. De surcroît, un cadre exceptionnel favorise le jeu des contrastes. La mer est à nos pieds, et toute l'Histoire revit. À Landévennec, au bout du monde, les ruines millénaires de l'abbaye incendiée répercutent un jeu détonnant jusqu'au burlesque : le « *chevalier errant* », aussi loufoque que son valet, rêve d'un « *fol Amour* » proche d'une mystique. Teresa comme Quijote incarnent des « *cris* » d'Amour vers l'Invisible : Dulcinea pour l'un, l'Époux divin pour l'intrépide Carmélite. Le soir, sous la voûte du ciel, scintille toujours quelque étoile, signal d'une divine Présence. « *Du fumier du monde* » (sic), Teresa parviendra au Centre, au château intérieur, au « *pur cristal* » de la fusion mystique. « *Dieu écrit droit par lignes torses* » ! Mais dans la nuit obscure que d'épreuves à franchir, jusqu'à la transverbération » !

À l'inverse, Alonso en délire veut affronter des ennemis géants. À la fin, il sera plongé dans un gouffre infernal avant de « *jouir* » d'une vision « *inouïe* », le château de Montésinos. Teresa, entre ses deux carmélites, n'est pas moins héroïque. On suit sa quête du « *Centre* », « *montée* » initiatique jusqu'à la « *Septième Demeure* », ce château intérieur, diamant de « *pur cristal* », où l'Aimée retrouvera enfin l'Amant divin. Pas de salut sans métamorphose, comme la vie d'un « *papillon* » : « *je meurs de ne pas mourir* ».

On voit s'entrecroiser des « *folies* » divergentes - le mot revient souvent. C'est ainsi qu'Antoine Juliens nous maintient dans le vrai de l'Histoire !... Après les quêtes arthuriennes ou de l'Amour Courtois, voici les Conquistadors, le « *Siècle d'Or* », celui de Lépante et de la Saint Barthélémy, du Pouvoir Impérial, comme des Puissances de l'Esprit : Décadence et Renaissance ! Il ne s'agit pas d'espagnolisme, d'une Littérature pour « *plaire* » à « *notre bourgeoisie fatiguée* » [G.Matzneff]. Ici, pas une culture du sensationnel : Landévennec n'est pas Avignon ! Et pourtant ! Sans flatter nos pulsions ni exacerber notre imaginaire, Antoine Juliens nous redit avec Teresa : « *le monde est en feu !* ». Passer du « *tout n'est rien* » au « *Dieu est tout* » suppose du volcanique !

L'histoire des êtres est-elle contraire aux rythmes de l'Histoire ? La ruée vers l'Or, vers des Empires à conquérir fit s'élancer les aventuriers vers l'ailleurs. Pourtant, l'Inquisition attise encore ses bûchers, la « *Réforme* » va s'imposer... Mais « *dessus la démence du monde* », des cloîtres que fonde Teresa s'élèveront des chants suaves pour traverser la nuit.

Antoine Juliens ne donne pas dans le sentimental ou le moral. Riche de rares talents, il décrypte l'Histoire, souvent au souffle d'Anniversaires : à Notre-Dame, la Conversion de Claudel, à Landévennec, l'Incendie de l'abbaye « *913-2013* », à Virton, en frontière belge, « *1914-2014* » : *Oratorio pour la Paix*... Bientôt, le centenaire de Mirbeau ! L'absurde, la violence, la folie ou le fanatisme, parmi ces intolérables tempêtes, l'auteur poursuit héroïquement la lutte, avec sa petite troupe. L'Histoire multiplie les années noires et cruelles. C'est pourquoi sont vitales ces forces de l'Esprit : on sent vibrer dans ces drames la « *petite Espérance* » d'un Péguy, un « **Verbe** » Créateur et « **Sacré** ».

**LA NEF DES FOUS**Oratorio théâtral d'Antoine Juliens pour le Festival « *Verbe Sacré* » 2016 en l'abbaye de Landévennec

\*

## Appel à l'éveil

« ...**Une échelle...vite, une échelle !** » ( Antoine Juliens,2016)« **De l'argent avec les morts !...** » Thème diabolique des « *Âmes mortes* » (Gogol)« **N'accuse pas le miroir si ta gueule est de travers** ». (Gogol,dicton russe, préface au *Revizor*).

L'appel à « l'échelle » ! C'est sur ces trois mots que **Gogol** (1809-1852) terminait sa (courte) vie. Antoine Juliens commence ce « *Verbe Sacré* » par un coup de projecteur sur un promontoire, une sorte de cri vers l'ascension. Job déverse au pied sa brouette de cendres : tout ce qui reste des biens : il a tout perdu dans la tempête, lui, « le plus fortuné des fils de l'Orient » (Bible,I,3) y compris ses fils et ses filles... Dans le deuil, il lui reste un lit de cendres. Satan a gagné. Provisoirement ! Mais où est-il son Dieu ? Alors l'auteur cite Isaïe : « grimpe sur la haute montagne... ». En ce sens, dès le début (I,1), le scénographe montre **Iyof** (Job) en décalage. Pour survivre à ces « *âmes mortes* » qui dépassent toute comptabilité une force ascensionnelle est indispensable. On voit donc surgir d'une fosse-tombeau— gouffre ou enfer —plusieurs barreaux d'une « échelle qui se dresse vers le ciel ».

Tout se tient donc entre ciel et terre, sans doute aussi cette effrayante « *Nef des Fous* » dont on ignore quelle mer, quelles vagues la portent, et vers quels rivages. Ainsi donc, l'auteur condense le Temps ou l'Histoire pour exploiter la spatialité. A moins qu'il ne nous plonge dans l'intemporel, qui est aussi l'actuel. N'est-ce pas le sens du livre puisqu'après les premières pages que lui lisait Gogol, Pouchkine— qui lui avait donné l'idée de ce « roman » soupira, morose : « Mon Dieu, comme elle est triste, notre Russie ! » Près de 2500 ans séparent le Job biblique de l'écrivain russe. L'Evolution n'est pas une fiction, mais où va-t-on ?

Que retenir ? L'appel à un sursaut du pays, d'une société divisée entre les nobles et leurs serfs moujiks—« âmes mortes » ici, mais sûrement pas les seules ?... On ne peut s'aveugler sur l'actualité. L'appel à ce « supplément d'âme » indispensable contre le Positivisme du XIX<sup>e</sup> siècle n'a sans doute jamais été plus actuel, et pour tous. Il s'agit de tout ré-humaniser. « Délivrance aux âmes captives ! » soupirait Claudel en 1924 [*Soulier de Satin*]. Même cri, en 1943, dans la lettre testamentaire de Saint-Exupéry : « il n'y a qu'un problème, un seul...Rendre aux hommes une signification spirituelle. Des inquiétudes spirituelles. Faire pleuvoir sur eux quelque chose qui ressemble à un chant grégorien... ». Gogol aussi voulait éveiller les âmes prisonnières— de l'argent, par exemple, mais sans ce borner à ces minables trafiquants russes qui singeaient le capitalisme montant de l'Occident. N'est-ce pas ici l'intrigue majeure, cœur de l'action en toutes ses dimensions ?

Au début comme à la fin, un tas de cendres. D'en haut, Job vit son deuil : « tu es poussière, tu redeviens poussière » ! A la fin, Job « descend de son tertre » et jette dans le poêle « une grosse liasse », de billets, mais sans toute aussi image de l'autodafé que Gogol fit de son propre manuscrit, au moins de la II<sup>e</sup> partie. En vrai croyant, il ne peut subsister parmi ces « âmes mortes » : qui veut ressusciter devra d'abord mourir ! De même, tout au début (I,2) **Khlestakof** avait gravi l'échelle tout en haut pour observer le cataclysme, une apocalypse par le feu du ciel et le vent du désert. Terrorisé, il sentait sous ses pieds le « gouffre d'outre-tombe ».

On note donc la mise en œuvre d'une échelle mystique, pareille à ce « climax » ascendant de l'Enfer au ciel, aux 30 échelons décrits par St Jean Climaque [vers 680]. Cette « aspiration » vers le haut renvoie aussi, implicitement, à l'échelle de Jacob, à sa vision d'anges qui montent et descendent de la Terre au Ciel, ou encore à l'échelle d'or du « Paradis » de Dante. Quand tout est perdu, quand l'âme semble morte, on peut aussi user de cet engin salvateur dont Claudel, en 1942, faisait un ascenseur : chaque grain du Rosaire que tient Marie dans la lumière fonctionne comme une marche, un degré élévateur de l'âme douloureuse, de l'engloutie, en bas, vers le lumineux visage qui tire à grand peine Camille ; séquestrée chez les fous pendant trente ans— elle mourra un an après cette « trouvaille » salvatrice et fraternelle.

L'oratorio d'Antoine Juliens exploite donc, par cris, dialogues ou soliloques exclamationnels cet inépuisable symbole vital de la Verticalité. Sa « *Nef des Fous* », ne flotte pas seulement sur l'horizontalité. Yahvé a permis à Satan d'éprouver, jusqu'à l'extrême la Foi de Job. Du « fumier » terrestre, il est tombé dans un total dénuement. Le voici englué, dans « la fosse » qui emprisonne le corps des « *âmes mortes* ». Il faut donc poser des « échelles », comme **Jérôme Bosch** [1450-1516] sans doute inspiré par le livre célèbre du strasbourgeois **Sébastien Brant** [1458-1521]. Dans un monde de « fous » ou en folie, où donc chercher le salut sinon par le haut ? Aujourd'hui même, au Moyen-Orient, que peuvent faire ces « migrants », ces milliers de persécutés et d'êtres mis à nu ? Le peintre flamand, dans son triptyque qui mêle le monstrueux à l'humain, nous donne un aperçu des violences du Mal : un univers où, dans l'agitation fantastique subsiste le vertical. D'abord « *la Chute* » : tout en haut domine un personnage auréolé de nuages. Dans « *la Charrette de foin* » deux échelles : sur la première dressée contre l'immense meule, on se bat pour atteindre des espèces d'anges ailés encadrant un joueur de mandoline, tandis qu'en bas, la roue écrase la seconde échelle, broyant l'homme qui, dans le « sauve-qui-peut » général, l'avait saisie pour fuir ; restent quatre barreaux, jonchant le sol. Enfin, le tableau de « *l'Enfer* » suggère divers supplices : tout être mouvant n'est que tendance à fuir, à hisser ou monter. Une échelle immense s'appuie sur la tour centrale qui, elle aussi, s'élève avec des maçons au travail, tandis qu'au loin, sur fond d'incendie se détache un étrange donjon noirâtre.

Vu les références qu'implique son titre, A.Juliens fait également le choix de cet axe. Au début, **Iyof** a tout perdu. Mais tout à la fin [acte III], l'inquiétant et diabolique **Tchitchikof**, fou ou bouffon— serait-il converti ?— lance au public qu'il renvoie chez soi cet appel à l'ascension : « ...Que chacun pivote sur lui-même et...emporte **un petit bout du ciel !** » Ainsi donc, maintes images symboliques traduisent cette énergétique de la pensée. Tous, dans la nef, et ailleurs pourraient avoir un avenir. Le salut pour l'homme et pour la société est possible.

Le drame proposé est complexe. Au départ — pour qui méconnaîtrait le Livre de Job et de Gogol—les références, une écriture non fluide, heurtée peuvent surprendre. Des éléments de l'intrigue, les noms, le « jeu » des personnages, leur langage jusqu'au « chant-cri » (III,11) paraissent au premier abord « exotiques ». Antoine Juliens n'est pas chiche sur le registre de l'oralité et même du vulgaire. L'épigraphe annonce un ton provocateur : « ***N'accuse pas le miroir si ta gueule est de travers*** ». L'acteur, donc le public ou le lecteur devront ou subir l'autre ou rentrer en soi, c'est-à-dire s'interroger —le miroir mène à l'examen de conscience— pour progresser. « L'ordre est le plaisir de la raison : mais le désordre est le délice de l'imagination »[*Soulier de Satin*]. Seuls, ordre et désordre mènent à la mort. Le vital est complexe, et l'on ne peut nier l'évolution par la « complexité-conscience » (Teilhard), ni « *la Pensée complexe* » (E.Morin). Au dualisme classique de la confrontation ou contradiction, au binaire, A.Juliens préfère le principe dialogique qui nourrit son jeu scénique et l'écriture. Cette cinétique de destruction-recréation — perceptible en chimie ou en physique — nous entraîne du début à la fin. Paradoxe ! Une sorte de burlesque ou de picaresque constitue le tremplin d'un mouvement spirituel. Même principe chez un Claudel : une thèse sur la « bouffonnerie » dans son œuvre, en particulier dans « *le Soulier de Satin* », atteste cette dynamique de l'Esprit qui opère librement dans l'imaginaire, comme dans la dramaturgie. Les dialogues et le « jeu » de cette « *Nef des fous* » témoignent certes d'une humanité en folie, mais qui, loin d'exclure la transcendance, l'appellent comme recours ou remède. « ***Verbe Sacré*** » n'a rien d'un exercice littéraire « à la manière » du réalisme ou du naturalisme. Avec ses touches fantastiques, l'œuvre peut donc se définir comme une remise en cause du règne du Mal, un appel à la « *Résurrection* » : « *le Pire n'est pas toujours sûr !* »

Autrement dit, le spectateur, souvent heurté par des scènes déstabilisantes, l'alternance entre silences, tirades et cris, reste constamment interpellé, et parfois directement par l'acteur. Antoine Juliens nous convie à un jeu qui passe de l'incongru ou du sordide au spirituel. « Que chacun pivote ... ! » Ce n'est pas le mot « Fin », mais l'invitation à se convertir : ce dénouement appelle à l'ouverture. « Rentrez ! », non seulement chez vous, mais en vous. Cette moderne « *Nef des Fous* » explicite parfaitement « ***Verbe Sacré*** », et nous entraîne dans la mouvance du « Souffle

créateur ». Le public ne peut rester passif. On ne peut s'installer dans la somnolence, pour un « théâtre de digestion », selon le mot de J.L.Barrault. En effet, nous sommes dans une autre « *nef* », celle, millénaire de Landévennec. Pour les plus attentifs, les pierres parlent ou crient — presque autant que les acteurs : elles portent depuis mille ans et plus, les traces de l'incendie de 913 par les hordes Vikings. Sous la voûte céleste où les étoiles sont autant de « semences » on peut en méditer les « restes ». Des piliers de granit ont défié le feu et le temps : ils fascinent et servent le jeu scénique tandis que l'arcade béante des fenêtres ouvre sur un espace indéfini. Le spectateur baigne dans le mystère, et, s'il se laisse envahir par l'atmosphère crépusculaire, il brûlera d'une flamme intérieure, jusqu'à devenir conscient comme Mesa de « la bouilloire des étoiles » (*Partage de Midi*, nouvelle version, acte III). De même, Antoine Juliens n'est pas un rêveur mais un éveillé d'âmes : il ouvre à l'inépuisable qu'il anime avec justesse dans le cadre de « *Verbe Sacré* »...

En effet, l'auteur, loin de se borner à exploiter l'oxymore du titre « *les Âmes mortes* » ouvre un vaste espace dramatique qui s'appuie sur la grande figure biblique de Job, et le célèbre tableau : « *la Nef des Fous* ». Ces termes orientent, à priori, vers une dialectique funèbre. Que restera-t-il de notre dimension spirituelle ? « *Rien que des âmes mortes !...* ». Sur ce constat, **Khlestakof** ricane et a peur à la fois ; dans ce personnage ambigu Gogol incarnait le commerçant morbide et sans scrupule des « âmes mortes ». Mais ici, saisi d'une « *monstrueuse angoisse* », il demande au vieux sage **Eliphaz**, l'un des trois amis de Job, ou plutôt il lui crie : « *prie pour moi... Comment... ressusciter ?* »(I,3).

Oui, nous sommes embarqués : « *nous voguons sur un milieu vaste, toujours incertains et flottants, poussés d'un bout vers l'autre ... rien ne peut fixer le fini entre les deux infinis qui l'enferment et le fuient.* » Avant Pascal, « *la Nef des Fous* » désignait en notre « *condition humaine* » un navire désemparé. Il y a 500 ans. Aujourd'hui, dans ce nouveau « **Verbe Sacré** », Antoine Juliens propose, du silence religieux jusqu'au cri, l'éternel questionnement : Qui sommes-nous ? Entre Paradis et Enfer, où allons-nous ? Qui tient le gouvernail ? Qu'en est-il de la Sagesse, du Bien et du Mal ? « *Un pas vers l'amour, un pas vers la mort !* » [Montherlant]. Est-ce Dieu ou le Diable qui sont à l'œuvre ? Oui, sans la Foi et la Grâce, quelle absurdité ! Ce thème envahit la littérature : « *La Nausée* » (1938), « *le Mythe de Sisyphe* », « *l'Etranger* » (1942)... Justement, cette « *Nef des fous* », (2016) ramène aux questions lancinantes. Qu'en est-il du Salut, du Destin de chacun, de l'Evolution humaine, de ce « Progrès » qui n'est ni « dans le gaz, ni dans la vapeur, ni dans les tables tournantes (mais) dans la diminution des traces du péché originel »(Baudelaire). Il ne s'agit pas de spéculations philosophiques ou théologiques, ni de divertissement ou de fictions— même si les propos, tantôt secs ou fuyants, tantôt par monologues, sont le fait plutôt de « fous » ou de « brûlés du monde ».

D'une part, A.Juliens livre, parfois violemment, à la méditation du public ce triptyque majeur de J.Bosch, *l'Enfer* : le fantastique et l'insoutenable. Nous voici plongés dans l'inquiétude, la perplexité, voire l'effroi. D'autre part, Job (ou **Iyof**) est mis à l'épreuve : Yahvé, le livre à Satan pour voir s'il va le maudire ou lui rester fidèle, bien que devenu lépreux, réduit à son « fumier », qui est aussi la Terre. Alors, le Paradis serait-il une fiction, un espace imaginaire réservé à une élite ? « *Les Âmes mortes* » roman le plus « énigmatique de la littérature russe, affirmait en 1990 le critique Claude de Grève, repose la question. Ecrivain « engagé » — voire « enragé » — Gogol, pour déjouer la censure, sous-titre « *Poème* » l'œuvre ou la confession de sa vie. Il en brûlera même la deuxième partie en 1852. Mais le duel se poursuit entre matérialisme et vie spirituelle, entre la vanité de l'argent et les voix de l'Espérance. L'écart est grand entre le haut promontoire et cette brouettée de cendres déversées tout en bas. « La vraie vie est absente » ?... Souvent, certes, s'il est vrai que « Dieu écrit droit par lignes torses ». Mais elle peut triompher. En conclusion, le diabolique **Tchitchikof** aura fini par « pivoter ». En tête de cet Oratorio, A.Juliens nous lançait cet appel singulier : « *Grimpe [...] ne crains pas et crie. Voici votre Dieu !* » Oui, il n'y a pas, dans l'Histoire, que cet « *Ecce Homo* » flagellé puis crucifié. Par la Grâce et même la violence—« *violenti rapiunt* » !— les clefs lumineuses du Paradis sont aussi à notre portée « pour rejoindre la grande constellation de l'Amour ».





## TROMENIE du SOLEIL,

Oratorio théâtral d'Antoine Juliens, pour « **Verbe Sacré** », Landévennec, IX 2017

Notes de présentation par Michel Brethenoux

« Le mot qui explique toute l'œuvre de Dante, c'est l'Amour. C'est ce mot qu'il voit écrit sur la porte même de l'Enfer et qui le guide... » (Claudel : Prose, 432 ; 1921)

« ... Laisserai-pendre ces ailes à mes côtés sans emploi ? est-ce ma faute si le ciel existe ?... (...) - Est-ce ma faute, ce visage si beau et les yeux qui me regardaient de Béatrice ? - (...) - Eh quoi, toujours ces enceintes, mon bien-aimé ? (...) C'est sous nous pour en sortir que sont faits le temps et l'espace. » (Claudel, Poésie, 686 ; 1921).

Ce nouvel Oratorio d'Antoine Juliens - au titre d'une densité explosive - ne pouvait trouver cadre plus explicite pour son « jeu » - j'allais dire « mystère ». Sous le ciel étoilé, touchant l'aber de l'Aulne, il exploite avec bonheur ces masses en granit sombre de l'antique nef abbatiale. Basé surtout sur la « *Divine Comédie* » au cœur de la vie d'un génie en exil - Dante (1265-1321) - et sur François d'Assise (1182-1226) - il nous parle au cœur, comme toujours. L'action n'est pas un « Pardon » de folklore pour touristes.

Est-ce grâce au détour du Moyen-Âge ? Damiette est prise par les Croisés (1249) ; St Jean d'Acre va tomber aux mains des Mamelouks du Sultan (1291) ; Philippe le Bel fait arrêter Boniface VIII prêt à l'excommunier (1303), et fera brûler 54 Templiers (1310)... Cependant l'Occident se couvre de cathédrales, la Sainte-Chapelle est construite en trois ans (1245-1248), Notre-Dame de Paris, commencée dès 1163 est en cours d'achèvement (1345)... Emportés sur l'océan des âges et de l'Histoire, les humains, en 2017 seraient-ils donc voués sans cesse aux tragédies, et sans recours ? Certes tel tyran diabolique se suicide (1945) ou finit par mourir (1953)... Mais voici à nouveau le choc des cultures, des religions ; d'imprévisibles terroristes jaillissent tels des diables, d'un peu partout !... Il nous faudrait des Saints convertisseurs !... Histoire et parabole, l'Oratorio d'Antoine n'est pas littérature : il peut brûler, illuminer en mots d'Amour, et d'Espérance !...

« **Troménie** » ! Pour le public ignorant la Bretagne, et ses traditions qu'Antoine JULIENS tient ici à incarner - à revivifier - s'imposait la référence étymologique. De plus, sa « troupe » limitée à cinq acteurs ne peut reprendre les « processions » classiques : un défilé à géométrie rectiligne renverrait le profane à ces connotations populaires, « défilés » ou manifestations qui visent l'exhibition, l'agitation pour rapport de forces : un contresens, à rebours de l'oraison ou de l'échange proposés. C'est pourquoi le rituel du présent Oratorio sacralise la « circulation », la déambulation rituelle ou liturgique, jusqu'au sphérique. La figure idéale n'est-elle pas la « sphère » platonicienne ? L'auteur, s'appuyant largement sur Dante - qui « visite » 9 cercles aux Enfers avant de revoir les étoiles - veut donc spatialiser de « l'abîme » aux étoiles, allier la verticalité classique au cosmique. La terre n'est plus plate ou carrée, ni le monde borné aux colonnes d'Hercule.

L'une des dialectiques majeures de l'œuvre d'Antoine JULIENS est axée sur la convergence : l'univers est-il fermé, fini, ou en expansion, ce qui suppose un ordre énergétique : du vide au plein, des « trous noirs » ou gouffres abyssaux, des feux moins « vulcaniques » que créateurs ? Interviennent alors les éléments, déjà étudiés par Dante, dans sa « *Questio de Aqua et Terra* ». La civilisation occidentale n'en compte que quatre : feu/eau ; terre/air. Ici, nous avons, entre autres, une mise en perspective d'une typologie mythologique de l'Espace. De « Hadès » à l'Empyrée, l'imaginaire s'amplifie, sur bases bibliques et christiques : Enfer (avec bouges et Limbes), Purgatoire, Paradis... Il ne s'agit pas d'un décor mais de l'intrigue même où interviennent ténèbres, feu, lumière, étoiles. L'auteur exploite largement la *Divine Comédie* : « **à mi-chemin de notre vie, je me retrouvais en forêt obscure ; la voie droite avait été perdue !...** »

Oui, « **Dieu écrit droit, par des chemins tordus** » ! N'est-ce pas le proverbe posé par Claudel en épigraphe de son *Soulier de Satin* ? En 1921, juste avant de composer ce drame majeur, il venait de lire Dante. En perdition lui aussi, il mettait en jeu son être, en « claudication » : Prouhèze, l'amante de jadis, fait don d'un soulier à la Vierge - « *mon cœur dans une main et mon soulier dans l'autre* ». Il faut un guide sûr dans « *la forêt obscure* », dans l'Enfer d'un amour perdu : Béatrice pour Dante, Rosalie Vetch, soit Ysé-Prouhèze, pour Claudel ; lui aussi, dans son drame d'amour perdu ou interdit et toujours à distance la

montre « *séparée (mais) conductrice* » (Th,II,820) ! En exil et en séparation de l'aimée, voici les deux poètes donc condamnés marcher vers « l'étoile ». Ainsi, l'Oratorio d'Antoine progresse de la Terre vers la Lumière, d'un « **De Profundis** » au triomphal « **Te Deum** », quête de « *la joie parfaite* », que traduit « *le chœur des Anges* ».

En conclusion, c'est cette joie « solaire » - totale - que Dante demande au Poverello François. Tout se passe comme l'eût apprécié un Teilhard de Chardin affirmant : « **Au commencement il y avait le Feu. Voilà la Vérité !** » (« *Hymne de l'Univers* »). Feu brûlant de l'Amour ! Béatrice, fillette tout de rouge vêtue, disparue trop tôt, n'en sera que plus fascinante pour Dante. François d'Assise, tout à la fin, sera comblé par le Feu lumineux de Frère Soleil : « *sache, retiens et écris, petit Soleil du Dieu, là, j'ai trouvé la joie parfaite !* ».

Pour atteindre ce sommet, cette plénitude, François accepte le dénuement, l'humiliation, la souffrance, et les stigmates du Crucifié. On observe comment l'auteur et les acteurs opèrent une transcendance de l'espace, une « montée », comme animés, aspirés par une énergétique. « *Nous adorons un Dieu qui respire !* » répétait Claudel. De même pour la temporalité, dont Antoine JULIENS semble jouer « en accordéon ». A l'évidence, le cadre exceptionnel d'un « spectacle » à dimension cosmique, n'enlève rien à la temporalité. Bien au contraire ! Ces ruines millénaires de l'abbaye, nous situent dans l'Histoire : invasions barbares, violences, conquêtes cruelles et tragiques. En 916, les Vikings incendiaient l'abbaye de Landévennec. Les colonnes et le chœur de granit témoignent encore d'un « feu d'enfer ».

L'originalité, et le quasi magnétisme, qu'opère ce nouvel Oratorio d'Antoine JULIENS, tiennent dans cette exploitation et de l'Espace et du Temps. L'étonnant, c'est qu'ils se rejoignent près de sept siècles après. El Kamil, Sultan de Babylone et François se donnent la main. Chacun a son Dieu, mais, ils refusent le fanatisme et l'horreur du sang versé. Malgré les risques - bûcher pour Kamil, décapitation pour François -, le dialogue s'accomplit, jusque dans l'échange philosophique : « *j'étais en état de parfaite euphonie dans ce monde brouillé... Pareil à l'abrégé du grand livre cosmique ! Nous en avons la densité* » confesse le chef musulman. François tout ému répond en écho : « *Je quitte le camp croisé... là où règne le crime.* »

Parabole ou Histoire ? Qu'importe ! Étonnant créateur de moments de ferveur, Antoine JULIENS discret, presque effacé, apporte l'Espérance. Il crée ces « **instants d'éternité** » dont le monde a besoin, - la « **Modernité** » telle que la définit l'auteur des « *Fleurs du Mal* ». Alors, tout peut reprendre sens : « **l'univers** », devient tension vers « **l'un** », la dimension « cosmique », Harmonie et Beauté. L'Évolution, vrai Progrès, correspondrait au phénomène d'« **amorisation** » de Teilhard, fidèle à sa devise : « **Tout ce qui monte converge !** » Des ténèbres vers la Lumière ! « **Mehr Licht** » ! On retrouve le « **cuncta simul** » claudélien : « **VERBE SACRÉ** » prend tout son sens. Plus simplement, sur les ailes du grégorien, la joyeuse liberté de la Règle : « **ORA ET LABORA** ». Voici donc retrouvé un « Paradis perdu », par cette syllabe ternaire d'un mot fondateur et divin, de la joie échangée par l'Anima du Bénédictin : « **P A X** » !

Michel Brethenoux, Caen, 03/07/2017

## LA TROMENIE DU SOLEIL,

"Verbe Sacré", Landévennec 2017

Impressions sur l'oratorio scénique d'Antoine Juliens

"Ah!...il n'y a qu'un problème, un seul, de par le monde. Rendre aux hommes... des inquiétudes spirituelles. Faire pleuvoir sur eux quelque chose qui ressemble à un chant grégorien... Si j'avais la foi... je ne supporterais plus que Solesmes." (Saint-Exupéry, *Lettre au Général X...*, 30 juillet 1943).

" Il n'y a qu'une manière possible de s'aimer: c'est de se savoir sur-centrés tous ensemble sur un même "ultra-centre" commun." (Teilhard de Chardin: "*l'avenir de l'homme*".)

### Thème, intrigue et lieux

Ce nouvel oratorio d'Antoine Juliens, plus encore que les précédents est innovant. D'abord par ce titre exotique, dépaysant, de "**troménie**", ensuite par la projection intermittente, en cours de jeu, de tableaux originaux, vifs et multicolores de l'auteur lui-même : ils se meuvent en longueur sur les granits, vestiges du choeur antique, les font revivre et nous ouvrent par-delà l'Histoire, à l'immensité. Enfin, cette thématique de l'entrecroisement, certes poétique, n'a rien de fictif. **Amour et Politique** ! Dans sa dualité ce drame est toujours d'actualité. Deux fils constituent donc la trame du texte et de son "jeu". D'abord, Dante et Béatrice incarnent la fascination de l'Amour, dans son mystère et son désir d'Absolu. Puis l'étonnant face à face entre François d'Assise et le Sultan musulman nous ramène à la Cinquième Croisade [1217-1221]. La rencontre fut réelle en Egypte, en 1219, après la prise de Damiette par les Croisés. Fanatisme et meurtres guerriers, dits "terroristes", vont-ils perdurer ? L'Amour, ici-bas, ne serait-il jamais qu'un rêve douloureux, parfois ressuscité ?

### Du "*dantesque*" dans l'Histoire

Comment ne pas être séduit par cette intrigue, liée à l'Histoire, certes, et d'ordre culturel, mais apte aussi à toucher chacun en profondeur. Antoine nous immerge en des ondes spirituelles, vibrations qui - dans ce cadre et selon notre sensibilité - renvoient à ce chant grégorien qu'un Saint-Exupéry appelait de toute son âme ; dans un univers matérialiste, décomposé de surcroît par les horreurs de la guerre, il asphyxiait : "*on y meurt de soif !...*" Son "*Petit Prince*" survient du Ciel, comme une étoile, puis y revient : "*je n'ai pas retrouvé son corps*", dit le narrateur. Dante aurait pu déplorer ce même sort pour sa Béatrice. De nos jours encore, sans la Foi le monde s'enfoncé dans l'Inconnu entre violences et désespoirs, dictatures, barbarie, déshumanisation... La "littérature" et la "philosophie" des années 1930 à 60 ne sont-elles pas fondées, sauf exceptions, sur "*l'Absurde*"? Ecrivains et artistes témoignaient, à leur façon, d'une désespérance. Parfois l'âme se cache, comme le Soleil...

Dès l'acte I, l'oratorio nous plonge au "*creux de l'abysse*". Pluton, planète la plus éloignée du Soleil, découverte en 1930, n'était-ce pas un signe ? Epoque de déflagrations : crise économique de 1929, guerres et idéologies mondiales diaboliques (Hitler, Staline, le Japon...). Serions-nous condamnés à un cycle où se rejoindraient, pour se confondre, Apocalypse, Révolutions, Evolution ?... Enfermés, nous vivrions un "Enfer", sans issue... L'Espérance serait-elle morte, avec la sauvagerie parfois transformée en héroïsme ? Un an après Guernica (1937), Sartre décrivait "*la Nausée*" de l'existence. Sur "*la Condition Humaine*", en 1933 Malraux fut précurseur de nos interrogations, puis Camus, Beckett, Kafka, Kundera... donnèrent le témoignage d'un monde en perte de repères. Malgré le nom et la notion de "*Progrès*", l'Humanité pourra-t-elle échapper à ce déclin vertigineux, et "*pour un millénaire peut-être*", répétait en juin 1943 l'auteur de *Pilote de Guerre* ?...

Mais, ici à Landévennec, intervient la Providence : Antoine Juliens, guide optimiste et courageux, nous lance comme un cri, et répète: "**En route vers le Soleil**" ! Sans hésiter, nous faisons nôtre sa "**troménie**" dantesque. Elle implique, en effet, montées et descentes, chutes et sommets... Ce que le metteur en scène qualifie, humblement, de "**voyage**" se vit, de fait, comme un drame, un parcours sinueux entre Enfer et

Paradis ! Rien de fictif ! Dante est une référence littéraire, mais pas seulement. Il intervient comme personnage. Alors, à chacun d'évaluer la part de réalisme et d'actualité de cette "*Divine Comédie*".

C'est dire que l'Oratorio d'Antoine n'est pas "littérature" mais foncièrement "engagement". Le drame invite à rejoindre la Lumière. A la fin, comme François, le Sultan lui-même voit Dante en "*Frère Soleil*". Oui, "*ce pays en paix est de pure lumière*", lui dit-il. On le voit, la "**troménie**" traduit à nouveau une indispensable "urgence", s'il est vrai que "*l'humanité, depuis des siècles, descend un immense escalier dont le sommet se perd dans les nuages et le bas dans un abîme sombre. Elle aurait pu le remonter, cet escalier, elle a choisi de le descendre. La décadence spirituelle est effrayante.*" (Saint-Exupéry: *Ecrits de Guerre*, Gallimard 1994, p. 284). Pour beaucoup, l'Enfer est un mythe, antique ou médiéval, peu conscients que les humains ne se situent pas seulement sous le Soleil, mais parfois "**sous le soleil de Satan**". Ce que Dante nomme "*Enfer*" préfigure ou rejoint cette même "**pente**" que De Gaulle, tout au début de ses "*Mémoires de Guerre*" désigne comme "**fatale**" au point d'en faire le titre de son premier chapitre. Le "*Résistant*", l'Homme de "*l'Appel*" voit la France rouler "**à un rythme vertigineux**" vers "**l'abîme**". A cette "*chute*" vécue, ressentie - "*raison et sentiment*" - comme un "*Enfer*", quel remède ? Le soldat, le patriote opte héroïquement pour la Résistance. L'aviateur insiste sur la force de l'Esprit : "*il est bien certain que si j'avais la Foi, je ne supporterai plus que Solesmes*"!... De fait, célèbre par son grégorien, n'est-ce pas un temple salvateur, où se cultive toujours un idéal spirituel. Un autre Antoine fait appel à Landévennec, où l'on partage ce même idéal. C'est là qu'il nous fait prendre conscience d'une "urgence" : œuvrer fraternellement pour que puisse ressusciter une Civilisation aujourd'hui moribonde ?

De tels échos - parmi bien d'autres... - ont résonné en nous, trois soirs de suite à Landévennec. Antoine, avec son génie personnel, prouve qu'il n'y a pas dissonance entre ces registres, ces tonalités d'un vécu qui traverse l'Histoire ! Souvent dans le monde, "**la vraie vie est absente**", et pour la restaurer il faut davantage que des "*semelles de vent*".

Alors se lèvent des phares, des héros, des saints, ou bien revit une "**troménie**" en quelque havre spirituel, justement protégé du tintamarre médiatique par la "*lectio divina*", le "*grégorien*", et... l'Oratorio. C'est là qu'on peut retrouver des sources d'énergie et de vraies "résistances". Tout un potentiel de Lumière et de Paix permet de s'élever : transcender les ruines, le diabolique, l'Histoire du Mal où l'on piétine encore des tapis de croix... Dans ses "*Cantiques*" à la Nature, au Soleil, aux bêtes, aux oiseaux... François d'Assise chantait, malgré bien des conflits, un "*Laudate*" fraternel, universel... C'est une "**Bénédiction**" libératrice similaire qu'incarne, par exemple, cinq siècles plus tard, l'un de nos plus grands poètes dans ses "**Fleurs du Mal**". Conscient d'être "*maudit*", Baudelaire condamné par son siècle en 1857 - longtemps rejeté par l'Université, réhabilité en 1949 seulement - ne s'est pas borné à clamer un "*De Profundis*". Au plus profond du "*Spleen*", sur le mode chrétien

*"Vers le Ciel, où son oeil voit un trône splendide,*

*Le Poète serein lève ses bras pieux...*

*"Soyez béni, mon Dieu, qui donnez la souffrance*

*Comme un divin remède à nos impuretés*

*Et comme la meilleure et la plus pure essence*

*Qui prépare les forts aux saintes voluptés !"*

Crimes et souffrances, Guerre et Paix !... Landévennec n'a pas effacé toutes traces d'un vandalisme millénaire. Certes, nous voici sauvés des invasions Vikings, des pillages et incendies de 916, et à l'abri de plus récentes violences : révolutions, expulsions laïcistes, fanatismes cruels... Pourtant, dans l'Histoire persistent bien des Enfers ! A quoi bon les énumérer ? Cet Oratorio intervient donc à la fois pour réveiller la Mémoire mais aussi rappeler le Présent. Résurgences et urgences, l'Histoire est faite de ces marées : "*itus et reditus*", observait Pascal<sup>1</sup> ! Les persécutions ont-elles cessé depuis Néron, Dèce, Dioclétien, et après la Paix de Constantin ?... Aujourd'hui même renaît un terrorisme, où quelques "fous d'Allah" peuvent passer aux actes. On voit l'urgence, en notre noosphère plus que contrastée, de faire jouer à plein les forces de

<sup>1</sup> -*Pensées*, éd. Lafuma N°961).

l'Esprit. L'intelligence, la "ratio", l'érudition de Dante, sa présence en cet Oratorio suffiront-elles à réveiller le désir du Salut qu'appelle la "troménie" ?... Mais Dante n'est pas seul. François d'Assise, ermite, et missionnaire de l'Esprit, s'engage ici totalement. Il tire vers le haut, comme s'il préfigurait l' "**Elévation**" – "**Bénédiction**"

"Celui dont les pensers, comme des alouettes,

Vers les cieux le matin prennent un libre essor..."

Tout le "jeu" d'Antoine Juliens suppose de "se savoir sur-centrés tout ensemble sur un même ultra-centre commun", eût dit Teilhard. Il vise à la réunion des extrêmes, historiquement et a priori en opposition : Dante, le poète en quête d'un amour perdu, mais aussi engagé en querelles florentines, et le "*Poverello*" d'Assise, humble "*fou de Dieu*" face à un prince ennemi. Il réussira à faire triompher le dialogue entre deux personnages en tout opposés : François, avec son chapelet et El Kamil, Sultan tout-puissant, armé d'épées contre l'Empire chrétien.

Une dramaturgie originale ou la "troménie retrouvée"

On le voit. Par-delà les paroles et le jeu scénique, peut s'éveiller, se rendre sensible tout un monde intérieur, jusqu'alors indicible. Alors s'amorcent éveils et départs, comme ces "*montées*" vers l'idéal envisagées par Thérèse d'Avila ! Cette "**troménie**" évolue devant nous, et en nous, au-delà du traditionnel "*Pardon*" ou des "*Processions*" rituelles. L'Oratorio nous met sur la voie d'une authentique "**initiation**" et donne la possibilité d'être touché par la Grâce. Les scènes les plus intenses peuvent évoquer l'extase, même si le scénario reste concret, réaliste, et respecte l'Histoire. Mais, pour les plus attentifs, en attente, en désirs, les catégories de l'Espace-Temps se trouvent dépassées. "**Oratorio**"! le nom l'indique, implique l'oraison, "départ" dans l'ordre de l'Esprit...

Alors, au sein du drame historique, ou d'une aventure, nous retrouvons la liturgie. Partiellement, il est vrai. A plus de douze reprises, interviennent, en support, ou prolongements, les échos de chants familiers au chrétien, presque tous en latin, rappels justement de l'"*orare*" monastique. Ces voix nous effleurent, nous dilatent, nous portent comme des ailes angéliques : *Ave Maria, Salve Regina, Miserere mei...*, douceur du *Sanctus*, versets de Psaumes, dont l'"*In Exitu*" salvateur (p.56), marche vive, scandée des grandes *Litanies* (p.99), et, par anticipation, le triomphal "*Te Deum*" (p.39)... Certes, il s'agit bien d'un "Oratorio", mais pour le metteur en scène le chant ne saurait recouvrir, en surimpression, les voix en dialogue, ni distraire du jeu scénique, du visuel. Et pourtant, l'on se laisserait volontiers envoûter par ces mélodies sacrées qui rendent "*Dieu sensible au coeur*" ! On toucherait au surnaturel : le temporel de notre condition absorbé par l'Eternel. Ces touches de psalmodies laissent entrevoir (ou entendre) de paradisiaques signaux. Par moments, ces flashes sonores nous laissent "frustrés" d'une suite. Antoine modère, semble-t-il, les "envolées"; ces chants, enregistrés, ne sont que supports. "*Enfer...Paradis*"!... La dialectique "dantesque" poursuit son évolution vers "*I'hosanna perpétuel*" du "*Choeur des Anges*" (sic, p.87).

Quoi qu'il en soit, l'Oratorio nous apporte indéniablement l'indispensable "*supplément d'âme*" qu'est venu chercher le spectateur-pèlerin. Contre le fanatisme, l'enfer des croisades d'hier ou des barbaries actuelles, qui explosent un peu partout sur notre planète, la réponse nous est finalement apportée : **PAX** !... A lui seul, ce mot, synthèse de la règle "**ORA et LABORA**", résume le "climat" de ce spectacle. Dans ce cadre bénédictin, l'intrigue, l'action, les scènes trouvent leur aboutissement, leur juste note, d'autant que tout s'achève par le Cantique de "*Louange*", proféré par Dante dans l'émerveillement et l'action de grâce...

Ainsi, depuis huit ans, vers mi-septembre - temps des récoltes, des vendanges - le travail exceptionnel d'une équipe de passionnés porte ses fruits. Quatre acteurs, dont Isabelle, et quatre techniciens suffisent à Antoine, à son style toujours "sous tension", pour nourrir jusqu'en Bretagne profonde ceux qui viennent "communier" en ce "**Verbe Sacré**". Cette année, l'étonnante "**troménie du Soleil**" nous a réellement fait cheminer vers la Lumière intérieure. Est-il excessif de dire que le Soleil, englobé dans la nuit par la voûte céleste, s'est intériorisé ? Qui vit cet Oratorio n'est plus banal vacancier venu pour - ou par - distraction. Antoine aurait-il restauré la vénérable tradition des "*mistères*" ?

Mais l'actualité nous porte. Dès le début, François d'Assise tient tête au roi de Jérusalem qui ironise sur ce pauvre "*chevalier d'humanité*" assez naïf pour persister dans sa mission de Paix. Il a beau proclamer "*l'Orient et ses âmes hantent mon esprit*"; je veux croiser" on ne donnerait pas cher de sa peau. L'intrigue se

profile : le "spectacle" va fonctionner selon le principe, bien claudélien, du "*cuncta simul*" : "*tout se tient*" ! Unité d'un lieu à merveille adapté - nous l'avons dit - mais également d'action. L'espace scénique impose en soi la dialectique : élan/chute, vie spirituelle et ruines... Mais le drame - soulignons encore son originalité par rapport aux Festivals en vogue - dépasse la fragmentation traditionnelle de l'Espace-Temps qui englobe les mortels que nous sommes, et leur planète... En 2017, l'Oratorio fait revivre des structures de la "*divine comédie*" - cercles, sphères, abysses et cieus - avec un art exceptionnel.

Car la "*troménie*", qui n'est pas épopée mais "*parcours*", impose marches et démarches. Parfois, tel acteur disparaît, puis réapparaît, dans l'exploitation scénique du site. La dynamique de cette œuvre difficile d'accès en devient alors plus sensible : des ténèbres à la Lumière, de la "caverne" et ses ombres, marcher, monter vers l'éblouissant Soleil !... L'auteur en a souligné les étapes : du "*désert*", en "*prélude*", pourra jaillir un chant, du "*De Profundis*", jusqu'au "*Te Deum*"...

En quatre actes - qui rappellent colonnes ou piliers - l'Oratorio fait revivre nos éléments vitaux - à la fois humains et cosmiques : "*terre, air, feu, jusqu'à l'eau*" d'une "*terre promise*", "*joie parfaite*". On suit et subit donc l'épreuve d'une *Saison en Enfer*, presque jusqu'aux "*Délires*" du poète exalté par de mystérieuses "*illuminations*" ? - "*Elle est retrouvée ! - Quoi ? - L'éternité !*" En effet, c'est à la finale que se comprend au mieux, ou se justifie, ce titre de "*troménie*". Antoine fait ressentir le paradoxe. Au chant peu mélodieux du Muezzin, le Sultan reste, un temps, immobile et muet. En réplique, s'élève alors par la voix de Dante "*il Cantico*" de François d'Assise : "*Laudato si, mi' Signore...*". La paix est proche, car vient de s'effacer la dissonance entre le cri musulman et le chant du chrétien. Dans le même temps, la "*châsse*", en forme d'arche de Noé - symbole évident d'un salut - commence à processionner. Tel un Musulman converti, voici El Kamil qui place un "*débris de peau*" ensanglanté, en relique, dans la châsse. Vu la référence à Noé, au Déluge, l'humanité serait-elle sauvée ? L'Oratorio incorpore ainsi le mystère du Salut, et d'une Résurrection. En effet, que porte donc le reliquaire ? La preuve que François, épuisé et quasi mort en mission, a reçu les stigmates. En lui, par lui, le divin Crucifié s'est réincarné dans l'humain, jusqu'au sang.

Et l'Evolution se poursuit. En l'absence douloureuse de l'Aimée - Dante n'avait de désir que pour sa Béatrice. Par cette séparation imposée à l'humain, telle une épuration au tréfonds de "*l'abysse*", au dénouement voici que nous submerge un "*embrasement astral*". Feu d'artifice et bouquet final ! Les humains auraient-ils transcendé les éléments ? Parvenus au sein d'une sacralisation cosmique, quelle évolution ! Paradis perdu - mais retrouvé ?... A la fin, Dante rejoint le Poverello, et le "Franciscain" le Sultan El-Kamil. Déjà s'amorce l'Evolution qu'imaginait un Teilhard de Chardin, ce phénomène progressif d' "*amorisation*" de la terrestre humanité ? Et pourquoi pas du mystérieux cosmos ? Cette "*troménie du Soleil*" n'est ni fiction, ni rêverie romantique. Elle ne fait pas que rénover une tradition spécifiquement bretonne.

Si jusqu'à Landévennec le chemin est sinueux, exigeant, sous le ciel nocturne où se développe le spectacle comment ne pas rappeler l'énergie des "*trous noirs*" des astrophysiciens modernes ? Le décor est sobre et même sombre. Alors, pour marquer le contraste, et l'évolution, l'auteur qui a choisi la dialectique "Enfer/Paradis" fait intervenir de joyeuses et mouvantes couleurs : il projette ses tableaux... Des envolées d'oiseaux multicolores nous entraînent très haut, vers le paradis... Ces contrepoints scandent l'action, de même que reste inoubliable le chant de cet humble et invisible "*rossignol*", dont la pureté fascine et transperce. Nous sommes parfois dans le fugitif ! Puis jaillit soudain ce verset des béatitudes : "*pacifici... filii Dei vocabuntur*" (p.67). "*Exultabit anima !*"... Oui, bénis soient les artisans de cette Paix ! Au cœur de l'action, ils se situent dans l'ordre, non de l'esprit, mais de l'Amour... Ils transcendent la catégorie mentale "Espace-Temps", comme celle de la "*matière noire*" supposée antérieure à notre Soleil dont les astrophysiciens limitent le "combustible" à 5 ou 6 milliards d'années. François et El Kamil, artisans de paix, vivent dans un autre ordre. Mortels, certes, mais déjà ils "*savourent*" "*l'ode divine*" du "*Salve Regina*" (p.67). Voici que la Reine de Lumière - telle la "*belle Dame*" des Apparitions mariales - nous réunit au-delà d'une

logique et des science humaines. *Au commencement... les ténèbres couvraient l'abîme (mais) un souffle de Dieu agitait la surface des eaux*. "Souffle de l'Esprit Créateur"!...

### Par-delà l'Espace-Temps, l'Eternité retrouvée

Genèse, Apocalypse et physique cosmique ! A partir de ce spectacle, Biblistes, Mythologues, Cosmologues... pourraient discourir. Après ces premiers "cycles" et de nouvelles étoiles formées en la "Voie lactée", puis "*dans environ 100.000 milliards d'années...*" *le ciel s'éteindra pour toujours... l'univers entrera dans l'ère des trous noirs.*<sup>2</sup> Ténèbres, Purgatoire, Lumières du Paradis ? Serait-ce un schéma périmé ? Dante, pourtant en avance sur la science de l'époque, reprit des mythes ou croyances - supports des cycles de l'Histoire. Or l'infini du cosmos - en expansion jusqu'où ?... - l'abysse d'en bas comme celui d'en haut, ténèbres et lumières, disions-nous, gardent toujours leur mystère. Mais si l'on admet ce constat de Claudel : "*la Nature est symbole, l'Histoire est parabole !*" La troménie, qui joue l'ostension de l'Histoire, nous incite à toujours progresser.

Le texte, et surtout la scénographie de l'Oratorio sont des tremplins, moins pour les rêves que pour l'Amour. Dépassant un imaginaire médiéval, Antoine suggère des transpositions : du plus obscur, du tréfonds de l'espace on perçoit comme des cris, des hurlements de prisonniers ou damnés... Mais il n'y a pas contradiction avec les sondages actuels des physiciens : ils attestent l'existence d'ondes gravitationnelles actives, de plus de 100 millions de "*trous noirs*" dans notre seule Voie Lactée. Et l'univers accélère son expansion, grâce à cette mystérieuse et omniprésente "*énergie noire*" que n'atteint pas le télescope. Si l'Oratorio d'Antoine s'implique à la fois dans le Temps et l'Espace - il ne se réduit pas à un genre poétique, ni même liturgique. "*Verbe Sacré*" offre un "appel" d'air... ou plutôt de l'Esprit. Il mobilise toutes les énergies - en nous et hors de nous - comme pour vérifier ce paradoxe : "*l'essentiel est invisible pour les yeux*". Par-delà les plans historiques ou politiques, il nous fait vivre en transcendance. Tout le vécu individuel ou de l'Histoire s'oriente vers une sacralisation. Loin de nier l'Evolution, il en souligne le sens.

Sans doute sommes-nous intégrés en une sphère, ou en un "*cercle*" - selon l'expérience douloureuse d'un Soljenitsyne - mais si l'Oratorio en reprend le dessin, il dépasse de loin le grand tour, ou "*tro Breiz*" de Locronan créé - curieusement - au temps de François et de Dante. Dans ses nombreux tableaux d'oiseaux, Antoine, nous fait signe : voici "*l'Oiseau Divin*", vois comme il "*frappe l'air de ses plumes éternelles*"(p.55). Oiseau bleu, oiseau de Feu, comment t'imiter ? Ne regardons pas de trop près l'Enfer, l'en-bas, la guerre ! Le ciel existe au-dessus des laboratoires scientifiques. Bichat n'a jamais trouvé d'âme sous son scalpel ! Mais aurait-il su comprendre le chant du rossignol ou ces oiseaux de paradis qui se livrent, sur les toiles d'Antoine, à une espèce de ballet nuptial ? L'oratorio, redisons-le, donne "*un supplément d'âme*".

Si "*Dieu écrit droit*", c'est "*par voies torses*", redit Claudel en épigraphe de son drame majeur : 4 actes lui aussi, et qui a pour scène "*l'univers*". Antoine, de même, fait éclater tous les cadres, classiques, ou ceux qui flattent le public. Et s'il est vrai que "*tout ce qui monte converge*" (Teilhard) - Enfers et Paradis toujours ! - quelle autre aspiration proposent donc tant de "penseurs", de Platon, Socrate, Pascal, à... M. Zundel ? Enfin, en vérité, "*sommes-nous vivants avant la mort*" ? Qui pourrait le prétendre, et rejeter cet appel final : "*Délivrance aux âmes captives*" ?... Dans le contexte de l'Esprit et du Salut, comment prétendre échapper à l'attraction du "solaire" ? Force est de rejoindre la conclusion d'Antoine : que résonne le "*Cantique*" de François, chant de Louange et de Bénédiction, repris par Dante finalement uni à El Kamil !... Tous ont le même Espace, vivent la même Paix. Enfin, "*pure beauté*", la "*vraie vie*" s'offre à nous ! Paix et Grâce pour tous ! Finalement, c'est le même Soleil "*du (même) Dieu qui a levé son jour !*"

Michel Brethenoux, Caen, 21/12/2017

<sup>2</sup> -D'après Matteo Smerlak: "*Les trous noirs*", "Que sais-je ?" PUF, 2016,



## LES PIERRES DE SUBIACO

Oratorio d'Antoine Juliens, septembre 2018

Présentation par M.B.

\*

"*Mes mains sont un outil d'amour au service du beau*" (Benoît).

"*Le maître d'oeuvre doit être lui-même tout, argile; sable et terre; bois ; fer et bronze*" (Pierre).

"*Sois toi...pierre de vie !*" (Pierre).

"*Le monde en son entier devient un grand sépulcre*" (Placide).

\*

Que choisir, quelle pierre, quel fût, quelle arcade ou fenêtre béante vers le ciel, au centre de ces ruines de l'abbaye de Landévennec ? Entre ciel et terre ? Créer, construire, re-construire !... De ses mains, de son coeur ? "**Ora et Labora !**" La devise bénédictine, même implicite, revit tout au long de ce nouvel Oratorio consacré à Benoît. Aujourd'hui, Antoine Juliens la grave au coeur de "**Verbe Sacré**". C'est bien ici, sous nos yeux — et le ciel étoilé — que "**les Pierres de Subiaco**" redeviennent "**pierres vives**". Miracle du lieu, aux vestiges de granit certes, mais surtout beauté du jeu dramatique instauré ! Voici réintroduit ce mystérieux cycle de Vie qui nous dépasse... Il nous entraîne, en ce drame où le visible épouse toujours — et suppose — l'invisible, où l'Histoire apparaît comme "**éternel recommencement**". La formule peut paraître un truisme banal, mais se justifie par les références du texte à de vieux cartulaires, cartes, codes, folios, plus ou moins effeuillés, détruits par les pillages. Or, si Antoine jette "un regard en arrière" pour honorer Benoît, il prophétise aussi.

Depuis 913 où l'abbaye de Landévennec fut incendiée par les Vikings, bien des siècles passèrent...Mais elle fut reconstruite, de même que l'abbaye-mère de 529 fondée par Benoît à "Monte-Cassino", et ravagée dès 589 par les Lombards lancés dans leurs conquêtes. Il fallut reconstruire aussi, après le passage des pirates Sarrasins, après le séisme de 1349, et le terrible ravage du site par les bombardements du 15 février 1944. Bâtir, et rebâtir !... Qu'importe ! La règle, le ciseau, le maillet, et l'ardeur fraternelle suscitée par Benoît, vont triompher des tourmentes, conquêtes, guerres et révolutions.

**Détruire/ rebâtir !...** En ces lieux bénits, l'Oratorio d'Antoine est structuré par cette dialectique. C'est tout ce pan — inévitable — de l'Histoire qu'il nous fait revivre. Créateur, avec son équipe, de "**Verbe Sacré**", il revient aux sources, rappelle la nécessité de n'être pas seulement contemplatif, ou "spéculatif", mais concrètement "opératif". "*In principio erat Verbum*" ! Il restitue, pour nous, la dimension à la fois matérielle et spirituelle de la vie bénédictine. Sans moraliser, il prouve que Benoît, ou ses disciples, restent vivants et peuvent redresser le monde à condition de mettre en pratique la "Règle" : "**PAX !**" N'est-ce pas le but — et le début — de la vie, sans oublier "**Amor et Gaudium**" ! "**Gaudium et Spes**" ! — "**PAX !**" Ces trois lettres — figure, en "logo", des initiales du "**X**", et du "**Rho**" grec — renvoient au Christ. Les disciples de Benoît peuvent, ici, l'arborer ou le graver en vecteur de Victoire. Car si beaucoup furent décimés par les violences de l'Histoire, les révolutions, d'autres surgissent pour une "Re-naissance". Cet oratorio, riche en péripéties, à la fois suggestif et concret, s'appuie sur l'Histoire, les "miracles" de Benoît, et la Règle. L'Oratorio d'Antoine Juliens ou la vie bénédictine sous le sceau de l'Espérance.

**L'Histoire.** Centré sur la vie de **saint Benoît de Nursie** (480-547) et "la Règle bénédictine", Antoine s'appuie sur la "*Vie de Benoît*" dans les "*Dialogues*" [livre II] du Pape St Grégoire le Grand (540-590-604). Il met en relief la vie intérieure, la dynamique de l'Esprit qui habite le futur Saint, et

quatre ou cinq "miracles" attribués à Benoît ponctuent le scénario. Il exploite, avec sobriété, mais vivacité, des épisodes édifiants cités par Grégoire pour que l'Eglise d'Occident, en butte à diverses calamités au VI<sup>e</sup> siècle, prenne son expansion en Europe. Des scènes montrent la nécessité des reconstructions d'abbayes ou d'églises ravagées. Idéal toujours d'actualité ! ...

**Benoît de Nursie** (480-547), fuyant le monde profane, se fait ermite puis cénobite. De sa grotte creusée dans la haute falaise de **Subiaco**, il va créer pour ses frères, et avec eux, à l'aide de ses architectes Pierre et Grégoire, églises, temples, cloîtres... L'Europe, encore "sauvage", "païenne", sera parsemée de pierres taillées et sacralisées par cet "*Architecte de Dieu*". Des siècles plus tard, le Pape le proclamera "**Patron de l'Europe**" (Paul VI, 24 octobre 1964) quand aura été reconstruite l'abbatiale de Cassino, écrasée par les bombes de 1944... Depuis le Moyen-Âge, des cathédrales s'élèvent sur des cryptes ou des temples jadis celtiques ou romains. Gothiques, elles jailliront de plus haut pour capter la divine Lumière. Comme en filigrane, nous sommes conduits au Mont Sion, à Jérusalem que chantent les Psaumes et vers son Temple "sacralisé". Détruit par Nabuchodonosor (-586) il sera rebâti, pierre à pierre, après le retour des déportés de Babylone (-538). Puis, à nouveau, il faudra le rebâtir, après sa prise et son incendie par Titus (+ 70)...

Aujourd'hui encore, tempêtes sauvages, déluges de feu, de sang, s'abattent sur le monde. Benoît et ses premiers compagnons ont montré la riposte : le travail se poursuit, scandé par la prière. Tel est l'idéal. Sans tailler, ajuster sans relâche notre propre pierre, car "*la vraie vie est absente*"! "**Verbe Sacré**" traduit cette leçon majeure de la vie de Benoît. Le Christ n'a pas nommé Simon "Pierre" par hasard. Après "*l'Imitation de Jésus-Christ*", voici, sous forme scénique, en condensé, une "*Imitation de Benoît*", moine et apôtre "maçon". "Bâtir" — et parfaire — le Temple ! "**Entre dans la pierre ! Sois toi... pierre de vie !**" précise Pierre à Mathurin, ce converti qui veut combattre "*les puissances du mal*", toujours à l'oeuvre. Ainsi, le combat peut exiger de reconstruire jusqu'aux "**pierres de sang**"! Au coeur de ces ruines millénaires, encore rougies par l'incendie viking de 913, c'est l'histoire bénédictine que veulent retracer, ou plutôt résumer " ces "**quatre pierres de Subiaco**". Un "**quatuor**", écho de nos quatre Evangiles ?

"**Quatuor**"! Musique, mélodie et rythme des pierres !... Certes ! Le choc des maillets, l'éclatement des roches !... Quel "**travail de bénédictin**"!... L'Oratorio est ouvert par Benoît l'architecte, tout "*envahi d'une joie débordante*" : danses sur le sol, voltes et "*pas de deux*"... Le plan d'une abbaye se trace dans la joie. Il faudra utiliser équerre, compas, fil, niveau à eau. Le travail du "spéculatif" se fait dans l'enthousiasme : "*les plans étaient des rythmes, des chants purs*", rappelle Maître Grégoire. Et le "**quatuor**", développe une "suite" : "l'opératif", l'ouvrier, doit faire chanter "*la pierre brute*"... "*J'aime ces blocs arrachés au sol, calibrés, burinés...*" dit Mathurin au Maître. Voilà pourquoi le chant de Pierre, "**inlassable bâtisseur, en qui s'affrontent matière et esprit**" s'emporte : "*je déteste la pierre cassante, presque aussi dure que le marbre*". Tout doit converger vers le chant, l'harmonie. Ainsi, Grégoire, "*architecte-archéologue*", habile et savant, tel un "compagnon" du "tour de France", infatigable, taille et cisèle... C'est à ce prix et par l'effort de tous qu'on produit un chef-d'oeuvre d'abbaye, comme à Orval, —val d'Or, en pays de Gaume (Lorraine Belge). De la carrière, parvenir à créer "**la merveille**" : un ensemble de pierres qu'on peut ajuster sans mortier. Elles se transforment en fleurs et fruits, tels des "*ceps chargés de grappes*", ou encore en "*verger gorgé de roses du paradis et lys d'éternité*".

Or "l'édification" est sinueuse et souvent douloureuse : "**Dieu écrit droit, mais par lignes torses**"! Que d'obstacles ! Après révolutions, "**tempêtes et orages**", il faut tout "redresser", parfois déblayer le "*kailhou*" (sic), écarter telle "*pierre qui ne vaut pas tripette*" (sic). "*On bosse comme des galériens !...*" se plaint Mathurin. Les Maîtres l'encouragent ; et le moine "**oeuvre sans relâche**".

Tel est le courant de l'Histoire, incarnée par sept acteurs. Chiffre symbolique ? Benoît "**architecte de l'Esprit**" ne porte pas en vain l'insigne de **la Croix. Placide**, l'un de ses "*moinillons*" chante,

fidèle à la **Règle**. En revanche, **Florentius**, le curé voisin, d'une jalousie diabolique, fait tout pour détruire. A l'opposé, **Tzalla**, pierre brute, non taillée, naguère féroce, mais converti devient "*bâtitteur*" zélé sous le nom de **Mathurin**. **Grégoire** et **Pierre**, savants et Maîtres-Architectes, pratiquent leur art au service du "*Beau, du Bien, du Vrai*". Et **Friedrich**, "*adolescent de génie*", incarne le "novice" qui vit passionnément ce drame entre "*matière et esprit*".

Landévennec n'est pas Avignon ! Le public n'est donc pas venu pour un "divertissement" de théâtralité. Dès le début, dès la première tonalité, l'intrigue ou la structure de l'Oratorio est livrée. Nous passons d'un quotidien profane et prosaïque à l'acte quasi religieux, à ce qui nous prolonge, nous relie aux mystères du sacré.

Comment ? Peu d'acteurs, mais ils fonctionnent à plein, tantôt dans le contraste, tantôt dans l'élan harmonieux. Par leur talent, la gestuelle et la vivacité verbale, le jeu scénique l'emporte sur un récit moral ou édificateur. D'un silence envoûtant au départ, nous voici entraînés par la chorégraphie mystérieuse d'un Benoît silencieux. Trois exemples. Brusquement, un "*cri douloureux, féminin, déchire la nuit*". Ce choc n'est pas un prélude artificiel pour créer "l'atmosphère". Antoine reste fidèle à l'histoire d'un premier miracle. La nourrice qui a suivi son petit Benoît est en pleurs : elle retrouve cassé le crible à froment qu'elle avait emprunté. Une prière de Benoît, et tout est réparé. Ce miracle en annonce d'autres. Un paysan vient de perdre son fils. Abîmé de douleur, il vient en suppliant présenter à Benoît ce corps inanimé. Benoît va prier, les yeux levés au ciel, et par le souffle de l'Esprit, voici l'enfant ressuscité. Autre épisode, celui du vase brisé : face aux forces diaboliques bien masquées, un signe de croix de Benoît, et le poison des serpents venimeux s'écoule, anéanti.

A la fois Antoine nous plonge dans la vérité de l'Histoire et nous conduit vers les mystères du spirituel, vers l'intériorité. D'autre part, Benoît, personnage multidimensionnel, fondateur de monastères, est toujours actuel. L'ermite de Subiaco danse de joie, multiplie les tracés sur le sol : il est bien fondateur de Monte-Cassino et d'innombrables abbayes. L'intrigue majeure est là : du visible à l'invisible, du profane au sacré, des violences à la Paix !

En effet, l'Esprit du Mal va jusqu'au meurtre de Friedrich, cet "ange d'immortalité". Devant le corps inerte, Grégoire, Maître des novices et architecte, pleure, crie, tenté par la révolte, mais se reprend bientôt, lançant, son "ardente incantation" à la "PAIX", "*lumière sacrée qui resplendit par renaissance*" : douze anaphores sur le mot, en litanies !... Il faut donc, contre les forces diaboliques, tout remettre en chantier, rebâtir le Temple, ce que symbolise la "*grosse pierre*" portée par Mathurin "*sur un mur écroulé*".

En conclusion, ouvrons les yeux. Il faut l'admettre— en dépit des médias actuels —"*la civilisation naît, vit et passe*", mais ici, chez les Bénédictins", "*le coeur de Dieu bat à plein*". Reconstruire ! "*Ce qui sauve, c'est de faire un pas. Encore un pas. C'est toujours le même pas que l'on recommence...*" [ mot de Guillaumet, dans "*Terre des Hommes*", 1938 ]. Sinon "*le monde entier devient un grand sépulcre*", comme dit Placide. La Mort, sauf s'il y a "Résurrection" ! ...

La nécessité de cette même "**Règle**" est mise en évidence par Antoine, en ses "**quatre pierres**" vives de Subiaco. "Verbe Sacré" n'est-il pas, chaque année, source d'un élan, d'une re-construction à la mesure de chacun ? Pour se sauver de l'absurde ou du néant, il faut faire revivre la "**matière**" que symbolisent à Subiaco, comme à Landévennec, ces "pierres". "Je défends ma foi dans la matière", dit Pierre. Son "Credo" exalte la "**pierre de vie**" ! C'est à des "mains" opératives — "**Labora !**" — de bâtir sans relâche le "**Temple**" de Benoît. Oeuvre tantalosante, si l'on partage avec Pierre ce regard sur l'abbaye : "**Le soleil se couche sur elle. Il la réveille au matin, lui donne ses couleurs**" !... Le Feu et Anima conduiraient au salut ? "**Ora**" ! dit la Règle, mais aussi "**Labora**" ! Ces "quatre pierres" ne peuvent nous laisser passifs. "**Le Verbe**" a ce pouvoir souverain de "**pétrir**"

**toute Matière**", puisque "**au commencement, il n'y avait pas le froid et les ténèbres, il y avait le Feu. Voilà la Vérité**" [Teilhard de Chardin, *Hymne de l'Univers*].

Antoine, par ses "quatre pierres", fait-il autre chose, que de célébrer cette "valeur" : l'ardeur? "**Feu**" et "**Labeur**" ! Après Benoît, il n'est pas seul. Péguy, le converti, dans sa méditation sur "**l'Argent**", comparant la civilisation des cathédrales et l'actualité (1913), dénonçait, après Baudelaire, l'imposture du "Progrès" qui nie le spirituel. Oui, "**ora et labora**" ! On travaille, mais on chante encore le grégorien chez les fils de Benoît, par exemple à Saint-Pierre de Solesmes. Saint-Exupéry, en pleine guerre, rêvait d'y finir sa vie.

Le "Labeur", passionnément défendu par Péguy, était inséparable de la "prière" ! "*De mon temps, tout le monde chantait... ...Il n'y avait pas cet étranglement économique...cette strangulation scientifique... rectangulaire... J'ai vu toute mon enfance rempailler des chaises ...du même cœur, et de la même main que ce même peuple avait taillé ses cathédrales... Il fallait qu'un bâton de chaise fût bien fait... C'est le principe même des cathédrales... Et leur travail était une prière. Et l'atelier un oratoire."*

A une époque où il faut "**sauver l'homme d'un cosmocide**", il y a urgence à méditer ce nouveau "**Verbe Sacré**" d'Antoine Juliens, à adopter cette voie du salut. Le féroce Tzalla a justement choisi Subiaco, le cloître plutôt que Mammon. Ici, il peut prier et chanter", mais il ne peut oublier le message testamentaire de Benoît : "**mes mains sont des outils d'amour.**"

## **Les pierres de Subiaco**

Sur l'Oratorio créé à Landevennec par ANTOINE JULIENS en septembre 2018 : Impressions

*"A la matière même un verbe est attaché ...*

*Un pur esprit s'accroît sous l'écorce des pierres !" (Nerval)*

### Le thème dans son cadre

**"Les pierres de Subiaco"** ! — Le titre renvoie d'abord à Saint Benoît qu'il s'agit d'honorer pour les 1200 ans de l'adoption de sa "Règle" dans toute les abbayes d'Europe, après le synode d'Aix-la-Chapelle. De plus, pour la neuvième année de la création de "**Verbe Sacré**" à Landevennec, Antoine Juliens tient à raviver l'Histoire, non par un récit, mais par cet "*Oratorio*" dramatique qui ressuscite les liens entre la Matière ("**pierres**"), l'Homme et l'Energie de l'Esprit Créateur: toute "*une cosmologie du sensible*". Les aléas de l'Histoire laissent des traces sur ces "pierres" que travaillent les moines dont Pierre, savant "architecte", Grégoire et leurs disciples, à l'image du "*Grand Architecte de l'Univers*" ! Inépuisable symbolique ! — "*Eh quoi! tout est sensible!*"... Ce cri, ou "Credo" de Pythagore rappelé dans les "*Vers Dorés*" de Nerval reflète la dimension majeure de l'Oratorio joué, trois soirs— j'allais dire trois "nuits" — dans les ruines millénaires de l'abbaye. Des "**pierres**" à "**l'Esprit**", simple oxymore ou jeu rhétorique !... Cette dialectique et le contexte seront ici justifiées par : "*un travail de bénédictin*"! Antoine Juliens le démontre : il nous entraîne au-delà des apparences, sans jamais les nier. D'où le spectacle d'une lutte incessante, et par moments dramatique.

Un tel "jeu" n'est pas un spectacle ordinaire ! Dans ce lieu reculé, que vient donc rechercher le public ? Il n'aura pas fait la route en "vacancier" qui veut se "divertir", consommer. Ici, Benoît, incarné par Antoine, lance un appel : rejoindre la vie de l'Esprit, à travers l'Histoire, et "hic et nunc". Cette année, il ne s'agit plus de suivre les cercles de Dante, de l'Enfer au Paradis, pour y retrouver sa Béatrice, ni d'amener le Sultan dans les bras de François d'Assise, pour une conversion.

D'emblée, on est saisi par ce cadre incomparable. Où faire mieux vivre ou revivre "**les pierres de Subiaco**"? Elles nous convient, par le talent d'Antoine et de sa troupe, non seulement à méditer l'histoire, mais à une "re-naissance", toujours à recommencer. "**Verbe Sacré**" ! Le "label", dans ce cadre, lance bien des appels. L'aber de l'Aulne, les eaux paisibles vers la mer, au pied de ces puissants vestiges de granit sont porteurs de tant de pensées !... Oui, à l'heure crépusculaire et dans la nuit, "*l'œil écoute*". Créés "*à l'image de Dieu*", et renvoyés à la "Création", nous voici donc appelés à poursuivre, ici même, une aventure de l'Histoire, dans le mystère de ses drames et de ses "miracles". Le mot n'est pas trop fort à propos de Benoît. Le Prologue de Jean : "**In principio erat Verbum**", n'était pas repris par hasard, naguère, pour conclure chaque messe. "**Verbe sacré**" s'inscrit dans l'Évolution : des "**pierres**" gisent là, moins en vrac qu'en "témoins" incrustés dans le sol ; elles furent jadis élevées vers le ciel. Reste aussi la lumière qui "*luit dans les ténèbres*" ! Les ombres de la nuit, le jeu des acteurs sous la voûte céleste nous aspirent vers le point lumineux des étoiles. Attraction entre terre et ciel, et celle de Benoît, qui se fait invisible, pour rester prier au creux secret de sa falaise !

En bas, le Verbe, les mots, la gestuelle... variations et intensité des scènes... Surprises, parfois, des registres d'expressions. Anachronismes : le "*tsunami*" (34), Pirandello (53); néologismes : "*plantillon*", "*cabrioler*"(34), "*mignoter*" (35), "*prioter*" ; des métaphores relancent aussi l'attention : "*l'oreille de mon cœur*", "*l'œil de mon âme*" (40) "*rogner mon cœur*" (75), "*mon cœur crame*" (81), "*dégoupille ce qui brûle cœur*" (41) ou surprise, ici, de quelques mots populaires : "*gueuloir*" (90), "*pétaudière*" (84) qui interpellent ... Tels des éclairs, ces contrastes brisent nos habitudes. Toute une "poésie de l'intense" nous tient en haleine. Ici, le spectateur n'est pas du

monde de ces "assis" que dénonçaient Rimbaud, ou Bernanos. "*Ora et Labora* !", la conjonction de la Règle, et son injonction, s'appliquent à tous, auteur, acteurs, jusqu'au public.

\*

\* \*

"**Les pierres de Subiaco**" ! Ce titre éclate, prélude à Monte-Cassino. Que d'efforts, de la grotte où se cloître l'ermite à l'érection, pierre à pierre, de multiples monastères ! Des disciples commencent à affluer vers Benoît ... Ils devront édifier, non sans subir les chocs de l'Histoire ! Bâtir et souvent rebâtir. Des cloîtres vont fleurir sur l'Europe, au XII<sup>e</sup>. et XIII<sup>e</sup> siècle... " La devise bénédictine rappelle la règle de **la verticalité**. Elle importe un élan dans un monde païen, où ces "**pierres**" à extraire, façonner, positionner seront autant d'élévateurs. La prière sensible vers la Lumière va remplacer le "*panem et circenses*" des amphithéâtres antiques. De l'Art roman au gothique, des architectes joueront d'émulation pour monter triforium, rosaces, vitraux... le plus haut possible. Comment intérioriser une Vie Trinitaire ?

**Un quatuor** ! L'originalité - et la difficulté - pour l'auteur et metteur en scène vient, entre autres, des nécessaires **dédouplements**. **Pierre** est le seul à n'incarner qu'un rôle : **l'archéologue Grégoire**, infatigable et passionné. **Isabelle**, dès le départ, joue le **serviteur Placide**, puis le **disciple Friedrich**. **Antoine** aussi sera tantôt **Benoît**, tantôt ce **bâtitseur** nommé "**Pierre**", conformément au titre et à l'action. **Georges** qui joue les opposants à la sainte mission de Benoît, incarne successivement **Florentius**, **l'intrigant** qui fait obstacle, et **Tzalla**, un mécréant brutal qui se convertira en "**l'apprenti**" zélé baptisé **Mathurin**. Le quatuor doit donc jouer **7 rôles**. Exercice subtil, exigeant !...

Une conversion ne peut être figée. Que de pierres restent à extraire, affiner, ajuster ? Comment ne pas défailir ? Pierre lui-même a beau être "*moine architecte, inlassable bâtisseur, en lui matière et esprit s'affrontent...*"—"Les pierres" ne tombent pas du ciel. Sans doute y conduiront-elles, mais à quel prix ? Au cœur de ces ruines, on devine que se revit la symbolique du sacré, du "*Temple de Jérusalem*". "**Labora**" ! Oui, que de travaux ! Non seulement extraire la "**pierre brute**", mais la travailler, l'équarrir, la sculpter... Ici, comme dans toute vie chrétienne, on doit donc user de l'équerre, du compas, du fil à plomb, affiner au ciseau, polir et se faire sculpteur... L'homme, "*Temple de Dieu*"!... Une vie suffira-t-elle à l'édifier ? Benoît voudrait créer "cinq abbayes nouvelles par an."<sup>1</sup> "**Pax**" !

Mais dans l'Histoire, comme en chacun, rien ne vient sans effort. "*Violenti rapiunt*" (Math.XI,12) rappelle Claudel, décrit comme tel par son fils aîné<sup>2</sup>. Car dans une "Évolution" chrétienne, tout peut se transformer: "*Etiam peccata ! le Mal sert !*"... Incendies, violences des conquérants, mais aussi véhémence des mots. "*Déluge de logorrhée*", clame Florentius au début. Ce fou enragé insulte le saint ermite, "*qui du haut se force au mutisme*"!... Mais à la fin, Grégoire, savant archéologue et maître bâtisseur, lance sa litanie incantatoire : douze fois le mot "**PAIX**" ! Finalement, la règle de Benoît triomphe des horreurs et malheurs qui scandent l'Histoire.

\*

\* \*

"**Période I'**". Bientôt s'engage ce combat. Pour Benoît, tout respire "*dans un silence de paix*". Antoine fait vivre ce climat d'attente, dans l'obscurité et le silence : instants qui précèdent la "**Genèse**". Sans bruit, sans qu'on le voie, l'ermite est sorti de sa "caverne". Brusquement exalté, envahi d'une joie intérieure, mais en restant muet, il improvise une étrange chorégraphie. Sur le sol tout est vide ; plus géomètre que valseur, il décrit des cercles, de mystérieux repères. Il oscille

<sup>1</sup> -Livret de 2018, p.59. Les principales références extraites de ce livret seront citées seulement par le N° de la page.

<sup>2</sup> -Pierre Claudel " *P. Claudel*," Ed.Bloud et Gay,1965, (p.7 et en conclusion, p.67).

de tous côtés comme pour débroussailler avant d'implanter "**les pierres**", fondations ou piliers. Étrange ! Que faire dans ces ruines, sinon tenter de rebâtir, ou, impuissants et passifs, vivre de nostalgies ? Premières "pierres" de Benoît ! Subiaco marque un départ plutôt modeste. Monte-Cassino, haut-lieu qu'il fondera non loin en 529 devra être plusieurs fois relevé ; 577 : détruit par les Lombards ; 883 : incendié par les Sarrazins ; 1349 : par un tremblement de terre ; février 1944 : quasi anéanti par les bombardements....

L'intrigue rappelle l'idéal : rebâtir pierre à pierre, travail surhumain qui tient du miracle, ou de la Grâce ! Tel est le thème d'Antoine pour honorer Benoît (480-547) : animé par l'Esprit, il peut faire des miracles, sécher les pleurs et transmettre la vie, cette "*vraie vie*", presque toujours "*absente*" ! Ainsi donc, fondé sur "**les pierres**", l'Oratorio, se conclut par la belle définition de Benoît : "*...mes mains sont des outils d'amour au service du beau.*"(97).

Idéalisme ou fiction dira-t-on ! Antoine s'appuie sur l'Histoire de la "*Vie de St Benoît*" (480-547) relatée par St Grégoire le Grand (540-604) dans ses "**Dialogues**". Plusieurs "détails", comme, au départ, le miracle du "*crible à froment*", puis le "poison" présenté par Florentius ne sont pas inventés. Benoît, "possédé" par l'Esprit Créateur, fait des miracles et triomphera des embûches tendus par l'esprit du "Mal". En "*architecte de l'Esprit*" (31), il attire des disciples : l'Europe sera "*fleurie*" de monastères, de "*pierres vives*". Le titre, simple et explicite, annonce les transformations. De plus, symboliquement, le "non-dit" de l'Oratorio peut suggérer l'idéal du vrai "Maçon". Le travail "opératif", décrit ou joué par les acteurs, traduit une énergie spirituelle tournée vers le sacré : rebâtir en soi le "Temple"- tel celui de Jérusalem" que sacralise la Bible. Le chrétien n'est-il pas " temple de Dieu" ? "*Le temple de Dieu est sacré, et ce temple, c'est vous !*" (Paul aux Corinthiens).

Ces ruines sont éloquentes. Elles disent les contrastes, les combats, et la nécessité du labeur ... Certes, l'aber de l'Aulne, proche de la mer, n'est pas à la mesure des falaises italiennes du jeune ermite de Subiaco. Mais les cavités, les degrés, les scènes au niveau des spectateurs, le granit des murs anciens, les vestiges de chapelles latérales servent aisément le texte et les évolutions des acteurs. Les scansions musicales accentuent ces "édifications", chez un public attentif .

Fidèle observateur de la Règle, Antoine a structuré cet Oratorio sur les "**pierres**" par une série d'oppositions, jusqu'aux de "coups de théâtre". Le jeu est marqué de contrastes dans le spatial comme dans l'auditif, la présence et l'absence (de Benoît en particulier). Dès le début, grand "*silence de paix. Benoît rêve*". Puis surprise d'une chorégraphie muette : le personnage multiplie des danses comme pour tracer fondations, ou piliers. Du rêve, il passe à l'exaltation. En effet, bientôt, tout change : on va vers la verticale. Des gestes vers un sol inculte, il se met à contempler le ciel. Silence : le public s'interroge. Benoît est seul, silencieux. Soudain, un cri brutal, déchirant. Placide trouve brisé son "tamis à froment". Benoît, pleure et prie : miracle, l'argile cuite est recollée ! La nouvelle se répand. Benoît s'enfuit vers la falaise, trouve une grotte pour prier. Apparition, disparition !...

Aussitôt, nouveau contraste ! Survient un agité. Florentius, tout claudicant, hurle son désespoir. "*Omnia vanitas !*" - "*Tenez, tout est buée, et pâture de vent*" ! Il "*crache*" (sic) son mépris pour ce Benoît "*benêt*". Prophète de malheur, il maudit par trois fois qui s'acharne à bâtir, ironise sur les "*généflexions*", sur "*ceux qui priotent... cloîtrés en cailloux glacials*". Enragé, il voue au néant ce "*grand fabricant*" de cloîtres, maudit l'Ordre, et la "Règle" qu'il jure de briser de ses "*mains*".

Le jeu enchaîne sur un nouveau contraste, brève scène gestuelle. Placide qui a "*crapahuté*" en haut de la falaise descend un pain au bout d'une corde, avec une clochette pour attirer l'ermite, et fait glisser le tout vers la grotte. Benoît, surpris, s'étonne et finit par sortir. Dialogue. Placide se

dévoile. Ils ont la même "mère" : "*Marie, mère de Dieu*". Il justifie son geste : partager ce repas, puisque c'est Pâques, "*le midi du ressuscité*". Puis l'action rebondit par un second miracle. Un paysan surgit en pleurs, qui supplie Benoît de rendre vie à son fils, son "petit Francesco", "ce petit corps" déposé au pied de la grotte. Benoît le guérit sur le champ après imploration du Ciel : "*souffle sur le petit corps!*" Suit l'épisode du "*poison*" présenté par Florentius. Là encore, nouveau miracle. Un signe de croix a suffi à Benoît.

La "**période II**" met en valeur le rayonnement de Benoît. "*Où dois-je me rendre pour être ?*" - Au bout du monde" répond Placide, le disciple. En effet, comme Benoît au tout début de l'Oratorio, l'architecte Grégoire, d'abord silencieux, pratique une déambulation, mais beaucoup plus ample et rapide que le bref "ballet" initial du fondateur. A plusieurs reprises il s'arrête, méditatif, puis, pensif ou priant, regarde le ciel. A voix haute, il énonce le nombre d'arcades, chiffre la dimension des piliers, va jusqu'à préciser la couleur et le nombre des pavés...et l'orientation des abbayes futures. Par-delà Subiaco, tout le monachisme européen est évoqué, de la Bretagne vers le Nord, la Rhénanie, la Pologne, en passant par la Belgique, le "Val d'Or" ou Orval. Pierre et Grégoire, les moines-architectes nous plongent en plein chantier, comparant, par exemple les calcaires de Fontenoille (non loin de Virton) et le bajocien. Tels des professionnels, ils nous font assister à l'extraction en carrière, au débitage, à la vie des pierres : "*j'écoute uniquement ce que dit la pierre*" confie Pierre.

Bâtir, mais aussi rebâtir ! Des scènes de tempêtes soulignent ces moments d'apocalypse où, à travers les siècles, d'innombrables monastères sont incendiés, ravagés, et les trésors de leurs manuscrits pillés. Or, avec l'esprit bénédictin et l'observance de la Règle subsiste la passion de recréer. Ici, une atmosphère de tempête est reconstituée, tandis que Pierre et Mathurin "*bossent comment des galériens à redresser tout ça*"(p.67). Pierre vante le "*granit de Bretagne*", s'exalte à la pensée du "*marbre de Toscane, de l'Acropole, des vastes coupoles de Perse revêtues d'or et de mosaïque*", et de Ravenne "*toute en émail !*"(p.69). Nous participons à un hymne à la pierre d'autant plus sacralisée que "*la mode est forme de décadence et de médiocrité*". Le "moine-bâtitteur" met en pratique une étrange profession de foi : "*Je défends bien plus qu'un matériau, je défends ma foi dans la matière*" (p.70). Ce travail n'est pas une réaction de l'instinct, mais il consacre l'unité de l'être et du cosmos. "*Travail de Bénédictin*" ! Il rejoint alors "*l'hymne de l'Univers*" d'un Teilhard de Chardin qui, paléontologue, exalte "*la puissance spirituelle la Matière*", témoigne de la vie du "*Christ dans la Matière*". Antoine Juliens n'évoque pas seulement l'abbaye d'Orval - de son pays de Gaume - mais rejoint, sans le dire, la devise teilhardienne : "*tout ce qui monte converge*". Par la gestuelle et la parole les "moines-bâtitteurs" confirment ce lien qui est le nôtre, entre Terre et Ciel : "*la nature est ici reflet du réel d'en haut !*" (p.73).

"**Les pierres de Subiaco**" ! On ne se contente pas d'élever des murs, ou de reconstruire. Certes, le jeu des déambulations reprend, et s'amplifie. Bientôt ce sera la danse à deux, inspirée, "*dans tout l'espace du cloître*", dont celle de Benoît n'était que timide esquisse. Certes, le savant Grégoire a implanté une nouvelle architecture, obéissant scrupuleusement aux lois de l'orientation, de l'exposition solaire des bâtiments, mais il veut aboutir à une abbatale complète. Outre la chapelle et le cloître pour prier, il s'agit de restaurer le culte de "**tous les fruits de la terre**" (p.73). Prier et bâtir, oui, mais aussi créer une horticulture complète, image du "**jardin d'Eden**". "**Hortulus**", "**Herbularius**"(74) ! Alors, se fera aussi le culte des "*sept herbes de la saint Jean*", base d'une "*pharmacopée*" digne d'Hippocrate, et pourquoi pas des "herbes" et "pierres précieuses" dont Hildegarde de Bingen savait le "pouvoir". Certes, il faut toujours édifier, et consacrer, "les pierres", mais, pour s'accomplir pleinement, le monastère devra créer l'horticulture. Cultiver des plantes pour nourrir les corps, oui, mais aussi des fleurs aux fonctions multiples : honorer Marie, par le lys, par la rose blanche et vermeille (74), et par "*la rose de l'amour*", symbole aussi des martyrs. Enfin, les fleurs ouvrent à "*l'esprit d'enfance*", reflètent un "*paradis perdu qui est le futur Âge d'Or*" (93).



Mais rebondissement ! Alors que tout semble accompli, et selon la règle, survient une sorte d'apocalypse. A nouveau la tempête, l'ouragan, le bruit des armes, les incendies font rage. C'est le retour aux "ruines affreuses" (p.89). On s'agite et "*la terreur gagne*"... Un "*cri effroyable*", et l'on retrouve, dans le noir, "*le corps inerte de Friedrich*" (p.93). Grégoire, maître et savant, reprend ce rituel d'élévation de la terre au ciel. Ayant levé le corps, il le dépose à terre, et, prostré, lance un cri. Les yeux vers le ciel étoilé, il prononce sa déploration sur le "*grand ami du jardin au milieu des fleurs*", cet "*esprit tout ouvert à l'enfance*". Qu'ils sont loin encore, "*le paradis perdu*", et "*l'Âge d'Or*"! Une fois de plus, n'est-ce point le retour au chaos : "*toutes choses ici enchevêtrées, intimement liées l'une à l'autre*" ? Echec et désespoir ! Reprendre le travail ?...

Survient alors le converti Mathurin, porteur d'une grosse pierre. Une base pour rebâtir ? Après l'angoisse, Grégoire, en litanie incantatoire, répète le mot (magique ?) "**PAIX** !". Bref tumulte. Grégoire, de "*quelques pas dansés*" esquisse un plan de reconstruction, tandis qu'à l'écart Florentius "*se rapproche insidieusement du corps de Friedrich*" pour lui soustraire un document. Grégoire le saisit au cou, s'en empare et maudit "le pillard"(p.95) de la "*Regula*", base d'un nouvel oratoire.

Comme par miracle, enfin réapparaît Benoît, tandis que s'avance Mathurin portant religieusement sa pierre. Voici revenue l'Espérance : "**mes mains sont des outils d'amour au service du beau**" (p.97) rappelle Benoît. Oui, "*en école d'humilité se dresse la pierre de fraternité!*". Les deux bras levés de la terre au ciel, l'ouvrier Mathurin décrit une triangulation. La Règle retrouvée, le salut est possible. "*Une formidable poussée créatrice demeurait en réserve*" eût dit Teilhard. Il suffit de la "libérer". Reste toujours possible une "re-création".

\*

\* \* \*

Fin de l'Oratorio. Mais cette année, "*Verbe Sacré*" rajoute aux trois nocturnes un autre "Verbe": une "lecture poétique" a lieu le dimanche. Près de "l'hortulus" aux herbes médicinales, face aux ruines, cinq ou six lecteurs disent des textes du poète du lieu, Frère Gilles Baudry. Les "*pierres vives*" continuent de transmettre l'Énergie de l'Esprit.

*"Aurions-nous scellé un pacte avec le silence/ nos ombres taciturnes/ s'allongeraient encore/ Comme mieux écouter/ le chant des pierres."*

À Landévennec comme à Subiaco, "**les pierres**" font fructifier Arbres et plantes de vraie vie. Ils n'ont pas l'orgueil de croître par eux seuls : "**les ciels s'inclinent sans bassesse/ comme s'ils penchaient l'oreille/ pour mieux entendre/ ce qui déjà depuis longtemps/ s'est tu**".<sup>3</sup>

Au cœur du silence viendront les fruits, la re-naissance. Près d'un fleuve limpide jailli d'une invisible source, au rythme incessant des marées toujours souffle l'Esprit.

**Verbe Sacré 2018, Impressions**, par Michel Brethenoux, Caen, 13/02/2019

<sup>3</sup> -Gilles Baudry : "*Instants de Préface*", 2009, 71).